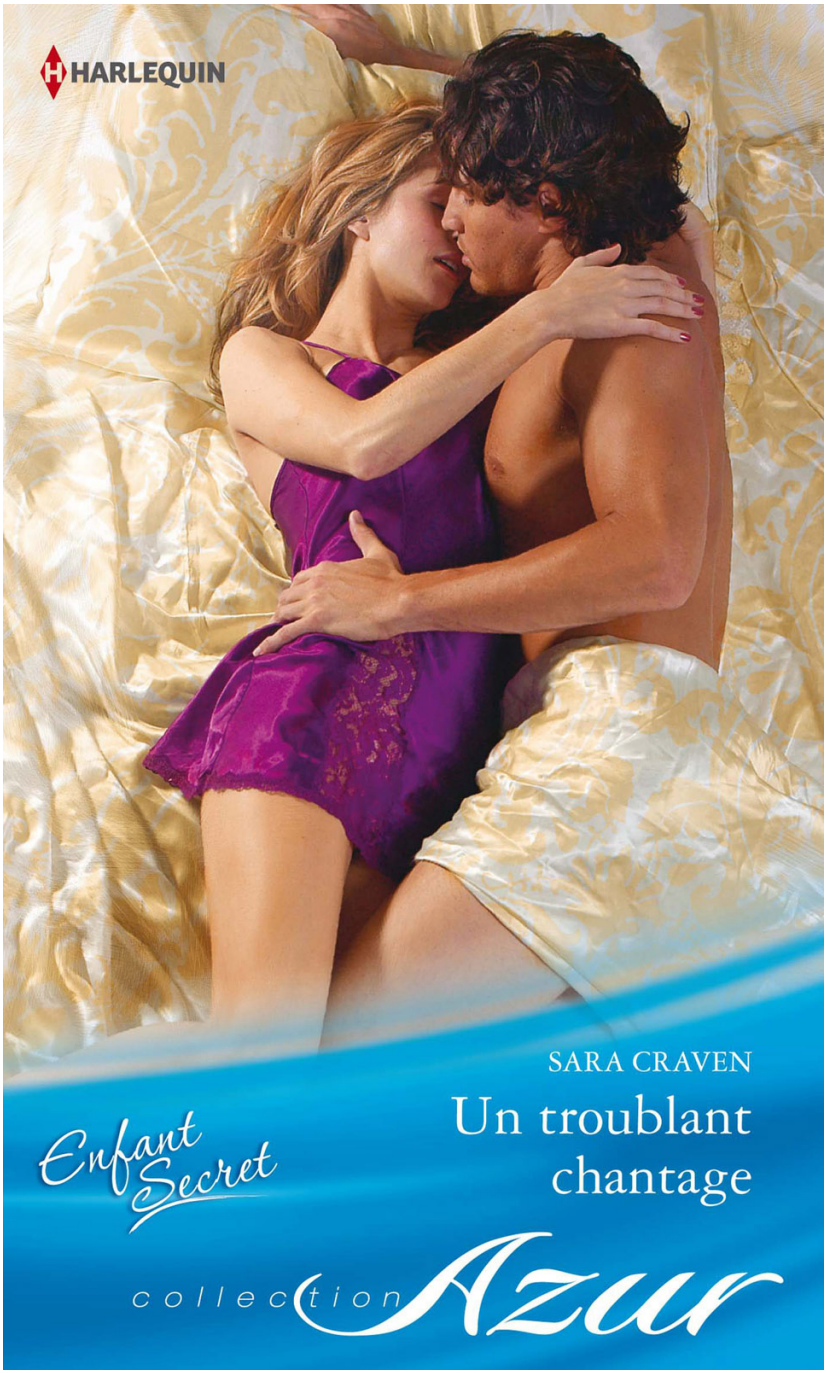
HARLEQUIN
SARA CRAVEN
Un troublant chantage
Enfant Secret
collection Azur

SARA CRAVEN

Un troublant chantage

collection Azur

éditions HARLEQUIN

1.

— Tu vas retourner en Italie ? Je n'arrive pas à le croire !

Polly soupira devant l'air scandalisé de sa mère.

— Maman, protesta-t-elle, j'accompagne simplement une vieille dame à Naples, où sa famille doit la récupérer. Après quoi je reprendrai immédiatement l'avion pour l'Angleterre. Cela ne me prendra que quelques heures.

— Tu avais juré que tu n'y remettrais jamais les pieds.

— Je sais. Mais c'était il y a trois ans, les circonstances ont changé. Il n'y a personne d'autre de disponible à l'agence pour remplir cette mission. Depuis ce reportage télévisé sur Entre de Bonnes Mains, la demande a explosé. Tu as été ravie de me voir passer à la télé, alors tu ne peux pas te plaindre que je sois très occupée.

— C'est parce qu'elle t'a vue à l'écran que la *contessa* a exigé que ce soit toi qui l'accompagnes ?

— Je serais étonnée que la *contessa* Barsoli apprécie ce genre de programmes.

— J'ai l'impression que tu ne l'aimes pas beaucoup…

— Pas spécialement. Durant la semaine que j'ai passée avec elle, elle n'a pas cessé de m'accabler de son mépris. Crois-moi, je ne m'attarderai pas auprès d'elle.

— Dans ce cas, pourquoi t'a-t-elle réclamée ?

— Parce qu'elle me connaissait, et qu'il lui fallait quelqu'un pour s'occuper de ses bagages et de ses papiers. Exactement le genre de service qu'offre Entre de Bonnes Mains. D'ailleurs, pour être franche, je ne vois pas pourquoi je continuerais à refuser des missions en Italie à cause d'une histoire vieille de trois ans. L'agence n'est pas une clinique pour cœurs brisés et Mme Terence est suffisamment occupée à la diriger sans en plus se soucier des états d'âme de ses employés.

— Et Charlie ? Que vas-tu faire de lui pendant ce petit voyage d'agrément ?

Polly faillit rétorquer qu'elle n'envisageait pas comme une partie de plaisir la dizaine d'heures qu'elle allait passer avec cette vieille aristocrate italienne autoritaire. Et puis sa mère n'avait jamais rechigné à garder Charlie, même quand elle avait dû s'absenter pour des missions plus longues. Au contraire, Lily prétendait que la présence de son petit-fils lui apportait un regain de vitalité.

Polly regarda par la fenêtre le bambin de deux ans qui ramassait les branches de la haie que venait de tailler son grand-père.

— J'espérais qu'il resterait avec vous, comme d'habitude.

— Justement, répliqua sa mère en la fusillant du regard, ce n'est pas *comme d'habitude*. Une fois de plus, tu refuses de suivre mes conseils. Rappelle-toi qu'il y a trois ans j'étais absolument opposée à ce que tu acceptes cette mission à Sorrente. J'avais bien raison : tu en es revenue enceinte d'un Casanova qui ne s'est plus jamais soucié de toi.

— Ni Sandro ni moi n'avons songé un instant que je pourrais me retrouver enceinte. Il l'a toujours ignoré mais, même s'il l'avait su, cela n'aurait rien changé. C'est du passé ; j'ai refait ma vie, lui aussi sans doute. Pour te rassurer, je te promets de rester toujours à vingt kilomètres au moins de Sorrente.

— Ce qui me rassurerait, c'est que tu t'abstiennes d'aller là-bas. Enfin, pour une

journée, je fermerai les yeux.

— Tu ne te rendras même pas compte que je suis partie. Je te remercie, maman. Tu es une fée.

— Dis plutôt une idiote. Enfin… Tu veux rester dîner ? J'ai fait ma tourte au steak.

— Tu me mets l'eau à la bouche, répondit Polly en s'apprêtant à engager une nouvelle bataille. Mais il me faut rentrer faire mes bagages.

— J'avais acheté la glace préférée de Charlie pour le dessert, dit Lily en poussant un soupir à fendre l'âme. Il va être tellement déçu.

« Tu n'étais pas obligée de lui en parler », faillit rétorquer Polly.

— Tu ne devrais pas tant le gâter !

— Si je ne peux même plus faire plaisir à mon unique petit-fils… Au fond, pourquoi ne nous le laisses-tu pas dès ce soir, puisque tu dois prendre l'avion très tôt ?

— Tu es gentille, maman, mais j'ai envie de passer la soirée avec lui. Je le vois si peu.

— Figure-toi que cela fait déjà un moment qu'il nous est venu une idée, à ton père et moi. Cette maison est devenue trop grande pour nous deux. Si nous faisions construire une extension au-dessus du garage, vous pourriez y vivre confortablement tous les deux. Pour Charlie, cela ferait moins de va-et-vient.

Elle versa dans une poêle les carottes qu'elle venait d'éplucher et d'émincer.

— On a déjà fait dessiner des plans, poursuivit-elle. Reste dîner, on te montrera tout ça.

Agacée, Polly se dit qu'elle aurait dû voir venir l'offensive maternelle. Décidément, quelle journée !

— Maman, j'ai déjà un appartement.

— Un grenier, tu veux dire ! La chambre de Charlie n'est pas plus grande qu'un placard. Ici, il pourrait courir — d'ailleurs, il a déjà ses habitudes. L'école du quartier a très bonne réputation. Ce serait la solution à tous vos problèmes.

« Mon plus gros problème, songea Polly, c'est de réussir à récupérer mon fils et à quitter cette maison une fois ma journée de travail finie. »

Elle avait commencé à entrevoir les difficultés quand ses parents avaient entièrement fait rénover sa propre chambre d'enfant pour Charlie, en dépit de ses protestations. Dès le départ, sa mère avait certainement déjà cette idée en tête.

— J'ai besoin d'indépendance. J'y suis habituée.

— Tu ne te rends donc pas compte de la vie que tu mènes, lança Lily. Entre ta condition de mère célibataire et ce travail, qui est un véritable esclavage, tu es toujours à courir pour obéir à des gens qui ont cent fois plus d'argent que de bon sens ! Où cela te conduira-t-il ? A t'amouracher encore d'un étranger et à briser définitivement ta vie ? Ne compte plus sur moi pour t'aider lorsque cela arrivera !

— Tu es vraiment injuste. J'ai commis une erreur, que j'ai payée cher. Néanmoins, il te faut accepter que je vive comme j'en ai envie.

— Vis comme tu l'entends, déclara sa mère, rouge d'indignation, mais pense un peu à ton fils. Maintenant, je suis certaine que tu vas l'emmener, histoire de bien enfoncer le clou.

— Non, répondit Polly à contrecœur, je ne vais pas l'emmener. Pas cette fois-ci. Mais il faut que tu acceptes de me laisser décider de mon existence par moi-même.

— Avant de partir, pourrais-tu le faire rentrer ? Quand il est à l'extérieur, il s'excite beaucoup et j'aimerais qu'il se calme avant de dîner.

— Bien sûr, fit Polly avec un petit sourire crispé.

Dès qu'elle apparut dans le jardin, Charlie se précipita vers elle dans un tourbillon de feuilles. En se baissant pour le soulever dans ses bras, elle fut une fois de plus bouleversée de le trouver si beau. Comme son père…

Lily n'avait jamais rien voulu savoir de celui qu'elle s'obstinait à nommer « l'étranger », sans doute parce qu'avec ses boucles brunes, sa peau mate et ses longs cils, Charlie avait tout d'un Méditerranéen. Mais d'autres détails troublaient infiniment Polly, comme ce sourire nonchalant qui lui avait été si familier. Même s'il avait encore un visage poupin, elle reconnaissait déjà en lui certains traits de Sandro — son nez droit, ses sourcils

bien dessinés. La nature se montrait parfois cruelle : pourquoi Charlie n'avait-il pas hérité de ses cheveux blonds et de ses yeux verts ?

— Grand-mère te fait dire de rentrer, mon chéri. Tu vas dormir ici cette nuit. Tu vas bien t'amuser.

— Charlie va dormir chez nous ? s'enquit son père en lui jetant un regard surpris.

— Je suis bien obligée de vous le laisser : je dois partir de très bonne heure demain matin.

— Tu sais, Polly, ta mère est pleine de bonnes intentions. Ne la juge pas trop sévèrement.

— Je sais, papa. Mais c'est mon fils, et c'est à moi de décider. Je n'ai pas la moindre intention d'emménager ici.

— Je m'en doute. Comme j'imagine à quel point ce doit être difficile d'élever seule un enfant, sans aucun soutien de la part de son père — et je ne parle pas seulement du point de vue financier. Je ne comprends pas qu'un homme renie son enfant, la chair de sa chair.

— Dans ce cas précis, c'était la meilleure solution, papa.

— Cela ne nous empêche pas de nous faire du souci, ta mère et moi, déclara-t-il en serrant un court instant sa fille contre son cœur. Prends surtout bien soin de toi.

* * *

Dans le bus qui la ramenait chez elle, Polly fut gagnée par le découragement. Les manœuvres de sa mère pour accaparer son petit-fils étaient de plus en plus difficiles à contrecarrer, et elle ne voulait surtout pas que Charlie devienne un enjeu de conflit. Quand elle avait évoqué la possibilité de le laisser quelques heures par semaine dans une halte-garderie, où il rencontrerait d'autres enfants, Lily avait pris la mouche.

Sans parler de l'hostilité qu'affichait sa mère envers son travail… Pourtant, chez Entre de Bonnes Mains, Polly avait trouvé un emploi qui lui convenait parfaitement. Ses clients, essentiellement des personnes âgées, semblaient heureux de sa présence et goûter sa personnalité. Elle était la plus jeune des employées de Mme Terence, mais sa courte carrière d'accompagnatrice de groupes avait développé sa patience et son sens de l'humour, deux qualités maîtresses dans ce genre de métier. Elle savait dénouer les situations les plus tendues, apaiser les douaniers, trouver des restaurants pour estomacs fragiles, des hôtels à la fois calmes et pittoresques ou des boutiques susceptibles de livrer des achats à l'étranger. Le tout sans jamais se laisser aller à un mouvement d'humeur, même face aux caractères les plus despotiques.

Comme celui de la *contessa* Barsoli, qui avait dès le premier jour manifesté envers elle une hostilité dont elle n'avait pas compris la raison. Polly avait donc été très étonnée que la vieille dame eût de nouveau requis ses services — et proposé une prime très généreuse — pour se faire raccompagner en Italie.

Son premier (et dernier) voyage dans ce pays s'était terminé de façon abominable. Jamais elle n'aurait osé y remettre les pieds si elle n'avait été convaincue que le risque d'y rencontrer de nouveau Sandro était nul. Car la blessure qu'il lui avait infligée était loin d'être encore cicatrisée.

Elle avait pourtant tout fait pour oublier cet été à Sorrente, trois ans plus tôt, quand elle avait cru tomber amoureuse et être aimée en retour. Mais les souvenirs qu'elle s'était imaginé enfouis à jamais revenaient la hanter à présent : le silence et la pénombre de sa chambre à l'heure de la sieste, que seuls venaient troubler le ronronnement du ventilateur fixé au plafond et leurs respirations haletantes ; la voix de Sandro, qui lui murmurait à l'oreille des mots passionnés ; ses mains et sa bouche, qui exploraient son corps nu avec une sensualité délicieuse ; son sexe qui la pénétrait…

Polly ne vivait plus alors que pour ces après-midi frénétiques et pour leurs nuits tièdes qu'éclairait la lune, ce qui n'avait fait que rendre l'ultime trahison plus douloureuse encore. Elle s'était vraiment comportée comme une oie blanche. Pourtant, on l'avait bien avertie que

Sandro ne cherchait qu'à passer agréablement l'été, mais elle avait refusé de le croire, convaincue qu'il l'aimait et qu'ils se marieraient dès l'automne, comme il le lui avait promis.

Elle aurait dû se douter que ce ne serait pas si facile et qu'il lui cachait quelque chose. Il lui avait dit qu'il travaillait dans un palace, mais il avait trop d'argent pour être un simple serveur. Dès le début, elle avait senti en lui un pouvoir latent, qui ajoutait encore à sa séduction. Mais elle aimait ce mystère et espérait avoir tout le reste de sa vie pour l'éclaircir. Oui, elle avait été naïve, et à aucun moment elle ne s'était sentie en danger. Jamais elle n'avait pressenti la noirceur que dissimulaient ses tendres promesses.

Car Sandro avait fini par se lasser d'elle. Il avait envoyé un autre lui dire que tout était terminé et qu'il vaudrait mieux pour elle qu'elle quitte définitivement Sorrente — et même l'Italie. D'après cet inconnu, elle était même devenue un problème pour Sandro. Elle avait de ce fait tout intérêt à abandonner son travail pour regagner l'Angleterre. Jamais plus elle ne devait chercher à recontacter Sandro ou à revenir en Italie. En échange, avait dit l'homme, elle recevrait l'équivalent de cinquante mille livres…

Polly frémit à ce souvenir. Mais ce qui l'avait anéantie à l'époque, c'était que Sandro n'ait pas eu le courage de lui annoncer lui-même la rupture. Ni de lui dire pourquoi… Accablée par son insultant mépris, elle avait refusé son argent avec colère et jeté son émissaire hors de sa chambre. Puis elle était partie, le cœur brisé et la peur au ventre, sans chercher à savoir à quelles activités se livrait réellement Sandro.

Elle était de retour chez elle depuis plusieurs semaines quand elle avait découvert qu'elle était enceinte. Au début, elle avait nié la réalité, car ils avaient toujours pris des précautions. Sauf une nuit, où le désir leur avait fait perdre la tête.

Terrorisée à la perspective de devenir mère célibataire, Polly n'avait pourtant jamais envisagé d'avorter. Sa mère, au contraire, l'avait poussée à adopter cette solution, usant tour à tour de cajoleries et de menaces, reprochant à Polly sa stupidité et le déshonneur dans lequel elle plongeait sa famille. Lily avait fini par jurer qu'elle ne voudrait plus avoir aucune relation avec sa fille, une résolution qui s'était évanouie dès qu'elle avait vu son petit-fils.

Car Charlie avait immédiatement pris la place du fils que Lily regrettait de ne pas avoir eu, et jamais la question ne s'était posée de savoir qui s'occuperait de lui quand Polly reprendrait le travail. Même si cet arrangement s'était révélé une arme à double tranchant. Au fil des mois, Polly s'était retrouvée en train de jouer auprès de son fils le rôle d'une grande sœur : au moindre cri, à la moindre écorchure, c'est Lily qui le prenait dans ses bras pour le réconforter.

Quand sa mère qualifiait son appartement de « grenier », Polly devait bien reconnaître qu'il y avait du vrai. Il comportait un salon de taille raisonnable, où elle dormait sur un canapé, une salle de bains rudimentaire, une minuscule cuisine américaine et la chambre de Charlie, grande comme une penderie. Elle y accédait par un escalier raide et malcommode, surtout avec, dans les bras, le bébé, son sac et la poussette, qu'elle ne laissait pas dans l'entrée de peur qu'on la lui vole. Mais le loyer était raisonnable.

Une propreté minutieuse régnait dans l'appartement, dont elle avait repeint les murs en bleu. La plupart du mobilier venait de salles de vente, y compris le canapé, recouvert d'une couverture à motifs indiens. En entrant chez elle ce soir-là, elle ressentit une impression de confort dont elle avait particulièrement besoin.

Comme la soirée était tiède, elle ouvrit grand la fenêtre et se laissa tomber dans un fauteuil. Dans le frigo, il y avait du poulet froid et de la salade, mais elle se sentait trop fatiguée et anxieuse pour dîner. Et puis le babillage de Charlie lui manquait, tout comme le bruit de ses pas et la façon qu'il avait de se précipiter dans ses bras.

Elle soupira, désemparée. Elle aurait dû ramener son fils ici, au lieu de se laisser manœuvrer, une fois de plus. Peut-être était-ce le moment de changer sa façon de vivre ? Quand elle avait repris le travail, après son accouchement, la proposition de Mme Terence lui avait semblé idéale : en travaillant pour Entre de Bonnes Mains, elle pouvait continuer à voyager tout en vivant à Londres, même si son salaire, souvent complété par un bonus offert

par ses clients, ne lui autorisait aucune fantaisie.

S'installer ailleurs lui éviterait des trajets incessants. En province, elle paierait un loyer bien moindre et pourrait trouver du travail dans le tourisme local. Durant la journée, il lui faudrait confier Charlie à une nounou, quelqu'un de jeune qui garde d'autres enfants, pour qu'il ait des copains. Peut-être même réussirait-elle à acheter un petit logement avec un jardin ?

Elle regretterait son grenier et son employeur, certes, mais l'heure était peut-être venue d'organiser son existence de façon raisonnable, et de construire avec Charlie une relation plus équilibrée — ce qui se révélait impossible aujourd'hui.

Il lui faudrait se battre, car sa mère ferait tout pour l'en empêcher ; et si Polly se montrait ferme, Lily deviendrait amère, ce qui ne manquerait pas de créer un conflit entre elles. Mais cela ne durerait pas : quoi qu'elle ait à reprocher à sa fille, elle ne romprait jamais le contact avec Charlie.

Après avoir fini de dîner, Polly consulta sur internet les prix des logements dans différentes régions. Maintenant qu'elle était décidée, il n'y avait plus de temps à perdre. Même si la pression qu'elle avait subie pour accepter cette mission l'avait déstabilisée, et avait réveillé de mauvais souvenirs, il fallait rompre avec le passé : un nouveau travail, une nouvelle maison, de nouveaux amis. Jamais elle n'oublierait le père de Charlie mais, avec le temps, sa blessure se refermerait. Peut-être un jour n'aurait-elle plus peur.

* * *

— Voir Naples et mourir, comme on dit, lui susurra son voisin à l'oreille, tandis que l'avion amorçait son atterrissage sur l'aéroport de Capodichino.

Polly lui adressa un sourire contraint. Pour elle, Naples serait le point de départ d'une nouvelle vie, dont elle avait bien l'intention de vivre intensément chaque seconde. Pourtant, cela commençait plutôt mal : même si la *contessa* avait besoin de sa présence physique, elle n'appréciait certainement pas sa compagnie car elle avait voyagé en première classe, tandis que Polly avait dû se contenter de la classe économique, et d'un voisin qui avait l'air de considérer sa présence comme un bonus personnel. Peu importait, puisqu'elle ne les reverrait jamais, ni lui ni la *contessa.*

Plus elle approchait de leur destination, plus elle se sentait nerveuse, même si elle s'efforçait de ne rien en laisser paraître. Elle avait revêtu l'uniforme de l'entreprise, jupe et blazer bleu marine avec, sur l'épaule gauche, une broche d'argent figurant deux mains entrelacées. Ses cheveux blonds étaient attachés en un chignon lâche et pour tout maquillage elle n'avait mis qu'un peu de poudre et du rose pâle sur ses lèvres.

Dès que l'avion eut touché le sol, elle tira de sous son siège une serviette de cuir qui contenait les papiers nécessaires et quelques produits de première nécessité — elle savait qu'aucun relâchement dans son efficacité n'échapperait à l'œil de lynx de sa cliente.

— A ce qu'on dit, reprit son voisin, Naples est une ville pleine de dangers. Au cas où vous seriez seule ce soir, je me ferais un plaisir de vous escorter.

— Ce soir, je serai déjà de retour à Londres, rétorqua-t-elle, ce qui mit fin à la conversation.

La *contessa* Barsoli était une grande femme aux cheveux blancs impeccablement coiffés, mince comme un roseau et encore belle malgré sa froideur et son âge. Un steward l'aida à descendre la passerelle. Polly, qui les suivait, ne put s'empêcher de tendre son visage vers le soleil éclatant. Une fois à l'intérieur du terminal, elle installa sa cliente sur un siège pendant qu'elle récupérait ses bagages et accomplissait les formalités nécessaires.

— Il y a un petit changement de programme, déclara abruptement la vieille dame lorsque Polly revint. Comme je suis trop fatiguée pour traverser la Campanie en voiture, mon cousin m'a réservé une suite au Grand Hôtel Napolitana. Vous m'y accompagnerez.

Polly ne fut pas surprise : durant son séjour en Angleterre, la *contessa* n'avait cessé de changer de programme, en général à la dernière minute. Mais cette fois, elle avait un avion

de retour à prendre, et la *contessa* le savait.

— Voulez-vous que j'appelle un taxi ? demanda-t-elle.

— Un taxi ? Mon cousin nous a envoyé sa voiture et son chauffeur. Il vous suffit de les trouver.

Ce ne fut pas trop difficile, mais la vieille dame prit tout son temps pour gagner les profondeurs de la limousine, sans égards pour Polly, qui comptait avec impatience les minutes qui passaient. La circulation était un véritable cauchemar ; en arrivant à l'hôtel, Polly comprit qu'elle risquait de rater son avion. Une fois les formalités d'inscription terminées, le sous-directeur les escorta jusqu'à l'ascenseur.

— Je vais devoir prendre congé de vous, *contessa*, déclara-t-elle, un peu gênée. Sinon, mon avion partira sans moi.

— Pas question ! Vous allez m'accompagner jusqu'à ma suite, *signorina*. J'ai demandé qu'on nous monte du café et des *biscotti.* D'ailleurs, il faut que je vous paye et je n'ai pas l'habitude de mener ce genre de transaction dans un hall d'hôtel.

A contrecœur, Polly la suivit dans l'ascenseur, qui s'ouvrit sur un couloir moquetté de pourpre. Puis le sous-directeur les introduisit cérémonieusement dans la suite, plongée dans la pénombre grâce aux volets clos qui la protégeaient des ardeurs du soleil de la mi-juin.

Soudain, au milieu des canapés recouverts de brocard et des énormes bouquets, elle aperçut un grand homme mince debout devant une fenêtre, dont la silhouette familière la terrifia. Avant même qu'il lui adressât la parole, elle sut qui il était. Et sa voix, basse et un peu rauque, ne lui laissa plus ni espoir ni doute.

— Paola *mia,* tu t'es enfin décidée à venir, dit-il en se dirigeant vers elle de cette démarche encore si familière.

Elle tenta de prononcer son nom, mais aucun son ne sortit de sa bouche tremblante.

Non, ce ne pouvait être Sandro…

Au moment où il allait la toucher, elle leva la main pour l'arrêter. Mais les ombres de la pièce se refermèrent sur elle et Polly glissa sur le sol comme dans un gouffre d'oubli.

2.

Polly sentit une odeur âcre lui piquer le nez et reprit conscience avec un faible gémissement, au bord de la nausée, sans oser ouvrir les yeux. Un bruit de conversation, dominant la rumeur de la circulation, parvenait à ses oreilles. Elle se hissa sur le coude pour finalement regarder autour d'elle : elle était étendue sur un grand lit, déchaussée, le haut de sa robe déboutonné.

Elle aperçut la *contessa*, occupée à reboucher un petit flacon. Des sels, sans doute, que la vieille dame conservait toujours à portée de main quand elle voyageait. Un peu plus loin, Sandro se tenait debout, tête baissée.

Ainsi, elle n'avait pas rêvé…

Mais ce n'était plus le bel amant rieur aux cheveux trop longs, en short délavé et T-shirt, qu'elle avait si passionnément aimé. Elle apercevait un tout autre homme, vêtu d'un élégant costume sombre, fraîchement rasé, bien coiffé ; une cravate sombre ressortait sur sa chemise immaculée et une discrète montre de platine brillait à son poignet. Quel qu'eût été son parcours, il était devenu riche, songea Polly, la gorge serrée. Mais à quel prix ?

Son silence, elle le devinait, n'était causé ni par le doute ni par la culpabilité, car son calme apparent masquait mal une colère à peine contenue, dont elle sentait résonner la violence dans les battements de son propre cœur.

Comme si, de nouveau, leurs corps ne faisaient plus qu'un.

L'impossible se produisait, laissant Polly désorientée et honteuse devant l'intensité de sa réaction physique. Pour y échapper, elle se rappela la façon brutale dont Sandro s'était débarrassé d'elle, sa tentative pour l'acheter, ses menaces. Et la douleur qui l'avait anéantie.

Elle s'assit et porta la main à son visage en détournant la tête. Sandro, qui avait fait un pas en avant, s'arrêta soudain.

— Je regrette de t'avoir prise par surprise.

Quand son visage sortit de la pénombre, Polly découvrit une cicatrice qui partait du coin de l'œil et descendait le long de la pommette, jusqu'au milieu de la joue. Il avait vieilli aussi, et, dans son regard, elle perçut une lassitude qu'elle n'y avait jamais lue.

Il devait croire qu'elle s'était détournée parce qu'elle le trouvait repoussant et lutta contre une compassion dont il n'avait certainement que faire. Et puis n'était-ce pas lui qui avait choisi cette vie ? Si riche et puissant qu'il soit devenu, il l'avait payé cher. Quant à elle, elle avait eu la chance de pouvoir s'échapper et de garder secrètes ses propres blessures.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-elle. Qu'est-ce que je fais ici ? Que s'est-il passé ?

— Vous vous êtes évanouie, *signorina*, expliqua la *contessa*. Aux pieds de mon cousin.

— Votre cousin ? C'est une plaisanterie ?

— Alessandro est le fils d'un cousin décédé de mon mari ; son fils unique, déclara la vieille dame sur un ton glacial en lui tendant un verre d'eau. Buvez, cela vous fera du bien. Je vais également commander quelque chose à manger. Vous vous sentirez mieux quand vous vous serez restaurée.

— Non, merci, déclara Polly en reposant le verre vide. Il faut que je parte, sinon je vais rater mon avion.

— Tu n'es guère aimable, Paola *mia*, intervint Sandro, sur un ton dont la douceur

dissimulait une évidente irritation. Quand je pense à tout le mal que je me suis donné pour t'attirer ici !

« T'attirer ici. » Ces mots sonnaient comme une menace.

— Eh bien, *signore,* vous avez perdu votre temps car je n'ai aucune envie de vous voir.

Quelle ironie du sort ! En ce jour qui devait être le premier d'une vie nouvelle, voilà qu'elle se retrouvait prise au piège. L'important, désormais, c'était de s'échapper au plus vite.

— Tu me vouvoies et me donnes du « *Signore* » ! Je te trouve bien cérémonieuse, *bella mia*.

— Je suis en mission. J'escortais la *contessa.* Puisque nous n'avons rien à nous dire, je vais prendre congé.

— Si nous n'avions vraiment rien à nous dire, je ne serais pas ici. Mais mieux vaut discuter en tête à tête. *Zia* Antonia, puis-je te demander de nous excuser ? La *signorina* Fairfax et moi préférerions continuer cette conversation en privé.

— Non ! s'écria Polly d'une voix tremblante. Je ne veux pas rester ici et tu ne peux m'y forcer.

— Vraiment, Paola *mia* ? Eh bien, tu te trompes.

— *Contessa* ! s'écria-t-elle en direction de la vieille dame qui s'éloignait vers la porte. Vous n'avez pas le droit… Ne me laissez pas seule, je vous en prie !

— Vous avez besoin d'un chaperon ? C'est un peu tard, répondit la *contessa* en souriant, avant de se tourner vers Sandro. Alessandro, j'ai l'impression que la *signorina* Fairfax se sentirait plus à l'aise pour discuter dans le *salotto*.

— Tu as peut-être raison.

Avant que Polly ait pu réagir, il s'avança vers elle et la souleva dans ses bras. Elle tenta de le frapper, mais il la maîtrisa avec facilité.

— Calme-toi. A moins, bien sûr, que tu ne préfères rester là, dit-il en désignant le lit du regard.

— En aucun cas ! Mais je peux très bien marcher.

— Alors que tu trembles comme une feuille ?

Elle avait beau se débattre, Sandro n'eut aucun mal à la transporter dans le salon. La *contessa* avait disparu.

— C'était plus facile quand tu étais inconsciente, déclara-t-il en traversant la pièce. Mais tu as dû perdre un peu de poids depuis notre dernière rencontre.

— Repose-moi immédiatement, s'écria Polly en proie à une rage qu'accentuait encore le trouble qu'il provoquait en elle.

— Comme tu voudras, dit-il avant de la déposer délicatement sur un des canapés qui encadraient la cheminée.

— Tu es un monstre !

— En voilà une façon de traiter ton futur mari !

* * *

Polly resta interdite une seconde.

— Mon *futur mari* ? Tu perds la tête !

— Je t'ai naguère demandé d'être ma femme et tu as accepté, répondit-il avec ce sourire qui ressemblait tant à celui de Charlie. Si je ne me trompe, cela fait bien de nous des *fidanzati* ?

— A quel jeu joues-tu ? Il existe des lois, dans ce pays, pour empêcher les individus de ton espèce de nuire.

— *Dio* ! tu crois vraiment que notre gouvernement s'intéresse à la rencontre d'un homme avec sa femme ?

— Je ne suis pas ta femme !

Curieusement, la cicatrice de Sandro ne diminuait en rien son pouvoir de séduction.

Assis sur le canapé qui faisait face au sien, veste ouverte, cravate desserrée, il paraissait très à l'aise et ravi de contrôler la situation.

— Peut-être aurions-nous mieux fait de continuer notre discussion dans la chambre ? dit-il, un éclair narquois qu'elle connaissait bien dans ses prunelles topaze

— Si tu t'avises de me toucher, j'irai trouver la police.

— Pour te plaindre de quoi ? Que j'ai tenté de séduire ma future épouse, une fille qui a été ma maîtresse pendant tout un été ? Jamais ils ne te prendront au sérieux, *carissima.*

— Effectivement, je suppose qu'ils sont à ta botte, comme la *contessa*. A propos, où est-elle ?

— Elle regagne sa résidence de Comodora.

— Je croyais qu'elle devait passer la nuit ici.

— Non, Paola *mia*. C'est pour moi que j'ai réservé cette suite. Ou plutôt pour nous.

Il n'avait pas bougé, mais Polly se souvint de la force des bras qui l'avaient soulevée. Une volonté implacable émanait de son regard et de sa bouche sensuelle.

— J'ai été stupide d'accepter de venir en Italie…

— N'en veux pas trop à *zia* Antonia. Elle désapprouve tout autant que toi mes méthodes. Mais notre rencontre était inéluctable. Tu ne t'imaginais tout de même pas que j'allais te laisser t'évanouir dans la nature ?

— Justement si.

— Tu étais si contente d'être débarrassée de moi ?

Après la façon dont il l'avait traitée, il osait… Polly ravala les mots qui lui montaient aux lèvres. Jamais il ne saurait à quel point elle avait souffert de sa lâche attitude.

— Comment peux-tu en douter ? Quand une histoire est finie, elle est finie.

— Tu l'as cru, *cara mia*. Mais je ne suis pas de ton avis.

— J'aimerais comprendre comment tu as réussi à me retrouver.

— Durant une conférence sur le tourisme, une entreprise anglaise a passé une vidéo dont tu étais la vedette. J'ai réellement été impressionné.

Sa seule apparition à la télévision, dont sa mère avait été si fière, songea Polly. Jamais elle n'aurait cru qu'elle pourrait être diffusée ailleurs qu'en Angleterre.

— Et tu t'es senti venir des regrets ? ironisa-t-elle.

— Dans ce cas, je me serais contenté de pousser un soupir avant de reprendre ma petite vie. Mais cela m'a rappelé que certaines questions entre nous étaient restées en suspens, tu ne l'ignores pas.

— Jamais je n'ai parlé de toi à quiconque, ni discuté de ce qui s'était passé entre nous ; et jamais je ne le ferai, je t'en donne ma parole.

— Tu tiens tant à m'effacer de ta vie ? Pourquoi ?

Elle frémit à l'évocation de ce souvenir si douloureux.

— Quand j'ai découvert ton… ton milieu, j'ai compris qu'il valait mieux…

— Cela t'a perturbée d'apprendre que j'étais riche ? coupa-t-il. Tu aurais préféré que je sois un simple serveur ?

— Ce que j'ai trouvé inacceptable, c'est la façon dont je soupçonne que tu as acquis ta fortune. Et tes… relations, ajouta-t-elle en se rappelant les menaces de son émissaire.

— Si tu t'attends à ce que je m'excuse d'appartenir à ma famille, tu te trompes. Je suis ce que je suis et je ne peux ni ne veux changer. Cette vie, avec ses règles et ses limites, j'ai même envisagé que tu la partages.

Mais cela n'avait pas duré, se souvint Polly. Quand il avait compris qu'elle ne ferait pas l'affaire, il avait tenté de se débarrasser d'elle en lui proposant de l'argent.

— Il valait mieux que nous nous séparions, fit-elle, bravache. Pour toi comme pour moi.

— Vraiment ? Mais moi, Paola *mia,* jamais je n'ai pu t'oublier, malgré mes efforts et les femmes que j'ai connues ensuite.

— Je suppose que je devrais me sentir flattée ? lança-t-elle en relevant le menton.

— *Dio* ! Combien de fois, au cours de ces longs mois, ai-je souhaité pouvoir te faire disparaître de ma mémoire ! T'oublier comme toi-même tu l'avais fait.

— La vie change, il faut aller de l'avant.

— Et toi, tu vis seule ? s'enquit-il négligemment.

— Cela ne te regarde pas.

— Je veux connaître la vérité.

Polly trouvait humiliant de devoir reconnaître que, après lui, elle n'avait plus eu personne dans sa vie. Elle aurait pu s'inventer un amant, mais elle était une si piètre menteuse qu'il risquait de la percer facilement à jour. Soudain, elle prit conscience qu'elle n'avait pas vraiment besoin de mentir…

— Non, dit-elle en le fixant droit dans les yeux, je ne vis pas seule.

— Tu as donc un compagnon ? Un garçon que tu aimes ?

Elle inclina la tête, esquissant un tendre sourire tandis que l'image de Charlie endormi envahissait son esprit.

— Oui, et que j'aimerai toujours.

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle comprit qu'elle avait fait une erreur. Elle était allée trop loin.

— Tu oses me dire cela ? A moi ? s'écria-t-il d'une voix où perçait la colère.

Le cœur de Polly se mit à battre la chamade. Cependant, il lui fallait aller jusqu'au bout, désormais. Elle n'avait plus le choix.

— A quoi t'attendais-tu ? A ce que j'entretienne pieusement ton souvenir dans la solitude ? Toi, tu es sans doute resté seul, à m'attendre…

— Depuis combien de temps vivez-vous ensemble ?

— Deux ans, à peu près.

— Tu es donc passée de mes bras aux siens ? déclara-t-il avec une moue de mépris. Mais tu ne portes pas d'alliance.

— C'est un choix personnel.

— Tu lui as fait les mêmes promesses qu'à moi ?

— Il peut compter sur moi, il le sait.

— Comme c'est touchant ! Et pourtant, tu l'as abandonné pour venir en Italie. Pour venir me voir.

— Je pensais travailler pour la *contessa.* J'ignorais que vous étiez parents, elle et toi, et que tu te trouvais dans cette région. Sinon… Quel moyen as-tu employé pour la convaincre de faire ce sale travail ? L'argent ou le chantage ?

La bouche de Sandro se fit plus dure.

— Tu n'es pas drôle, *carissima.* Méfie-toi.

— Je sais de quoi tu es capable.

Puisqu'il s'était débarrassé d'elle, pourquoi était-il revenu la torturer et raviver ces souvenirs importuns ? Polly sentit sa gorge se serrer.

— Peut-être ne me connais-tu pas aussi bien que tu le crois, déclara Sandro d'une voix tranquille.

— De toute façon, cela n'a plus aucune importance. Et je ne vois pas l'intérêt de prolonger cette discussion.

— Sur ce point au moins, nous sommes d'accord.

— Dans ce cas, si tu me dis où sont mes chaussures et ma veste, je pourrais m'en aller.

— Pour retrouver ton *innamorato* ?

— Pour reprendre ma vie, dont tu ne fais plus partie.

— A quoi bon discuter, en effet ? Tu trouveras tes affaires dans la chambre, Paola *mia*.

Il ne lui proposa pas d'aller les lui chercher, comme l'aurait certainement fait le Sandro qu'elle avait connu.

Ses affaires étaient posées sur un petit canapé placé près de la fenêtre. Au moment où elle allait les prendre, elle entendit un bruit de porte juste derrière elle. Sandro l'avait donc suivie en silence. Il avait refermé la porte, contre laquelle il se tenait adossé. Il la fixait à présent d'un regard froid et résolu, tout en déboutonnant sa chemise…

* * *

Le souffle court, Polly tenta de maîtriser sa voix :

— A quoi joues-tu encore ?

— Je ne joue pas, *signorina*. Et je sais que tu en es parfaitement consciente.

Elle avait déjà pris son sac, qu'elle serrait si convulsivement que la courroie lui rentrait dans la chair.

— Je… Je ne comprends pas.

— Tu es une vilaine menteuse, *bella mia*, mais je le savais déjà, dit-il avant d'ôter sa chemise, qu'il laissa glisser sur le sol.

— Tu es complètement fou !

— Peut-être, répondit-il d'une voix dure en avançant vers elle. Et j'aimerais bien retrouver la raison. Je t'ai dans le sang, Paola, comme une fièvre qui refuse de guérir. Je n'en peux plus. J'ai donc décidé de me soigner une bonne fois pour toutes, par le seul moyen que j'aie trouvé.

Il s'était arrêté tout près d'elle. Polly leva les yeux vers lui, le cœur battant à se rompre.

— Non ! Non, Sandro ! Tu ne peux pas faire une chose pareille. Jamais je ne te laisserai…

— Tu crois que j'ai le choix ? coupa-t-il avec un rire amer.

Elle recula jusqu'au mur.

— Je t'en prie, laisse-moi partir.

Il effleura du doigt ses lèvres tremblantes et la ligne de sa mâchoire, avant de descendre le long de son cou, jusqu'à son décolleté.

— Une fois que j'en aurai terminé avec toi, *carissima*, tu seras libre d'aller où tu voudras.

— Tu veux donc que je te déteste ?

— Tu me détestes déjà, dit-il en lui prenant son sac, qu'il déposa sur un siège.

— J'avais oublié à quel point tu as la peau sensible, articula-t-il d'une voix rauque. Il va falloir que je fasse attention.

Tout le corps de Polly frémit lorsqu'elle sentit les lèvres de Sandro se poser sur elle, réveillant des souvenirs aussi passionnés que douloureux — et la promesse de plaisirs désormais interdits.

S'arrachant à son emprise, elle le repoussa violemment des deux mains. Elle réussit à le déstabiliser et à le faire reculer d'un pas. Elle en profita pour se ruer vers la porte, tout en se disant que sans chaussures ni argent, elle ne pourrait aller nulle part. Mais peut-être, si elle parvenait à sortir de la chambre, réussirait-elle à lui faire entendre raison.

Hélas, la porte était fermée à clé.

— Tu as encore essayé de t'enfuir, constata-t-il avec ironie en la prenant par les épaules pour la forcer à se tourner vers lui. Mais cette fois tu n'y parviendras pas, *bella mia*. Ou du moins, pas avant de m'avoir gentiment dit au revoir.

— Sandro, implora-t-elle d'une voix brisée, tu ne peux pas faire une chose pareille. Laisse-moi partir.

— Retrouver ton amoureux ? Mais auparavant il peut bien me laisser profiter de toi un petit moment. Ne serait-ce que pour me laisser constater quels progrès tu as faits.

Elle pâlit sous l'outrage et le fixa, emplie d'une rage froide.

— Tu es un monstre !

— Si tu commences à m'insulter, il faut bien que je t'arrête, dit-il en posant durement sa bouche sur la sienne.

Elle tenta de se débattre, de le repousser pour pouvoir lui rappeler qu'il commettait un outrage, et même un crime. Mais à quoi bon, puisque de toute façon il vivait hors la loi ? Tout en la maintenant d'un bras et en continuant à l'embrasser, il plongea l'autre main dans ses cheveux pour les détacher. La poitrine écrasée contre son torse, Polly sentit la chaleur de sa peau à travers la mince étoffe de sa robe ; une onde brûlante lui traversa aussitôt le corps.

Elle poussa un gémissement de protestation, comme pour supplier cet homme, à qui elle avait naguère offert son innocence, de ne pas la prendre de force.

Le baiser de Sandro devint plus profond, plus sensuel, et il immisça la langue entre ses lèvres sans la moindre tendresse. Seule demeurait l'exigence d'un désir si puissant qu'il ne pouvait plus attendre. « Une fièvre qui refuse de guérir », avait-il dit. Désespérée de sentir son propre corps s'embraser, Polly se demanda comment elle pouvait ressentir un tel désir, elle aussi. Quand il releva enfin la tête, la cicatrice qui barrait son visage enflammé par la passion lui parut plus livide encore.

— Enlève ta robe, dit-il d'une voix éraillée. Ou faut-il que je te l'arrache de mes propres mains ?

— Non, répondit-elle dans un souffle. Je vais le faire.

Lui tournant le dos, elle défit les premiers boutons de ses doigts tremblants et passa les bras hors de sa robe qui glissa sur le sol. Elle fit alors face à Sandro, les bras croisés sur les dessous de broderie anglaise qui dissimulaient à peine son corps.

— Comme c'est charmant, dit-il à mi-voix. Tu les as achetés pour plaire à ton amant ?

— Je cherche d'abord à me plaire à moi-même.

— Ah ! Pourtant, maintenant, c'est pour me plaire *à moi* que tu vas te déshabiller. *Per favore.*

Mais elle n'entendait déjà plus que les battements précipités de son propre cœur et son souffle haletant. Elle ne voyait plus rien que le désir qui étincelait dans le regard de Sandro. Un désir dont la violence incontrôlée exigeait d'être apaisée.

Il posa les mains sur elle, comme les serres d'un aigle sur sa proie. Polly comprit qu'il allait abuser d'elle, impitoyablement, pour finir de l'éliminer de sa vie. Quant à elle, il lui faudrait supporter une seconde fois toute cette souffrance, sans espoir de soulagement.

— Sandro, gémit-elle, je t'en prie, ne me fais pas de mal !

Elle s'arrêta, sachant qu'elle risquait de trahir ses émotions — donc de lui révéler qu'il gardait le pouvoir de la blesser plus profondément encore.

Soudain, il baissa les bras et demeura immobile. Seuls les muscles de ses joues, qui jouaient nerveusement sous la peau, révélaient son état de tension extrême.

— *Dio mio* ! Tu as cru que j'allais te violer ? Que j'étais capable d'une telle bassesse ? C'est une insulte à ce que nous avons été l'un pour l'autre. Pourtant, cette cicatrice n'a quand même pas fait pas de moi un monstre !

— Je ne voulais pas…

Elle s'arrêta, incapable de trouver les mots qui dissiperaient ce malentendu sans la trahir davantage.

— *Basta*, lança-t-il d'un ton glacial, avant de se baisser pour ramasser sa chemise. Et maintenant, rhabille-toi et va-t'en. Vite, avant que je ne perde patience et te fasse payer le peu de considération que tu as pour moi.

Tirant une clé sa poche, il ouvrit la porte, avant de se retourner vers elle.

— Ecoute-moi bien, *mia bella* : même si je t'avais prise sur le sol comme la *sciattona* que tu es, cela n'aurait quand même pas été un viol, tu le sais aussi bien que moi. Et maintenant, je ne veux plus jamais te revoir, s'écria-t-il avant de claquer la porte derrière lui.

3.

Polly rata son avion, mais réussit à trouver une place sur le dernier vol, grâce à un miraculeux désistement.

Elle s'était échappée de l'hôtel plus facilement qu'elle ne l'aurait cru : après s'être rhabillée tant bien que mal — ses mains tremblaient tellement qu'elle n'arrivait pas à reboutonner sa robe —, elle avait perdu quelques secondes à écouter à la porte. Elle redoutait que Sandro ne l'attende dans le salon, ruminant de nouveaux projets de vengeance. Mais, lorsqu'elle s'était décidée à y jeter un coup d'œil, elle n'avait vu personne et s'était enfuie en courant. Le portier lui avait appelé un taxi sans paraître remarquer le désordre de sa tenue. Durant le trajet jusqu'à l'aéroport, elle n'avait cessé de se retourner, terrifiée à l'idée que Sandro ait pu changer d'avis et veuille l'empêcher de partir.

Quand l'avion décolla enfin, elle commanda un cognac et s'endormit avant même d'en avoir bu la moitié.

En pénétrant dans son appartement, prise d'un frisson glacé, elle tâtonna dans l'obscurité jusqu'à la fenêtre du salon, dont elle tira les rideaux avant d'allumer une lampe. Puis elle se laissa tomber sur le canapé tandis que dans sa tête résonnait une voix lancinante : « Tu t'en es sortie. Tu t'en es sortie… »

Pourtant, elle avait bien failli se rendre. Il aurait suffi que Sandro la touche. Mais n'en avait-il pas toujours été ainsi ? Dès l'instant où il lui avait pris la main, elle n'avait plus eu qu'un désir : sentir sa bouche se poser sur la sienne, ses mains caresser sa chair brûlante et leurs deux corps se joindre dans une étreinte passionnée.

Naguère, elle avait pris pour de l'amour ce ravissement de tous ses sens et, avec cynisme, son amant l'avait confirmée dans cette erreur en lui chuchotant les mots et les promesses qu'elle désirait entendre. Jusqu'à ce qu'il se lasse. Pour lui, elle n'avait été qu'une fille de plus dans son lit, vite jetée et vite remplacée. Sauf que, en la voyant par hasard à la télévision, il avait découvert qu'il avait de nouveau envie d'elle.

Sandro Domenico. Un homme assez riche et assez puissant pour satisfaire tous ses caprices et qui, pourtant, l'avait laissée s'enfuir, visiblement outré qu'elle ait pu le croire capable de la violer — sans même se rendre compte qu'il lui avait naguère fait bien plus de mal encore.

Mais à présent elle n'avait plus rien à craindre. Après une telle insulte à son honneur, jamais plus il ne voudrait s'approcher d'elle. En fait, elle s'en tirait à bon compte alors qu'en ce moment elle pourrait être dans son lit, dans ses bras, avec la perspective d'avoir une fois de plus le cœur brisé et de souffrir les pires tourments. Sans doute Sandro était-il marié, d'ailleurs, songea-t-elle avec une pointe de regret. Une de ces alliances susceptibles de consolider le réseau criminel auquel il appartenait. Mais elle avait réussi à lui échapper : en cet instant, elle ne voyait pas plus loin.

Puisqu'elle envisageait de déménager, ce qui venait de se passer ne pouvait que la confirmer dans cette résolution. Elle devait partir, avec Charlie, et, pour s'assurer qu'il ne puisse jamais plus retrouver sa trace, elle allait se renseigner sur les démarches à accomplir pour changer de nom. Ce qu'elle venait de subir justifiait pleinement cette décision.

Elle se déshabilla dans la salle de bains, prit une douche et se fit un shampoing, comme

pour dissiper toute trace de lui. Si seulement elle avait pu effacer aussi le souvenir de ses lèvres brûlantes sur les siennes… Décidément, elle était vraiment stupide.

Après avoir enfilé sa robe de chambre, elle gagna la cuisine. Elle avait besoin d'une boisson chaude, mais un café risquait de l'empêcher de dormir. Elle se décida pour une tisane et, tandis que l'eau chauffait dans la bouilloire, elle revint dans le salon ; sans trop savoir pourquoi, elle releva un coin du rideau pour jeter un coup d'œil à la rue, qui lui sembla déserte. De toute façon, même si Sandro l'avait retrouvée grâce à son travail, il n'avait sans doute pas jugé utile de constituer un dossier complet à son sujet. Sinon, il aurait su d'emblée que l'amoureux avec qui elle prétendait vivre n'était que pure invention. Et il aurait mentionné l'existence de Charlie.

Elle contempla la photo posée sur la commode : son fils, souriant de toutes ses dents lors de son deuxième anniversaire. Tout le portrait de son père. Avant de revenir dans la cuisine, elle rangea le cadre dans un tiroir. A titre de précaution, se dit-elle en frissonnant.

* * *

Malgré la tisane, Polly dormit mal. Le matin venu, elle téléphona à son employeur pour dire qu'elle ne se sentait pas bien, se remit au lit et dormit jusqu'à midi.

Elle se réveilla en sursaut en pensant à Charlie. Pourquoi perdre son temps alors qu'elle pourrait très bien passer l'après-midi avec lui ? Elle appela sa mère, qui ne décrocha pas. Elle laissa alors un message pour prévenir qu'elle passerait chercher son fils une heure plus tard.

Après avoir pris une douche, elle enfila une jupe en jean, un haut de coton blanc et des sandales plates avant d'attacher ses cheveux en queue-de-cheval avec une barrette d'argent. Pour une fois, elle ne lésina pas sur le blush et l'anti-cernes : elle aurait déjà suffisamment de désagréables nouvelles à apprendre à sa mère sans avoir à justifier sa mauvaise mine. En prenant son sac, elle s'adressa dans le miroir un sourire, qui se figea en grimace. Le plus dur était derrière elle ; elle devait positiver, à présent.

En entrant chez ses parents, elle fut surprise par le calme inhabituel qui y régnait. Pourvu que sa mère n'ait pas emmené Charlie en promenade !

— Maman, papa ! Vous êtes là ? demanda-t-elle avec un entrain qu'elle était loin de ressentir.

— Oui, nous sommes dans le salon, répondit Lily d'une voix étrange, très haut perchée.

Polly ouvrit la porte ; au premier coup d'œil, la pièce lui sembla plus petite que d'habitude. La première personne qu'elle aperçut fut sa mère, assise dans un fauteuil près de la cheminée, Charlie sur les genoux. Puis un inconnu au teint mat et aux cheveux noirs, solidement bâti, qui se leva poliment du canapé quand elle entra. Et enfin Sandro, qui se tenait immobile devant la fenêtre, telle une statue de granit.

* * *

Un instant, Polly crut voir la pièce vaciller. Elle serra les poings si fort que ses ongles lui entrèrent dans les paumes.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lança-t-elle.

— N'est-ce pas évident ? dit-il en la fixant d'un regard prédateur. Je suis venu voir mon fils. Inutile de nier : aucun tribunal ne te croirait tellement il me ressemble. D'ailleurs, si tu l'exiges, je veux bien me soumettre à un test de paternité.

Elle le toisa, le cœur battant :

— Tu es fou !

— Je l'étais, de toi. Jusqu'à ce que je découvre l'étendue de ta traîtrise, Paola *mia*. Mais maintenant que j'ai recouvré ma lucidité, j'exige mon fils.

— Plutôt mourir, balbutia-t-elle.

— Peu m'importe.

— Il veut nous l'enlever, bredouilla Lily. Pour l'emmener en Italie. Je ne le reverrai plus jamais.

— Tu ne peux pas faire une chose pareille, réussit à articuler Polly, malgré l'angoisse qui lui serrait la gorge.

— Je ne vois pas ce qui m'en empêcherait, rétorqua Sandro en la défiant du regard.

— Ce serait un enlèvement, s'écria-t-elle en se précipitant vers lui.

De nombreux titres de journaux lui revinrent à l'esprit : ces dernières années plusieurs enfants avaient été kidnappés par l'un de leurs parents.

— Qui êtes-vous ? reprit-elle en se tournant vers l'inconnu. Un de ses hommes de main ?

— Mon nom est Alberto Molena. Je suis avocat. J'assiste le *marchese* Alessandro Valessi dans cette affaire. Vous devriez vous asseoir, *signorina* Fairfax, et vous calmer. Emmenez cet enfant dans une autre pièce : nous ne voudrions pas l'effrayer.

Polly fronça les sourcils. « Le *marchese* Alessandro Valessi » ? Ainsi, il ne s'appelait pas Sandro Domenico, comme il le lui avait affirmé.

— Et moi, je vous suggère de partir d'ici avec votre client, répliqua-t-elle.

— Je crains que ce ne soit impossible, répondit Molena sur un ton courtois. Comprenez-nous : votre enfant est le premier-né, donc l'héritier, du *marchese* Valessi, qui a l'intention d'obtenir en justice sa garde exclusive. Même si, naturellement, il vous accorde un droit de visite.

Il jeta un coup d'œil à Charlie, qui l'observait en suçant son pouce, les yeux écarquillés.

— Il serait vraiment préférable que ce petit garçon n'assiste pas à cette discussion, reprit-il. Nous avons emmené avec nous une nurse diplômée pour le surveiller.

Il sortit de la pièce et revint avec une jeune femme au visage agréable, vêtue d'un uniforme. Elle prit doucement mais fermement Charlie des bras de sa grand-mère et l'emmena hors du salon.

— Où vont-ils ? demanda Polly.

— Dans le jardin. Du moins pour le moment.

— Sandro ! s'écria-t-elle. Je t'en prie. Tu ne peux pas faire une chose pareille. Tu ne peux pas me l'enlever.

— J'ai bien été privé de lui durant les deux premières années de sa vie, répondit-il sur un ton impitoyable. Mais désormais, lui et moi ne serons plus jamais séparés. Tu t'es montrée tellement négligente, *cara mia*, de ne pas m'informer de son existence. Même hier soir, quand nous avons évoqué ta vie privée, tu ne m'as rien dit. Tu croyais vraiment réussir à me le cacher définitivement ?

— Comment… Comment as-tu découvert… ?

— Grâce au rapport d'une agence de détectives, qui m'est seulement parvenu hier soir, après ton départ.

— Hier, quand je t'ai quitté, tu m'as fait suivre ?

— Cela t'étonne ? Quand je pense que j'ai un fils et que tu m'as délibérément exclu de sa vie ! Tu as préféré te battre toute seule plutôt que de me demander de t'aider, plutôt que de me donner la joie de savoir que j'étais père. Comment pourrais-je jamais te le pardonner ?

— Tout était fini entre nous. A quoi t'attendais-tu ? A ce que je vienne mendier ?

Le silence se fit, seulement troublé par les pleurs de Lily.

— Vous ne trouverez aucun tribunal au monde pour arracher un bébé à sa mère, s'emporta Polly.

— C'est sa grand-mère qui s'occupe de lui au quotidien, affirma froidement Sandro. Quand tu es entrée, Charlie ne s'est pas précipité vers toi. Sait-il même que tu es sa mère ?

Polly recula comme s'il l'avait giflée.

— Il faut bien que je travaille pour nous faire vivre tous les deux. Comme te l'a peut-être dit la *contessa*, j'ai un emploi du temps chargé. Quand on a besoin d'argent, on n'a pas le choix.

— Tu l'avais : tu aurais très bien pu me choisir, moi. Il aurait suffi d'un mot de ta part,

d'un signe…

Dans la voix de Sandro résonnait une intensité étrange, presque effrayante, qui ranima la colère de Polly. A l'entendre, on aurait cru que c'était elle qui l'avait abandonné ! Voyant sa mère sangloter, elle s'assit sur le bras du fauteuil pour la prendre par l'épaule.

— Tout va s'arranger, maman, je te le promets.

— Je ne vois vraiment pas comment ! s'écria Lily d'une voix hystérique.

Elle se dégagea, avant de jeter un regard haineux à Sandro.

— Jamais je ne supporterai qu'il emmène mon petit trésor en Italie. Comment osez-vous venir détruire nos vies ? Sortez de chez moi et n'y revenez jamais !

— Vous n'êtes pas la seule à souffrir, *signora.* Et je préférerais que quelqu'un d'autre s'occupe de mon fils jusqu'au jugement qui décidera de sa garde.

Polly ouvrit la bouche pour protester mais Sandro l'arrêta d'un geste.

— La nurse que j'ai engagée viendra s'installer chez toi, Paola.

— Impossible. Mon appartement est trop petit.

— Nous lui trouverons une chambre ailleurs.

— Je refuse. Je n'accepterai rien de toi. La seule chose que je te demande, c'est de partir et de nous laisser tranquilles.

— Le *marchese* est un homme généreux, *signorina* Fairfax, intervint Alberto Molena. Il pourrait très bien exiger que son fils soit confié à une garde provisoire jusqu'à ce que le tribunal ait pris sa décision.

— Naturellement, arrogant comme il l'est, il est convaincu qu'il gagnera, lança Polly en se levant, furieuse. Mais je doute que la cour confie un bébé à un mafioso. Et je m'arrangerai pour que le juge n'ignore rien de ses relations avec la pègre.

— *Dio mio*, murmura Sandro, les yeux écarquillés par la stupeur.

— Vous commettez une erreur, *signorina.* Depuis la mort de son père, le *marchese* Alessandro Valessi se trouve à la tête d'une famille très ancienne et très respectée. Il dirige un groupe d'une importance considérable dans le domaine du tourisme. Avez-vous entendu parler de la chaîne internationale d'hôtels Comodora ?

— Oui, articula Polly à grand-peine.

— D'autre part, « *marchese* » est un titre de noblesse authentique, contrairement à ce que vous avez l'air de croire. Quant à imaginer qu'un membre de la famille Valessi puisse frayer avec la pègre, si ce n'était pas ridicule, cela relèverait de la diffamation.

— Je… Je regrette, balbutia Polly en rougissant jusqu'à la racine des cheveux.

— Je ne comprends pas que tu aies pu penser une chose pareille, fit Sandro en secouant la tête. Ta mère m'a dit que ton père était encore au bureau. Peut-être pourrait-on lui demander de venir ? Je ne crois pas qu'il faille la laisser seule.

— Je vais l'appeler, répondit Polly, ainsi que leur médecin.

Elle sortit de la pièce, tout en tentant vainement de se rappeler du numéro de son père. Sandro la suivit, après avoir refermé derrière lui la porte du salon.

— Que vas-tu faire ? demanda-t-elle.

— Enclencher le processus légal. Mais, ce soir, je t'autorise à emmener Carlino dormir chez toi.

— Merci, répondit-elle avec une moue ironique.

— La *bambinaia* s'appelle Julie Cole. Elle t'accompagnera pour le mettre au lit. Et elle reviendra demain matin à sept heures pour s'occuper de lui.

— Nous pourrions peut-être rester ici. Il y a de nombreuses chambres vides.

— Pas question. Ce n'est pas un environnement qui convient à mon fils.

Polly en resta sans voix. Ainsi, le logis de ses parents n'était pas assez bien pour le fils d'un héritier italien. Parce que ce n'est pas un *palazzo* mais une maison ordinaire de banlieue ? Et elle alors, qui n'avait rien d'une comtesse ni d'une marquise ?

Elle comprenait maintenant pourquoi Sandro avait voulu la payer pour se débarrasser d'elle : il ne pouvait se permettre une mésalliance qui aurait entaché sa lignée. Une fois de plus son cœur se serra à ce souvenir, mais elle aurait mille fois préféré mourir que lui

demander : « Pourquoi m'as-tu quittée ? » D'ailleurs, elle connaissait parfaitement la réponse. Et, surtout, elle ne voulait pas lui montrer le pouvoir qu'il gardait sur elle. Cela devait rester son secret, un tourment solitaire — qui ajoutait encore à son angoisse présente.

— Sandro, nous pouvons certainement nous entendre pour partager la garde.

— Comment veux-tu que je te fasse confiance alors que tu m'as délibérément caché l'existence de notre fils, et que tu as prétendu avoir un amant pour mieux me tromper ?

— Je comprends que tu sois en colère…

— *Mille grazie,* dit-il avec une petite grimace.

— … mais Charlie ne te connaît pas. Et s'il se retrouve brusquement dans un autre pays, au milieu d'étrangers, si bien intentionnés soient-ils, il sera complètement désorienté et paniqué. Déjà qu'il est un peu timide…

— Un trait de caractère que tu lui as transmis, *mia bella,* si j'ai bonne mémoire.

En rougissant, Polly se rappela comme il s'était montré tendre et attentif avec elle la première fois qu'ils avaient fait l'amour, et comment il l'avait aidée à vaincre ses inhibitions.

— Peux-tu te dispenser de ce genre d'allusions ?

— Cela me semble d'autant plus difficile que nous avons fait un enfant ensemble. De toute façon, je te garantis qu'avant que j'emmène Carlino en Italie, nous aurons appris à nous connaître, lui et moi. Et c'est ma propre nurse, Dorotea, qui prendra soin de lui. La transition ne lui semblera certainement pas difficile.

Mais elle, cela allait la détruire. D'abord elle avait perdu Sandro. Et bientôt, Charlie.

— Il faut que je passe ces appels, dit-elle.

Il acquiesça de la tête avant de sortir dans le jardin. En entendant Charlie rire aux éclats, elle se mordit la lèvre si profondément qu'elle en eut le goût du sang dans la bouche.

* * *

Polly aurait bien voulu haïr Julie Cole, mais c'était impossible. Elle était si gentille, si pleine de tact, si adorable avec Charlie. Et si elle savait qu'elle jouait davantage un rôle de gardienne que de nurse, elle n'en laissait rien paraître. Pour leur dîner, elle avait préparé des œufs brouillés et des toasts beurrés, que Polly eut beaucoup de mal à avaler mais que son fils apprécia beaucoup.

Elle aurait préféré rester chez ses parents pour parler elle-même à son père, ou simplement poser la tête sur son épaule et pleurer, mais un chauffeur avait soudain surgi à la grille et Sandro avait insisté pour ramener Charlie chez elle. Elle avait voulu protester, mais le regard de son ancien amant avait été si dissuasif que les mots étaient restés figés sur ses lèvres.

— Tu commences à comprendre, avait-il constaté froidement.

Lorsqu'il avait pris Charlie dans ses bras pour le porter jusqu'à la voiture, elle avait espéré que son fils allait se débattre, hurler et se précipiter vers elle. Mais cela ne s'était pas produit. Et quand Sandro, doucement mais fermement, lui avait ôté le pouce de la bouche, il n'avait pas non plus fondu en larmes.

— Cela ne lui arrive pas souvent de sucer son pouce, avait-elle balbutié alors. Seulement quand il est fatigué ou qu'il a peur.

— Nous avons donc bien fait de le ramener à la maison.

Tout en repoussant son assiette, elle imagina la scène qui devait avoir lieu en ce moment même chez ses parents.

— Je vais dire à ton père de vendre la maison, lui avait chuchoté Lily tandis qu'elle franchissait le seuil. Marquis ou pas, je me battrai jusqu'à mon dernier souffle.

Polly ne put retenir un soupir. Vingt-quatre heures plus tôt, quand elle avait souhaité voir sa vie changer, jamais elle n'aurait imaginé une pareille catastrophe.

— Il ne gagnera pas, murmura-t-elle entre ses dents.

— Tout va bien, mademoiselle Fairfax ? s'enquit Julie. Je crois avoir vu une bouteille de vin blanc dans le réfrigérateur. Pourquoi ne vous installez-vous pas sur le canapé pour en

boire un verre pendant que je donne son bain à Charlie ?

« Ce n'est pas un verre, qu'il me faudrait pour me calmer, c'est une bouteille entière. Ou deux », songea Polly.

— Je sais que Sandro vous a demandé de coucher Charlie, mais je préférerais le faire moi-même.

— Comme vous désirez, mademoiselle Fairfax.

Charlie était fatigué et se montra un peu grognon. Après lui avoir donné un bain rapide et l'avoir mis en pyjama, Polly se sentit elle-même si épuisée que les larmes lui montèrent aux yeux.

— Je vais m'occuper de lui, proposa Julie.

Polly la laissa faire, observant du seuil de la chambre de quelle manière, habile mais ferme, elle s'y prenait.

« Jamais elle ne va y arriver », se dit-elle en entendant son fils pleurnicher un peu. Mais, cinq minutes plus tard, il dormait profondément. Elle s'assit alors à son chevet et contempla les longs cils qui ombraient ses joues, et sa bouche en bouton de rose. Elle aurait tant voulu le prendre dans ses bras et s'enfuir avec lui dans la nuit, très loin, là où personne ne pourrait jamais plus les retrouver. Mais il fallait être réaliste : sans argent, elle ne pourrait échapper longtemps à Sandro. Et elle ne pouvait plus se permettre de réveiller sa colère. Il allait donc falloir négocier avec lui.

En regagnant le salon, elle s'aperçut que Julie avait ouvert le canapé-lit et l'avait préparé pour la nuit. Un verre de vin l'attendait sur un billet où elle lut : « Bonne nuit, à demain matin. J. » Elle emporta le verre dans la salle de bains et remplit à demi la baignoire, avant d'y verser un peu d'huile parfumée. Elle avait besoin de se détendre. Elle se déshabilla et, avec un soupir de satisfaction, se glissa dans l'eau avant d'avaler une gorgée de vin. Cela l'aiderait à dormir. Demain, quand elle serait reposée, sa situation lui paraîtrait moins désespérée. Elle resta longtemps la tête appuyée au rebord, les yeux clos.

Oui, demain, elle chercherait si elle pouvait bénéficier d'une assistance juridique, ou trouver un avocat capable de négocier avec Sandro. Elle allait sombrer dans le sommeil quand elle entendit tout près d'elle une voix moqueuse qui disait :

— Tu t'endors dans ton bain, *mia bella*. Il ne faudrait pourtant pas que Carlino perde sa maman, maintenant qu'il a retrouvé son père.

4.

Elle poussa un cri étranglé et sursauta, renversant le contenu de son verre sur le carrelage. Debout sur le seuil, Sandro la contemplait d'un air narquois. Elle tenta de se redresser, avant de se rendre compte que la mousse était loin d'être assez compacte pour dissimuler son corps nu.

— Va-t'en, dit-elle en le voyant s'approcher d'elle.

— Donne-moi ton verre. S'il tombe, tu risques de te couper. Quand je pense que la mère de mon fils s'enivre dans sa baignoire, ajouta-t-il avec un sourire plein d'ironie.

— Comment as-tu pénétré ici ?

— J'avais demandé à Julie de ne pas fermer à clé en sortant.

— Que va-t-elle penser ?

— Cela m'est bien égal. D'ailleurs, il suffit de regarder Carlino pour comprendre ce qui s'est passé entre nous.

— Ce qui s'est passé, peut-être. Mais maintenant c'est terminé, et je te demande de sortir. Sinon, j'appelle la police.

— Tu sembles avoir perdu le sens de l'hospitalité, *cara mia*.

— Quand j'ai envie d'avoir de la compagnie, je le fais savoir. Et tu n'es pas près de figurer sur la liste des invités.

— Tu reçois beaucoup dans ce réduit ?

— Ce réduit est ma maison et suffit à mes besoins. Et maintenant, si tu partais ? dit-elle en frissonnant — l'eau refroidissait rapidement.

— Sans t'avoir dit pourquoi je suis ici ? Tu n'es guère curieuse.

— Je ne vois aucune raison de supporter encore ta présence. A moins que tu ne sois venu m'annoncer que tu as changé d'avis et que tu renonces à demander la garde de Charlie.

— Non. Mais je me suis dit que nous devrions parler en privé. Et même, peut-être, faire la paix.

— Il n'y a rien à discuter. Tu veux me voler mon fils et je vais me battre de toutes mes forces pour t'en empêcher. Avec l'aide de mes parents.

— Ils ne t'aideront pas. Je vais te resservir un peu de vin, tu as l'air d'en avoir besoin. Sors de cette baignoire et rejoins-moi dans le salon.

Il prit une serviette et la tendit à Polly avant de sortir. Elle se sécha à la hâte, en tremblant, l'œil fixé sur la porte, redoutant de voir de nouveau surgir Sandro. Elle se trouva ridicule de se comporter en vierge effarouchée devant un homme qui l'avait vue nue tant de fois, qui l'avait couverte de caresses et de baisers.

Elle tiqua soudain. Pourquoi avait-il déclaré que ses parents ne l'aideraient pas ? Que leur avait-il dit en son absence ? Avait-il fait pression sur eux ? Il fallait qu'elle le sache, et vite. Renonçant à s'habiller, elle s'enveloppa dans son peignoir et respira un grand coup. Puis, redressant la tête, elle entra dans le salon. Il était vide.

La porte de la chambre de Charlie était entrouverte. Elle s'y précipita. En découvrant Sandro, de dos, penché sur le lit, le souffle lui manqua soudain. Avait-il l'intention de lui voler son bébé pendant qu'il la croyait dans la salle de bains ?

— Qu'est-ce que tu fais ? fulmina-t-elle, à voix basse cependant. Je t'interdis de le

toucher !

— J'ai trouvé ça par terre, chuchota-t-il en montrant à Polly un petit ours en peluche. Je l'ai ramassé. J'étais simplement entré pour voir mon fils dormir. Un plaisir qui m'a été refusé depuis deux ans.

— Et dont tu tiens définitivement à me priver, lança-t-elle en revenant dans le salon.

— C'est dans ce *conigliera* que tu lui as fait passer les premiers mois de sa vie ? demanda-t-il à Polly en jetant autour de lui un coup d'œil méprisant.

— Qu'est-ce que ça veut dire, au juste ?

— Un terrier de lapin.

Elle se mordit la lèvre. Depuis que Sandro y était entré, c'était comme si la pièce avait rétréci. Et puis il y avait ce canapé-lit grand ouvert qui la gênait terriblement.

— C'est tout ce que je peux m'offrir pour le moment. Et nous nous y plaisons.

Ce disant, elle repensa aux heures qu'elle avait passées à repeindre les murs et à décaper, ou à décorer une petite commode pour Charlie. Sandro n'avait même pas l'air de remarquer comme tout était propre et bien rangé.

— Si tu m'avais averti que tu étais enceinte, mon fils aurait vu le jour à Comodora, dans le lit où je suis né, comme mon père et mon grand-père avant moi.

Il la prit par l'épaule pour la forcer à se tourner vers lui.

— *Dio,* Paola, pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Parce que nous n'étions plus ensemble, répliqua-t-elle en se libérant de son emprise. Je ne voulais plus rien avoir affaire avec toi. Est-ce clair ?

— Très clair. Mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi. Tu ne peux tout de même pas avoir cru que j'étais un mafieux. C'est impossible, *assurdo* !

— Tu m'as caché beaucoup de choses, et tu ne m'as pas toujours dit la vérité.

— Tu aurais au moins pu m'accorder le bénéfice du doute.

— Toi et moi, nous avions tous deux nos raisons.

— Mais moi, j'ai des regrets ; que tu ne sembles pas partager.

— Tu te trompes. J'ai amèrement regretté de t'avoir connu.

— Nous ne pouvons revenir en arrière, dit-il en lui tendant son verre plein. Accepterais-tu de boire à nos erreurs ?

— Nous ne sommes pas ici pour échanger des mondanités, répondit-elle sèchement. Je croyais que tu voulais me parler.

— Je le ferais volontiers si je te sentais d'humeur à m'entendre. Tes parents se sont montrés plus compréhensifs.

— Que leur as-tu dit ? Si tu les as menacés…

— De quoi ? Une fois de plus ton imagination s'égare.

— Je ne peux pas croire qu'ils aient rendu les armes aussi vite !

— Ta mère a bien cherché à me contrer, mais ton père s'est montré plus raisonnable.

— Il pense que je devrais t'abandonner Charlie ? C'est impossible !

— Non. Il sait que, même s'il acceptait tous les sacrifices qu'exige ta mère, il n'a pas assez d'argent pour s'engager dans une longue bataille juridique en Italie.

— Tu es donc prêt à tout pour gagner.

— Je ne vois pas ce qui pourrait me faire perdre, *mia bella.* Pourtant, je suis décidé à négocier.

— Charlie resterait avec moi ?

— Cela dépendra de toi. Je veux que mon fils vive en Italie, avec moi, et je t'invite simplement à l'accompagner.

— Comme nurse ? Je préfère encore aller en justice.

— Il a déjà une nurse. Et il y en a une autre qui l'attend là-bas. Ce dont il a besoin, c'est de l'amour de ses deux parents. C'est pourquoi je te demande, comme je l'ai déjà fait il y a trois ans, d'accepter d'être ma femme.

* * *

Sa *femme* ?… Stupéfaite, Polly resta un long moment silencieuse.

— Si c'est une plaisanterie, je ne la trouve pas drôle, finit-elle par balbutier.

— Si tu as bonne mémoire, nous étions fiancés.

— C'est… ridicule. On ne peut pas remonter le temps.

— Dans ce cas, faisons comme si c'était la première fois.

Il lui prit alors les mains et la fixa droit dans les yeux.

— Paola, veux-tu m'épouser ?

— Mais tu ne… tu ne peux pas vouloir te marier avec moi.

— Je n'avais nulle envie particulière de me marier. Mais j'ai une bonne raison de sacrifier ma liberté.

— *Ta* liberté ? Et la mienne ?

— C'est ça que tu appelles ta liberté ? dit-il en faisant un geste circulaire. Cette pièce minable ?

— Si je te demandais de me verser une pension alimentaire, cela augmenterait considérablement mes revenus et me permettrait de vivre ailleurs.

— Si nous nous marions, nous serons deux pour assurer la sécurité et le bien-être de Carlino. Cela me paraît une alternative raisonnable à une bataille judiciaire.

— Que je pourrais très bien gagner.

— Peut-être, mais si je fais appel ? Et si je fais appel de l'appel ? Cela peut durer des années.

— Oui, je sais. Jusqu'à ce que je n'aie plus un sou.

— Tu as l'air de considérer le fait de m'épouser comme une forme de torture. Parlons clairement. Le mariage que je te propose sera de pure forme. Un simple moyen de légaliser la situation. Rien à voir avec l'amour — il s'est passé trop de choses. Nous nous contenterons de cohabiter. De toute façon, toi et moi, nous avons tellement changé…

— Hier encore, tu prétendais que tu m'avais dans la peau.

— Depuis, la situation a évolué ; mes sentiments envers toi aussi. Le seul lien qui subsiste entre nous, c'est notre fils. Son bonheur doit nous dicter notre conduite. Tu es d'accord, je suppose ?

Polly hocha affirmativement la tête.

— *Bene.* En échange, je te promets de rendre ta vie en tant que *marchesa* Valessi aussi agréable que possible. Je te verserai une rente appropriée et tu devras de temps en temps m'aider à recevoir. Mais tu passeras tes nuits seule.

— Et… et toi ?

— Je ne vois pas en quoi ça te regarde. Mais je saurai faire preuve de discrétion dans mes liaisons.

— La même discrétion que tu avais pour cacher la nôtre ?

— Exactement.

— Et moi ? Si je rencontrais quelqu'un ?

— Je te demanderais d'observer la même retenue. Je ne tolérerais pas qu'un scandale éclabousse ma famille. Alors, Paola, quelle est ta réponse ? Veux-tu être ma femme ?

Polly baissa le regard et se drapa plus étroitement dans son peignoir.

— Je ne sais que dire, répondit-elle enfin. Et si tu voulais d'autres enfants ?

— J'ai déjà un héritier, c'est ce qui m'a toujours préoccupé. Pour le reste, j'ai deux cousins mariés et père de famille nombreuse. Il y a des jours où ma maison est pleine d'enfants. Cela fera du bien à Carlino, ajouta-t-il d'un air pensif. Il ne s'exprime pas autant qu'il le devrait et sait à peine taper dans un ballon.

— Comment oses-tu critiquer ? La semaine dernière, tu ne savais même pas que tu étais père et voilà que tu te poses en expert de l'éducation !

— Pas du tout. Mais Julie m'a fait part de certaines difficultés.

— Elle n'a aucun droit de le faire. Charlie est parfait, répondit Polly, oubliant les nombreux reproches portant sur ce sujet qu'elle avait faits à sa mère.

— Il aurait progressé plus vite si on ne l'en avait pas empêché en prétendant que son but

dans la vie était d'éviter la moindre tache sur ses vêtements. Il sait nager ?

Polly rougit, tout en reconnaissant *in petto* qu'il n'avait pas tort. Durant la pourtant brève rencontre de Sandro avec Lily, peu de choses lui avaient échappé.

— Pas encore. Je voulais l'emmener à la piscine, mais le week-end, il y a tant de monde…

— Aucun problème, dit-il en lui adressant pour la première fois de la soirée un sourire enjôleur. Je lui apprendrai moi-même, dans ma piscine. Alors, es-tu d'accord pour m'épouser et venir vivre en Italie ?

— Tu ne me laisses pas vraiment le choix, répondit-elle d'une voix mal assurée.

— Et si tu pouvais choisir ?

— Je préférerais rester aussi loin de toi que possible.

— Eh bien, *bella mia*, il ne faut pas désespérer. Ma maison de Comodora est grande. C'est un *palazzo* aux murs épais qui comporte de nombreuses pièces. Nous nous éviterons, contrairement à aujourd'hui.

— Que veux-tu dire ?

— Que j'ai bien l'intention de passer la nuit ici.

— Mais… Il n'y a pas la place !

— Pour une nuit, cela me suffira, dit-il en ôtant sa veste.

— Tu m'avais promis… Comment ai-je pu te faire confiance ?

— La balle a changé de camp, *cara mia.* C'est moi qui ne te fais pas confiance. Qui sait ce que tu irais imaginer si je te laissais seule ? Remarque bien que je n'ai pas l'intention de manquer à ma parole. Ce fauteuil m'a l'air suffisamment confortable pour que j'y passe la nuit. Quant à toi, dors bien.

Sur ces mots, il étala sa chemise sur le dossier d'une chaise et s'assit pour ôter ses chaussures et ses chaussettes avant de se relever et de déboucler sa ceinture.

— Si tu pouvais t'en tenir là, suggéra Polly.

— Cela te pose problème ? Il va pourtant falloir que tu t'en accommodes, répliqua-t-il en ôtant son pantalon.

En le voyant en caleçon, le corps magnifiquement hâlé, Polly se sentit parcourue par une onde de désir brûlant.

— Tu rougis, Paola ? Tu n'as pourtant pas toujours été si prude. Et si ce spectacle ne te convient pas, tu peux toujours fermer les yeux. Tu as une serviette de toilette à me prêter ?

Elle acquiesça d'un hochement de tête et ouvrit le tiroir de la commode. En prenant la serviette, elle découvrit la photo de Charlie qu'elle avait dissimulée.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Sandro en s'en emparant. Tu voulais la cacher ? Au cas où je serais venu ?

— Tu peux penser ce que tu veux.

Il reposa soigneusement le cadre sur la commode.

— Et tu t'étonnes que je ne te fasse pas confiance ! lança-t-il en entrant dans la salle de bains.

* * *

Polly resta un moment debout, indécise. Elle pouvait difficilement se mettre au lit en robe de chambre sans provoquer de la part de Sandro le genre de commentaire qu'elle tenait à éviter, et ses chemises de nuit lui semblaient toutes trop transparentes. D'une main tremblante, elle tira de sa commode un pyjama d'hiver en pilou, un peu usé mais très couvrant. Elle venait juste de finir d'en boutonner la veste à col officier quand Sandro revint.

— *Santa Madonna* ! s'exclama-t-il d'un ton horrifié. Rien d'étonnant à ce que tu dormes seule ! Je crois qu'il va falloir que je choisisse moi-même ta lingerie.

— Je préfère m'en charger. Et si ça ne te plaît pas, tu peux toujours fermer les yeux, répliqua-t-elle.

— Il existe d'autres solutions, qui me semblent préférables. Mais ne crains rien, je

tiendrai ma promesse. Je suppose que ce serait trop te demander que de réclamer une couverture.

Elle faillit lui dire qu'il pouvait attraper une pneumonie galopante, mais elle s'abstint et alla chercher une couverture dans un placard, une bleu pâle, toute neuve.

— Je l'ai achetée pour Charlie, quand il aura un grand lit.

— Dans ce cas, je te remercie doublement. Je veillerai à ce qu'on l'emporte quand vous déménagerez.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux, mais réussit à les ravaler. Elle se glissa dans le lit, qui grinça comme d'habitude.

— *Dio* ! s'écria Sandro. Nous laisserons cette horreur ici.

— Peux-tu éteindre la lumière ?

Elle l'entendit se lever, puis la pièce fut soudain plongée dans l'obscurité. Mais, au lieu de revenir vers le fauteuil, Polly eut l'impression qu'il restait debout près du lit.

— Paola, chuchota-t-il dans la pénombre, tu n'as pas envie d'oublier ce qui s'est passé et de revenir en arrière ?

— Non, je préfère voir la réalité en face.

— Ne pourrions-nous pas au moins signer une trêve pour cette nuit ? En souvenir du bon vieux temps ?

Elle faillit céder et se redresser pour l'attirer à elle. Elle en avait tellement envie, tellement besoin qu'elle en tremblait de tout son corps. Naguère, jamais elle n'avait partagé une chambre avec lui sans s'endormir entre ses bras, épuisée et heureuse. Mais elle se perdrait définitivement si elle craquait ; alors que si elle avait la force de résister, elle sauverait au moins l'honneur — or, c'était tout ce qui lui restait.

— Si tu crois que je regrette le moins du monde le « bon vieux temps », comme tu l'appelles, tu te flattes, lui décocha-t-elle.

Il s'éloigna silencieusement et elle devina qu'il s'enroulait dans la couverture. Elle enfouit alors le visage dans l'oreiller, sans bouger, comme morte. Au bout de quelques minutes, elle se dit que Sandro s'était endormi. Il fallait absolument que le lendemain elle semble fraîche et dispose. Si elle paraissait ne pas avoir fermé l'œil, ce serait d'autant plus révélateur que, dès leur première rencontre, elle avait toujours été incapable de résister à l'emprise sexuelle qu'il exerçait sur elle : la passion l'avait tellement aveuglée qu'elle n'avait jamais songé à poser les bonnes questions ni à exiger des réponses.

Les souvenirs affluèrent alors de cet été torride. Lorsqu'elle avait rencontré Sandro, elle avait été surprise de constater qu'il parlait un anglais parfait. Quand elle s'en était étonnée, il lui avait simplement répondu qu'il avait eu de bons professeurs. Elle avait cru qu'il faisait allusion à d'anciennes maîtresses et décidé de ne pas chercher plus loin. Elle comprenait aujourd'hui qu'il avait dû étudier en Angleterre ou aux Etats-Unis.

Il avait affirmé travailler au Grand Hôtel Comodora ; jamais elle n'était allée l'y rejoindre : c'était un palace hors de prix, dont l'entrée était contrôlée. Sinon, elle aurait découvert qu'il n'en était pas un simple employé, mais le directeur. Comment avait-elle pu faire preuve d'une telle crédulité et se laisser aller à des rêves d'avenir aussi naïfs ?

— J'aimerais vivre dans une petite maison de village qui domine la mer, avec un jardin en terrasse et un citronnier, lui avait-elle confié un jour.

— Pour me faire du *limoncello* ? avait-il demandé en écartant une mèche folle qui tombait sur son front.

— Je pourrais toujours essayer.

Quelle idiote elle était alors ! Il avait bien dû rire en pensant à la façon dont il se débarrasserait de cette vierge effarouchée, éphémère instrument de son plaisir, une fois consumé ce feu de paille estival.

Elle était vraiment la maîtresse idéale, facile à duper et soumise à tous ses caprices. Il n'avait même pas besoin de l'embrasser : il lui suffisait d'entendre sa voix ou de le sentir tout près d'elle pour que son corps réagisse… Et cela n'avait pas changé, elle en avait eu la preuve la nuit dernière. Désormais, elle allait mener une vie stérile, en Italie, mariée sans

vraiment l'être, dans une maison qui ne sera pas la sienne. Son seul lien avec Sandro serait Charlie, leur enfant qu'ils se disputaient à présent.

Sandro lui avait reproché de lui avoir dissimulé sa grossesse, mais comment aurait-elle pu faire autrement après avoir été chassée si cruellement de sa vie ? Sans parler des menaces voilées qui l'avaient tenue éloignée d'Italie. Et voilà que, bientôt, elle allait revenir avec lui en Campanie en tant que *marchesa*. S'asseoir à sa table. Porter les vêtements et les bijoux qu'il lui offrirait. Sourire à sa famille et à ses invités, sans jamais laisser deviner à quiconque la douleur qui la rongerait de l'intérieur. Cette perspective la terrifiait.

Pour se protéger, il lui faudrait aiguiser la colère et l'amertume qu'avait provoquées son abandon. Or, comment faire quand, contre son gré, son esprit revenait sans cesse à la petite maison au citronnier où elle s'était naguère imaginée main dans la main avec Sandro.

Elle finit par s'endormir en souriant à travers ses larmes.

5.

Polly coulait dans une mer sombre et sans fond, incapable d'esquisser le moindre geste. Elle ouvrit les yeux dans une grande inspiration, en nage, le pouls aussi affolé qu'elle. Elle reconnut dans la lumière de l'aube son environnement familier. Lentement, elle tourna la tête et aperçut Sandro, couché à côté d'elle par-dessus la couette, enveloppé dans la couverture bleue. Brusquement, elle se rendit compte que Charlie était là, allongé contre son père, la tête au creux de son épaule. Tous deux dormaient profondément. Un instant, elle resta figée devant cet étonnant tableau, submergée par un flot de tendresse qui lui fit monter les larmes aux yeux. Mais elle se reprit vite en se souvenant qu'elle allait devoir s'habituer à les voir ensemble. Au même instant, elle fut envahie par une bouffée de jalousie : comment Charlie, d'habitude très timide avec les étrangers, avait-il pu capituler si vite ?

Elle se glissa hors du lit, malgré l'heure matinale. Elle avait besoin de boire un café, d'échapper à cette situation déstabilisante. Et elle voulait être prête avant l'arrivée de Julie.

Au fond, songea-t-elle, Sandro n'avait pas tort. Cela faisait un certain temps qu'elle s'inquiétait de voir sa mère traiter Charlie comme un bébé, ce qui l'avait rendu plus dépendant qu'il n'aurait dû l'être à son âge. Lily l'appelait « mon petit prince » ou « le bébé chéri de mamy » et le couvrait de cadeaux — en général de coûteux vêtements qu'il devait s'efforcer de garder bien propres. Il n'avait le droit de rien faire, à peine d'aider son grand-père à ramasser les branches quand celui-ci taillait la haie. Rien d'étonnant à ce qu'il n'ait aucun goût pour les jeux d'extérieur. Et puis, il était devenu paresseux, même pour manger seul, sans doute parce qu'il était habitué à ce qu'on fasse tout à sa place.

Un mouvement derrière elle la fit sursauter.

— *Buongiorno*, dit Sandro d'une voix ensommeillée.

— Bonjour, répondit-elle sans se retourner. J'allais faire du café. Tu en veux ? Mais je n'ai pas d'*espresso*.

— Parfait. Du moins, si j'arrive à me libérer…

— Tu veux que je le remette dans son lit ? demanda Polly en faisant bouillir de l'eau.

— Pourquoi le déranger ?

— Que fait-il ici ?

— Je l'ai entendu pleurer, et il m'a réclamé à boire.

— Il aurait fallu aussi le changer.

— J'y suis arrivé, non sans mal. Je ne garantis pas le résultat.

— Tu l'as changé ? s'étonna Polly.

— Evidemment. Il avait l'air d'en avoir besoin.

— Eh bien… Je te remercie. Je m'étonne de ne pas l'avoir entendu. D'habitude…

— Tu étais morte de fatigue. Au point que quand je me suis allongé à côté de toi, tu n'as même pas crié « au viol ». Sans doute as-tu pensé que Carlino servirait de chaperon.

— Sans doute, répondit-elle d'un air pincé.

— Un ami m'avait averti que, quand on a un enfant, l'expression « à trois dans un lit » prend un tout autre sens. Maintenant, je comprends.

— Je trouve ta plaisanterie déplacée, dit-elle sur un ton glacial. Ton café est prêt. Merci encore pour ton aide.

— Je t'en prie.

Soudain, elle entendit Charlie se réveiller en geignant.

— Il a l'air plutôt grognon le matin. Exactement comme sa maman, remarqua Sandro.

— Excuse-moi, dit-elle après avoir avalé une gorgée de café, mais la situation n'est pas facile pour moi.

— Pour moi non plus, *cara mia*.

Après avoir bu son café bouillant, il se leva et prit Charlie dans ses bras.

— Alors, mon petit ronchon, tu viens prendre un bain avec papa ? Cela pourrait te mettre de meilleure humeur. A moins que tu n'y voies un inconvénient ? ajouta Sandro en se tournant vers elle.

— Non, aucun.

Dès qu'ils eurent disparu dans la salle de bains, elle s'empressa de faire le lit et de refermer le canapé, tout en écoutant les bruits d'éclaboussures et les gloussements de Charlie. Malgré ses efforts, elle ne pouvait s'empêcher de se sentir jalouse et rejetée. Elle allait devoir avertir Mme Terence qu'elle démissionnait d'Entre de Bonnes Mains. Et aller voir ses parents pour leur annoncer la nouvelle. Un vrai cauchemar en perspective. Ensuite, elle devrait préparer son déménagement. Elle imagina le moment où elle se retrouverait debout à côté de lui, à l'église ou à la mairie, écoutant des promesses qu'il n'avait nullement l'intention de tenir une fois qu'il lui aurait passé la bague au doigt.

« Il y a trois ans, je rêvais de l'épouser, mais pas de cette façon, songea-t-elle en allant chercher des vêtements dans la chambre de son fils. Ce qu'il me propose n'est qu'un mariage de façade, totalement vide, qu'il va me falloir endurer pour le bonheur de Charlie. »

Quelques minutes plus tard, Sandro la rejoignit, habillé, tenant par la main son fils, drapé dans une serviette comme dans une toge.

— Tu as une serpillière pour éponger la salle de bains ? demanda-t-il en feignant d'être accablé par la culpabilité.

— Laisse, je nettoierai plus tard, répondit Polly d'une voix cassante. Vous aviez l'air de bien vous amuser tous les deux. Avec toi, il perd sa timidité.

— Pourquoi serait-il timide ? Tu croyais qu'il allait se mettre à hurler et s'enfuir pour me faire changer d'avis ?

— Non. Mais souvent il est un peu difficile avec les gens qu'il ne connaît pas.

— Ce doit être dans ses gènes, dit-il en la fixant dans les yeux. Paola, je ne cherche pas à prendre ta place. Tu seras toujours sa mère. Mais il a besoin de nous deux.

Elle hocha la tête, la gorge serrée, les doigts crispés sur un petit T-shirt. Il la prit doucement par l'épaule.

— Va t'habiller. Je m'occupe de notre fils.

Polly se dégagea. Elle ne voulait ni de sa gentillesse ni de sa considération. Il lui fallait nourrir sa colère pour se protéger de lui, à tout prix. Pour museler le souvenir exaltant de ces jours et de ces nuits où son univers se réduisait à la chambre dans laquelle il la tenait dans ses bras.

* * *

On aurait dit qu'un tsunami avait déferlé sur la salle de bains. Polly mit dix minutes à éponger, durant lesquelles le souvenir des éclats de rire de Charlie ne fit qu'ajouter à son ressentiment. Elle prit alors conscience que, la prochaine fois que Sandro déciderait de jouer au sous-marin avec Charlie, ce serait quelqu'un d'autre qui nettoierait les dégâts. Une domestique. Sa vie allait changer. Même si elle ne devenait pas vraiment la femme de Sandro, il allait leur falloir définir précisément le rôle qu'elle devrait tenir. Il lui restait encore tant de choses à apprendre à son sujet — et d'abord, d'où lui venait cette cicatrice. Sans doute avait-il subi cette blessure, de toute évidence très profonde, dans des circonstances trop douloureuses pour qu'il ait envie d'en parler.

Et sa famille, que savait-elle de la mère de son héritier ? Comment accepterait-elle

l'arrivée d'une intruse et de son enfant ? Elle commençait seulement à se rendre compte des problèmes qui l'attendaient en Italie…

Quand elle sortit de la salle de bains, vêtue d'un jean et d'une chemise bleu pâle, elle trouva Sandro debout près de la fenêtre, Charlie dans les bras. Ils étaient apparemment plongés dans une grande conversation concernant la circulation.

— Tu lui montres les gardes qui surveillent l'immeuble ? demanda-t-elle, caustique.

— Je leur ai donné congé hier soir, répondit-il sans se démonter, puisque j'assure moi-même la surveillance. Qu'est-ce que tu as prévu de faire aujourd'hui ?

— Donner ma démission et essayer de calmer ma mère. Elle doit être à la recherche d'un tueur à gages pour te mettre hors d'état de nuire.

— Dommage que je ne sois pas le mafioso que tu croyais, j'aurais pu lui en fournir un.

— Et puis, si tu tiens réellement à ce que nous déménagions, il va falloir que je fasse des cartons.

— Inutile d'emballer trop de choses, *cara*. Je pourvoirai à tous vos besoins, y compris une nouvelle garde-robe.

— Naguère, tu aurais trouvé ces vêtements très acceptables.

— Depuis, nous avons évolué, toi et moi.

— Je ne trouve pas. A propos, quand je t'ai connu, tu te faisais appeler Sandro Domenico.

— Domenico était le prénom de mon père, qui est décédé. Je l'ai utilisé pour ne pas révéler mon identité. Pour me faire pardonner ce mensonge, puis-je au moins t'inviter à déjeuner avec moi au Grand Capital, mon hôtel ? Nous avons encore de nombreux points à discuter.

— Si c'est indispensable…

— Quel enthousiasme ! A treize heures, au bar ?

— Je ne suis pas certaine que Charlie accepte de déjeuner au restaurant.

— Il n'aura pas à le faire. J'ai demandé à des amis, Teresa et Ernesto Bacchi, de s'occuper de lui pour que nous puissions parler tranquillement.

— Je ne laisserai pas mon fils à des inconnus.

— Je te les présenterai auparavant.

— Mais peut-être ne conviendront-ils pas à Charlie ?

— J'en doute. Ils ont des jumeaux de son âge. D'ailleurs, il est plus sociable que tu ne le crois, dit-il en caressant la tête du petit garçon. Dis à maman qui je suis, Carlino.

— Papa, répondit Charlie, avant de se cacher le visage au creux de l'épaule de son père.

« Comme Sandro a vite fait sa conquête », songea Polly. Mais comment s'en étonner ? Avant même de lui avoir adressé la parole, le premier jour, à Sorrente, séduite par l'intensité de son regard, elle avait malgré elle répondu à son sourire ; son cœur s'était alors mis à battre plus fort, anticipant le moment où il viendrait s'asseoir à côté d'elle.

La sonnette tira Polly de ses souvenirs. Elle accueillit Julie avec un sourire poli. Au fond, à quoi bon lui faire la guerre ? Puis elle se replia dans la cuisine pour refaire du café, pendant que Sandro donnait ses instructions à la nurse. Pour le moment, elle ne pouvait l'empêcher de prendre les rênes, car elle était encore en pleine confusion ; cependant, elle se promit de vite recouvrer ses esprits pour s'assurer de plus d'égalité dans les décisions concernant son fils.

Ce serait sans doute plus facile quand elle serait officiellement devenue l'épouse de Sandro — un des rares avantages de ce mariage, se dit-elle en regagnant le salon.

— Il faut que j'y aille, déclara ce dernier, avant de tirer de son portefeuille une épaisse liasse de billets, qu'il posa sur la commode. Demain, je mettrai une voiture avec chauffeur à votre disposition.

— Je trouve les transports en commun très pratiques, rétorqua Polly, oubliant combien de fois elle avait maudit les retards ou les wagons bondés.

— Comme tu voudras. Au moins, tu auras le choix, dit-il en s'inclinant devant elle. Je ne t'embrasse pas, *bella mia*. J'aurais trop peur de marquer ta peau exquise.

Polly bredouilla quelques mots inaudibles, consciente que Julie devait se dire qu'elle avait beaucoup de chance. Ah, si elle savait la vérité…

* * *

En donnant son préavis à Entre de Bonnes Mains, Polly comprit qu'elle provoquait un véritable séisme, sans pour autant trouver de prétexte valable qui justifierait sa démission.

En arrivant chez ses parents, elle s'attendait à subir l'assaut de sa mère, mais celle-ci était allongée sur son lit, à l'étage.

— Alors, il a fini par te convaincre, dit-elle en jetant à sa fille un regard maussade. Ça ne m'étonne pas. Cet homme…

— Allons, maman, je suis certaine que tout se passera bien, répondit Polly en lui prenant la main. C'est si beau, l'Italie. Et vous viendrez nous voir aussi souvent que vous voudrez.

— Pour recueillir les miettes qu'il voudra bien nous jeter ? Jamais je n'aurais imaginé ça !

— Je suis certain que Lily arrivera à surmonter votre départ, déclara son père une fois qu'ils furent redescendus. Je vais l'emmener passer quelques jours en Cornouailles. Elle adore, et cela fait longtemps que nous n'y sommes pas retournés.

— Vous étiez bien trop occupés avec Charlie. Au fond, peut-être ce changement va-t-il lui faire du bien. Elle s'est tellement impliquée. Autre chose, à propos de ce mariage…

— Tu préférerais que nous n'y assistions pas ?

— Non, j'aurais bien voulu que tu me conduises à l'autel… Mais maman, comment va-t-elle le prendre ?

— Nous verrons bien. Chaque chose en son temps. Je voudrais te poser une question : le père de Charlie, c'était une aventure sans lendemain ou bien tu tiens vraiment à lui ?

— Je… Je tenais vraiment à lui, mais j'ai découvert que ce n'était pas réciproque.

— Maintenant qu'il a l'air de vouloir réparer, contrairement à ce que prétend ta mère, peut-être pourrais-tu faire la moitié du chemin ; même si ce n'est pas facile.

Polly savait que c'était là la voix de la sagesse, mais elle ignorait encore qui était exactement l'homme qui allait devenir son mari.

— Je crains d'avoir à en faire bien plus de la moitié, répondit-elle en embrassant son père sur la joue. Bon voyage en Cornouailles. On reste en contact.

Comme elle avait peur d'être en retard pour le déjeuner, elle utilisa quelques billets donnés par Sandro pour prendre un taxi. Elle s'était contentée d'ajouter à sa tenue habituelle ses boucles d'oreilles préférées — des chaînes d'argent ornées de bleuets d'émail. Mais, en entrant dans le hall du Grand Capital, décoré d'une fontaine qui semblait attirer les élégantes, elle regretta de ne pas avoir choisi une tenue plus habillée.

Quand elle parvint au bar, Sandro était déjà là, plaisantant avec le serveur. Une fois de plus, elle fut frappée par son pouvoir de séduction. D'ailleurs, nombre de femmes lui jetaient des regards intéressés, exactement comme quand tous deux se promenaient dans les rues de Sorrente. Sa cicatrice n'enlevait rien à son charme, bien au contraire, et lui donnait l'air d'un *condottiere* de la Renaissance. En voyant Polly, il descendit de son tabouret pour venir à sa rencontre.

— *Cara,* dit-il en lui prenant la main, je suis ravi de te voir. Mais il va falloir que je t'apprenne comment t'habiller pour sortir. Nous en reparlerons.

Il la guida vers une table tranquille.

— Que veux-tu boire ? Toujours Campari et soda ?

Ainsi, il n'avait pas oublié…

— De l'eau minérale.

— Hier, tu as pris du vin blanc.

— Aujourd'hui, je veux garder la tête froide.

Il passa commande et se tourna de nouveau vers elle.

— Ta matinée s'est bien passée ?

— Si l'on veut. J'ai démissionné et rendu visite à mes parents, qui vont partir en Cornouailles.

— De mon côté, j'ai réussi à faire écourter le délai légal pour notre mariage. En attendant, le mieux serait que tu viennes t'installer ici, dans ma suite.

— M'installer ici avec toi ? s'affola Polly. Pourquoi ?

— Cela ne vaut pas la peine de chercher un appartement à louer pour si peu de temps. Mais ne sois pas effrayée, *cara*, cette suite comporte deux grandes chambres.

— Nous sommes trois. Quatre en comptant Julie.

— Elle travaille seulement pendant la journée. La nuit, nous nous occuperons nous-mêmes de Carlino. Il pourra décider, chaque soir, de la chambre où il voudra dormir. Quant à toi, tu n'auras pas besoin de supporter longtemps ma compagnie : nous partirons à Comodora dès que nous serons mariés ; une fois là-bas, je ferai de mon mieux pour que tu ne te rendes même pas compte de ma présence. Compte tenu de ma charge de travail, ce ne sera pas difficile.

— Pour si peu de temps, je préférerais rester dans mon appartement, avec Charlie.

— C'est malheureusement impossible, dit-il en lui prenant la main, dont il caressa doucement la paume. Je veux te garder avec moi, *carissima* ; surtout la nuit, au cas où tu essaierais de t'enfuir.

Le serveur arriva pour apporter leurs boissons, suivi par un collègue qui leur présenta les menus et la carte des vins. Polly, émoustillée par la caresse de Sandro, dégagea vivement sa main et se réfugia derrière son menu pour se ressaisir.

Sandro tenait visiblement à lui prouver qu'elle devait se plier à sa volonté. Comment pouvait-il avoir tellement changé, lui qui s'était naguère toujours montré si doux, si patient, plein d'humour ? Aujourd'hui, elle ne lisait plus dans son regard qu'hypocrisie et arrogance. Sans doute n'avait-il joué les amoureux sincères que pour la garder dans son lit tout un été, comme une proie facile. Bien qu'elle n'eût aucune envie de manger, elle se força à choisir un consommé et du poulet.

— Ai-je réussi à te convaincre de venir t'installer ici avec moi ? s'enquit Sandro après avoir passé commande.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Je suis ravi de te voir si docile, dit-il en levant son verre. Si nous buvions à la félicité conjugale ?

— Sûrement pas, même avec de l'eau !

— Tu as l'intention de faire la tête chaque fois que nous serons ensemble ?

— C'est précisément un point que je voulais aborder. Je ne tiens pas à ce que nous soyons ensemble. Tu m'as promis de garder tes distances, mais j'ai du mal à te faire confiance.

— Comment te faire comprendre qu'entre nous les contacts seront malgré tout inévitables ? J'ai annoncé à ma famille et à mes amis que je faisais un mariage d'amour.

— Et tu crois que je vais accepter de jouer cette comédie ? s'emporta Polly.

— Quand on apprendra notre mariage, et qu'on saura que nous avons un enfant, le scandale va éclater. Un scandale que je veux étouffer d'emblée, de peur que Carlino n'en souffre. Il faut qu'on croie que nous prenons un nouveau départ.

— Quelle hypocrisie !

— Tu préfères que le monde entier apprenne la vérité ? Cela ravira mon cousin Emilio, qui possède plusieurs magazines de presse *people*. Jusqu'à hier, il se considérait comme mon héritier ; il ne va pas être ravi de devoir renoncer à ses espérances. S'il apprend que notre mariage est de pure convenance, nous aurons vite fait de retrouver nos petits arrangements privés étalés en première page de ses torchons.

— Il n'oserait pas !

— C'est ce que tu crois. Lui et moi, on ne s'est jamais aimés. Alors, je préfère essayer de lui dissimuler ma vie privée. Et tu ferais mieux de coopérer, à moins que tu ne tiennes à passer pour l'ancienne maîtresse d'Alessandro Valessi, dont il avait tout fait pour se

débarrasser.

— Non. Non, je ne veux pas.

— Alors, ne me regarde plus comme un pestiféré et joue correctement ton rôle. D'ailleurs, si une nuit j'essayais, je me demande comment tu réagirais. *Capisce ?*

Polly rougit. Ainsi, Sandro savait quel pouvoir sensuel il avait encore sur elle.

— Oui, répondit-elle dans un souffle.

— *Bene.* Dans ce cas, si nous partagions tranquillement ce repas ?

6.

Sans regimber davantage, Polly suivit Sandro en direction du restaurant, où le maître d'hôtel les guida vers une table tout aussi retirée que la précédente. Le bel Italien s'installa beaucoup trop près d'elle à son goût.

— Ils ont un nouveau chef, déclara-t-il. Il paraît qu'il se débrouille très bien.

— Tu as l'air d'en savoir long. Cet hôtel fait-il partie de la chaîne Comodora ?

— Nous l'avons acheté il y a six mois.

— J'aimerais que tu m'expliques quelque chose : quand nous nous sommes rencontrés, pourquoi m'as-tu fait croire que tu n'étais qu'un simple employé de l'hôtel ?

— C'était la vérité. En fait, j'effectuais un voyage d'étude dans les différents établissements du groupe, où j'occupais des postes variés. Traditionnellement, ma famille s'est plutôt consacrée à l'agriculture et à la banque, mais au XIX e siècle, un de mes ancêtres s'est retrouvé en possession d'une chaîne d'hôtels qu'il avait, à ce qu'on raconte, gagnée au poker. Quand mon père en a hérité, il a d'abord voulu s'en débarrasser car le tourisme ne l'intéressait pas. Au contraire, je trouve cette activité plus passionnante que de cultiver des agrumes, des oliviers, ou encore de passer ma vie dans un bureau à Rome. J'ai donc commencé à travailler incognito, pour établir un rapport qui me permettrait de le convaincre de garder ces hôtels, voire d'y investir.

— Mais moi, je travaillais pour une agence de tourisme indépendante qui n'avait rien à voir avec l'hôtellerie. Tu aurais très bien pu me révéler la vérité.

— En tant qu'héritier des Valessi, j'ai connu nombre de femmes qui s'intéressaient surtout à l'argent de ma famille. Cela m'a rendu prudent. Tant que tu ne savais pas qui j'étais, tu m'aimais pour moi-même, j'en étais certain. Tu peux le comprendre ?

— Peut-être…, concéda Polly du bout des lèvres. Mais cet argent, quand tu veux te débarrasser de quelqu'un, tu le trouves bien utile, non ?

— C'est vrai. A la fin, les histoires deviennent souvent des histoires d'argent. Tu as d'autres questions à me poser ?

— J'en ai des dizaines. Mais je ne suis pas certaine que tu acceptes d'y répondre.

— Essaie toujours.

— Cette cicatrice, sur ta joue… Que t'est-il arrivé ?

— Un accident sur une colline, près de Comodora. Ma voiture est sortie de la route dans un virage et elle est tombée dans un ravin. J'ai été sauvé par un promeneur qui m'a prodigué les premiers soins.

Il parlait sur un ton détaché, mais la tension qui l'habitait n'échappa pas à Polly. Elle comprit qu'il aurait très bien pu mourir. Et elle ne l'aurait jamais su.

— Tu as eu de la chance, articula-t-elle la gorge serrée en fixant la nappe immaculée.

— Oui. Quelle est la question suivante ?

— Quand cela s'est-il produit ? Et y avait-il quelqu'un d'autre dans la voiture ?

— Voici trois ans. J'avais une passagère, Bianca DiMario, qui ne s'en est pas sortie.

— C'est… C'est terrible, balbutia Polly dont le sang s'était figé soudain.

Elle aurait de loin préféré s'en tenir là, mais ce n'était pas possible. Il fallait qu'elle sache.

— Vous étiez… proches ?

— Je la connaissais depuis ma plus tendre enfance. A la mort de ses parents, elle est venue vivre au *palazzo* avec sa tante, la *contessa* Barsoli, qui était veuve et sans argent. Mon père avait le sens de la famille ; il a considéré de son devoir de s'occuper d'elles. Mes fiançailles avec Bianca devaient être annoncées la semaine suivante.

Polly eut l'impression qu'une main de glace lui serrait le cœur. Maintenant, elle comprenait pourquoi il avait été si pressé de se débarrasser d'elle et lui avait offert une somme aussi importante : sa présence était devenue un embarras, et leur liaison une insulte à sa future épouse.

— Je suis désolée, bredouilla-t-elle en baissant la tête. Cela a dû être horrible pour toi.

— Oui. La pire période de ma vie. Jamais je ne l'oublierai.

Polly ne put s'empêcher de se demander si elle avait tout de même compté pour lui. Toutes les promesses qu'il lui avait faites naguère n'avaient-elles été que des mensonges ? Anéantie par cette hypothèse, elle aurait tout donné pour pouvoir se laisser aller à ses larmes qu'elle avait tant de mal à contenir.

— Cet accident, parvint-elle à demander, par quoi a-t-il été causé ?

— D'après l'enquête, un de mes pneus a éclaté. J'ai donc été disculpé. Mais il me faut vivre avec ce souvenir.

Et moi, songea Polly, il me faudra vivre avec celui de cette trahison.

— Cet accident n'est-il pas survenu au moment même où tu prétendais vouloir m'épouser ?

— Jamais je n'aurais dû laisser les choses aller si loin entre nous, je le sais. J'ai été bien puni de mon silence.

— Bianca… Elle connaissait mon existence ?

— Oui, reconnut-il dans un souffle.

— Quelle idiote j'ai été !

— Non. J'ai voulu tout t'avouer, t'expliquer, te demander de me pardonner. Et puis, cet accident a tout bouleversé.

— La perte de sa nièce a dû être terrible pour la *contessa*. Rien d'étonnant à ce qu'elle me déteste.

— Paola *mia*, cela fait trois ans que Bianca est morte. Il faut qu'elle l'accepte.

— Elle vit toujours au *palazzo* ?

— Oui. Comment aurais-je pu l'en chasser ? Comme je suis souvent absent, elle tient la maison.

— Une maison qui doit sans cesse lui rappeler Bianca. Et quand on aime vraiment, trois ans, ce n'est pas long. Toi aussi, tu dois souvent penser à elle.

Le visage de Sandro se durcit et, machinalement, il porta les doigts à sa cicatrice, avant de laisser retomber sa main.

— Oui, je pense à elle. Et trois années peuvent sembler une éternité.

— Excuse-moi de t'avoir posé ces questions.

— Tu as le droit de savoir. As-tu encore quelque chose à me demander ?

Un instant, elle crut déceler dans sa voix une note suppliante. Ridicule ! Sandro n'était pas le genre d'homme à supplier.

— Non. Ce n'est pas comme si notre mariage était davantage qu'un simple arrangement conclu pour préserver Charlie. Mieux vaut garder chacun notre jardin privé.

— Comme tu voudras, acquiesça-t-il après un long silence.

* * *

On leur servit des plats délicieux, mais Polly leur trouva un goût de poussière. De peur que Sandro ne devine la souffrance qu'elle endurait, elle se força pourtant à manger, et à boire un peu de l'Orvieto Classico qu'il avait commandé. Ils terminèrent leur repas en silence. Puis Sandro demanda à Polly de monter avec lui visiter sa suite. Malgré toutes ses

réticences, elle ne put rien trouver à reprocher à cet appartement vaste et aéré. Il comportait deux chambres, situées de part et d'autre d'un salon, pourvues chacune de sa salle de bains. Elle ne pourrait pas se plaindre de manquer d'intimité.

— Cela te convient-il ? demanda le maître des lieux. J'espère que tu y trouveras tout ce que tu peux souhaiter.

— Tout, sauf la liberté de prendre moi-même les décisions qui concernent ma propre vie.

— Reconnais que ta nouvelle cage est dorée, et qu'elle n'est pas fermée à clé. A propos, ajouta-t-il en fouillant dans sa poche, voici celle de ta chambre. Au cas où je serais devenu somnambule.

— Tu te réveillerais vite en entendant pleurer Charlie. D'ailleurs, il serait peut-être temps d'aller le récupérer chez tes amis. Il va falloir que je rentre faire nos bagages.

— J'ai envoyé deux employées de l'hôtel s'en occuper. Je leur ai recommandé de n'emporter que très peu de choses.

— Décidément, tu veux me forcer à acheter une nouvelle garde-robe ! s'exclama Polly, furieuse.

— Non. Je laisserai ce soin à mon amie Teresa qui meurt d'envie de t'accompagner faire du shopping.

— Je n'ai nul besoin d'une dame de compagnie.

— J'aimerais que tu la considères tout autrement. Ernesto Bacchi est un de mes meilleurs amis — j'ai d'ailleurs été témoin à leur mariage. Tu vas entamer une nouvelle vie, Paola, avec de nouvelles exigences. Tout le monde s'attend à ce que ma femme s'habille chez les plus grands stylistes italiens. Est-ce que tu sais de combien de tailleurs tu as besoin ? Et de combien de robes du soir ? Teresa, elle, connaît ce milieu à fond ; tu pourras lui faire confiance. D'autre part, avant de se marier, elle a fait des études de langues. Elle t'aidera à récupérer ton niveau d'italien.

En se souvenant de la façon dont elle l'avait acquis, tout au long d'après-midi passés entre les bras de Sandro, Polly sentit son visage s'empourprer.

— Evidemment, il faudra diversifier ton vocabulaire, plaisanta-t-il.

— As-tu encore des ordres à me donner ? s'enquit-elle avec une froideur délibérée. Cela doit être tellement agréable d'obtenir toujours ce que l'on veut ! Tu voulais un héritier ? En voilà un tout prêt. Tu cherches un endroit pratique où nous caser ? Il se trouve qu'il y a une suite parfaite dans ton hôtel. Tu n'avais pas envie de t'enfermer dans le mariage ? Tu as trouvé une femme qui te laissera les coudées franches. Tu es gagnant sur tous les tableaux !

— Je suis ravi que tu en sois convaincue. Mais évite de le dire à Teresa et Ernesto. Je ne crois pas qu'ils seraient de ton avis. Encore une chose…

Il tira de sa poche un petit écrin de velours, qu'il ouvrit sous les yeux de Polly. Devant l'énorme diamant qu'il contenait, elle ne put dissimuler sa stupéfaction.

— Donne-moi ta main, ordonna-t-il.

— Tu es certain que… ?

— C'est absolument indispensable. *Per favore*.

A contrecœur, elle le laissa passer la bague à son doigt. Ce moment, elle l'avait si souvent imaginé durant l'été qu'ils avaient passé ensemble ! Mais pas de cette façon.

— Il est splendide, balbutia-t-elle.

Elle se sentit fugitivement comme Cendrillon. Mais Sandro n'était pas le prince charmant. Et la pierre luisait d'un éclat aussi froid que le contrat stérile qui les liait désormais.

— Tu t'habitueras vite à la porter, déclara-t-il, comme s'il avait lu dans ses pensées.

— Comme à tout le reste, lâcha-t-elle, tête basse.

— Il y aura des compensations. Demain, j'irai t'ouvrir un compte personnel.

— Certainement pas !

— *Dio mio* ! s'agaça Sandro. Va-t-il falloir que je me batte pied à pied chaque fois ? Tu veux vraiment que notre fils vive sur un champ de bataille ?

— Bien sûr que non.

— Alors, accepte les arrangements indispensables.

— J'essaierai. Ce n'est pas facile.

— Moi aussi, je vais devoir supporter certaines contraintes.

— Mais toi, personne ne t'y a obligé, lui rétorqua-t-elle, droit dans les yeux. Je comprends que tu aies envie de passer du temps avec Charlie, et je veux bien coopérer ; mais pourquoi tiens-tu tellement à ce mariage ? Tu pourrais rencontrer une femme que tu aimes, qui saurait se comporter comme une *marchesa.* Une femme qui plairait à la *contessa.*

— D'après toi, c'est elle qui décide ?

— Elle tient ta maison. Elle va me considérer comme une intruse, une usurpatrice venue prendre la place de la jeune nièce qu'elle aimait.

— Il faudra bien qu'elle s'y fasse. Moi, je veux que mon fils grandisse dans ma maison, avec la certitude que sa mère est ma femme. Dès aujourd'hui, tu dois assumer ce rôle. Alors n'oublie pas : mes amis s'attendent à voir une jeune femme rayonnante, ravie d'avoir retrouvé l'homme qu'elle aimait. *Avanti.*

* * *

Le tueur en série s'enfonça dans la nuit zébrée d'éclairs. L'héroïne, qui se trouvait seule chez elle, n'allait pas tarder à se faire couler un bain. Polly éteignit le poste, pestant contre le manque d'originalité du film. De toute façon, les bruits et les images terribles qui tournaient dans sa tête l'empêchaient de se passionner pour ce scénario prévisible : dans un paysage écrasé de soleil, elle entendait grincer des freins, crisser des pneus et se tordre du métal. Une fille hurlait de terreur. Puis, le silence, plus terrifiant encore, et le corps de Sandro, inanimé et ensanglanté sous le ciel indifférent.

Heureusement, Charlie, qui ne semblait pas perturbé par son nouvel environnement, s'était endormi sans protester dans le petit lit placé à côté du sien. Polly aurait bien aimé pouvoir en faire autant.

Elle sortit sur le balcon, repensant aux dernières heures écoulées. Teresa et Ernesto Bacchi lui avaient plutôt fait bonne impression. Elle était grande et mince comme une liane, avec de longs cheveux noirs et des yeux rieurs. Très élégante aussi, ce qui ne l'avait pas empêchée de s'asseoir par terre pour jouer avec ses jumeaux et Charlie.

Quant à Ernesto, il semblait plus réservé, mais le regard tendre qu'il posait sur sa femme et ses enfants exprimait un amour inconditionnel. Dans d'autres circonstances, Polly aurait bien aimé faire d'eux des amis, mais cette comédie l'écœurait. Et quand Sandro l'avait prise par l'épaule, tandis qu'ils étaient assis côte à côte sur un canapé, elle s'était sentie profondément troublée. Une fois seule avec Teresa, celle-ci lui avait déclaré que Sandro était extrêmement séduisant et que ce serait le mariage du siècle. Si Polly lui avait révélé que, pour elle, ce n'était rien de plus qu'un coup de tampon administratif, elle aurait sans doute eu beaucoup de mal à la croire.

— Ça va être d'autant plus merveilleux de faire du shopping, avait-elle déclaré, que Sandro ne nous a fixé aucune limite.

Même si elle brûlait visiblement d'en apprendre plus long sur leur relation, Teresa s'était abstenue de poser la moindre question à ce sujet. Il n'y avait eu qu'un instant de gêne, quand elle s'était écriée en voyant la bague de fiançailles : « Un diamant ? Mais je croyais… » Ernesto lui avait jeté un regard si dissuasif qu'elle s'était interrompue soudain, avant de reprendre en hâte :

— Je croyais que, comme ta fiancée a les yeux verts, Alessandro, tu aurais préféré une émeraude. Mais certains prétendent qu'elles portent malheur. Et puis les diamants sont éternels.

— Exactement, avait répondu Sandro, tandis que Polly tentait de deviner ce que Teresa avait été sur le point de dire.

Plus tard, sur le chemin du retour après les quelques heures passées en compagnie des

Bacchi, Sandro s'était tourné vers elle :

— Cela n'a pas été trop dur ?

— Non. Ils ont été adorables. Cela m'est d'autant plus pénible de devoir leur jouer cette comédie.

— Ne sous-estime surtout pas Teresa. Elle est très perspicace.

— Je ferai attention. Mais pourquoi avait-elle l'air si surprise que ma bague de fiançailles soit un diamant ?

— Sans doute s'attendait-elle à te voir porter le rubis Valessi, qui se transmet de génération en génération. On l'a retrouvé dans la carcasse de la voiture, mais mon père a voulu qu'il soit enseveli avec Bianca.

— C'est compréhensible, bredouilla Polly, gênée. A propos, sais-tu si mes affaires personnelles sont déjà arrivées à l'hôtel ?

— Je regrette de t'avoir contrariée en les faisant emporter de chez toi. Je voulais simplement t'épargner cette tâche.

— Sans doute, mais je tiens à mon indépendance.

— Dans ce cas, tu seras ravie d'être débarrassée de moi ce soir. Je dois sortir. Préfères-tu dîner dans notre suite ou descendre au restaurant ?

— Dans la suite. Avec Charlie, je préfère, répondit Polly en se demandant où il comptait passer la soirée.

Mais pas question de l'interroger. Une vie faite de silences, voilà à quoi elle devrait se résoudre. Pour Charlie.

— Je viendrai dire bonsoir à Carlino avant de sortir. Si tu m'y autorises, bien sûr.

— Je ne vois pas comment je pourrais t'en empêcher.

— La porte de ta chambre ferme à clé.

Sans doute, mais cela suffirait-il vraiment à l'empêcher d'entrer s'il en avait envie ? se demanda Polly, debout sur le balcon de sa chambre.

Frissonnant malgré la tiédeur de la nuit, elle se drapa plus étroitement dans le peignoir qu'elle avait trouvé dans la salle de bains. Sa vieille robe de chambre en pilou n'avait pas eu l'heur de plaire à ceux qui avaient procédé au grand empaquetage de ses affaires. Encore heureux que, dans leur opération de tri, ils n'aient pas éliminé la couverture bleue de Charlie et son ours en peluche !

Tout semblait si trompeusement paisible au clair de lune… Alors que sa présence à Comodora serait mal accueillie par la *contessa*, dont l'hostilité envers elle n'était donc pas le fruit de son imagination. Bianca avait dû lui confier que Sandro avait une liaison avec elle, et voilà qu'elle était de retour, non pas comme maîtresse mais comme épouse légitime.

Elle voulut rentrer dans la chambre et poussa un petit cri en se heurtant à Sandro, debout derrière elle.

— Excuse-moi.

— Je… je ne t'attendais pas…

— Tu pensais que j'allais célébrer notre *fidanzamento* en passant la nuit dehors ?

— Pourquoi pas ? Tu as le droit de faire ce qui te plaît.

— Bien sûr. Mais je croyais te trouver déjà couchée.

— J'allais le faire.

Polly déglutit péniblement. Soudain, la nuit lui paraissait trop tiède, le balcon trop petit et Sandro bien trop proche. En sentant une goutte de sueur perler entre ses seins, elle enfonça les ongles dans ses paumes.

— Auparavant, tu m'autorises à jeter un dernier regard à mon fils ?

— Bien sûr, répondit-elle en le suivant dans le salon. Je te signale que c'est aussi le mien.

— Je ne l'ai pas oublié. Que faisais-tu, Paola ? Tu contemplais la lune ?

— Je réfléchissais. La *contessa* assistera-t-elle à notre mariage ?

— Non. Elle restera au *palazzo* pour veiller à ce que tout soit prêt pour nous accueillir.

— Et ensuite ?

— Elle y demeurera jusqu'à ce que tu sois prête à prendre la maison en main.

— Mais pas plus longtemps ?

— Je ne sais pas. Mon père lui avait promis un toit. Par respect pour lui, je ne saurais l'en priver, sauf si elle veut partir. J'espère que tu te feras à elle.

— J'y serai bien obligée, admit Polly en pénétrant dans sa chambre plongée dans la pénombre.

Sandro l'y suivit. Il contempla le petit lit avec une tendresse qui lui serra le cœur. Elle aussi, naguère, il l'avait regardée de cette façon. Inconsciemment, elle serra les bras autour de son corps dans un geste de défense. En quittant la chambre, Sandro lui jeta un regard pensif.

— Tu as encore quelque chose à me dire ? lança-t-elle, sur un ton plus agressif qu'elle ne l'aurait voulu.

— *Notre* fils… C'est quand même étrange que nous ayons fait un enfant quand on voit qu'à présent tu as tellement de mal à supporter ma simple présence. Comment cela a-t-il pu se produire, Paola *mia* ? Pourquoi as-tu si peur d'être seule avec moi ? Ou du simple contact de ma main ?

— Je n'ai pas peur.

— Tu mens. Quand je t'ai rencontrée, tu étais vierge, mais cela n'a rien empêché. D'emblée, tu t'es montrée si confiante, si passionnée…

A l'évocation de ces souvenirs, Polly sentit son cœur chavirer ; elle dut faire un effort pour répondre froidement.

— A l'époque, j'étais amoureuse. C'est toute la différence.

— Tu as raison, cela change tout. Merci de me le rappeler. *Grazie* et bonne nuit.

Une fois Sandro sorti, elle eut l'impression idiote d'avoir échappé à un danger. Elle laissa échapper un long soupir. Elle allait devoir compter avec son propre désir, aussi douloureux qu'irrésistible. Elle s'occuperait. Elle ferait des courses, prendrait des cours d'italien. Et elle pourrait enfin passer des journées entières avec Charlie. Dès le lendemain, elle allait appeler Teresa pour du shopping et faire la liste de tous les livres qu'elle n'avait pas eu le temps de lire. Et, puisqu'elle avait une nurse, elle pourrait même aller au théâtre en matinée. Et au cinéma. Partout où elle voudrait.

Cela l'aiderait à devenir cette étrangère, la *marchesa* Valessi, l'épouse dont nul ne voulait — Sandro moins que quiconque.

7.

— Donc, dans deux jours tu seras mariée, dit Teresa. Tu ne trouves pas ça terriblement excitant ?

— C'est merveilleux, répondit Polly en s'examinant dans le miroir avec un sourire contraint.

En dépit de la coûteuse robe de lin crème magnifiquement coupée que Teresa l'avait convaincue d'acheter, et qu'elle garderait dans l'avion après la cérémonie, elle ne se trouvait pas aussi rayonnante que le sont en général les futures mariées. Et Teresa ne pouvait pas savoir que la tension qui l'habitait n'était pas due à l'approche du grand moment, mais à la panique aveugle qui la submergeait.

Depuis leur discussion à l'hôtel, le premier soir, Sandro l'avait prise au mot et laissée seule, sauf en présence de Teresa et d'Ernesto — il jouait alors le futur mari attentionné. Quand ils étaient tous les deux, ce qui était rare, il se montrait poli mais distant. Excepté durant les heures qu'il consacrait à Charlie, il passait très peu de temps à l'hôtel. Sans pouvoir lui reprocher d'obéir à ses vœux, Polly se sentait terriblement isolée ; et cela ne risquait pas de s'améliorer quand elle serait à Comodora.

— Maintenant, enlève cette robe et range-la. Il ne faut pas qu'Alessandro la voie avant le mariage, déclara Teresa. Tout va bien ? Tu ne dis rien, aujourd'hui.

— C'est à cause de Julie, répondit Polly en suspendant la robe à un cintre.

— Elle est tombée amoureuse d'Alessandro ?

— Non, non. Enfin, je n'en ai pas l'impression…

— Quand les jumeaux sont nés, j'ai engagé une nurse australienne. Chaque fois qu'il apparaissait, elle devenait toute rouge et restait muette.

— Comment a-t-il réagi ?

— Lui ? Il ne s'en est même pas aperçu. On ne peut pas dire qu'il tire vanité de son pouvoir de séduction !

— Cela compense l'arrogance dont il fait preuve en d'autres circonstances, affirma Polly en enfilant une ravissante robe-chemise bleue.

— Tu ne dirais pas cela si tu avais connu son père, Domenico. Un vrai tyran ! Sans parler de cette vieille sorcière qu'il a introduite chez lui après la mort de sa femme. Son arme secrète.

— Comment était Bianca ? Belle ?

— Comme un ange. Une colombe douce et soumise. On aurait dit que du miel coulait dans ses veines. Elevée chez les bonnes sœurs et portant sa chasteté en bandoulière. Rien d'étonnant à ce qu'Alessandro soit allé voir ailleurs.

Teresa s'arrêta subitement et porta la main à sa bouche, les yeux écarquillés.

— Mon Dieu, encore une gaffe ! Pardonne-moi, je t'en prie.

— Il n'y a rien à pardonner. Je ne me fais aucune illusion.

— *Cara,* Ernesto et moi, nous sommes ravis que vous soyez ensemble, comme les amis d'Alessandro d'ailleurs. Et aussi que tu lui aies donné ce fils qu'il adore. Peu importe le passé.

— Bianca est morte : ce n'est pas rien.

— Si tu crois qu'il la regrette, tu te trompes. C'est la *contessa* qui voulait qu'il l'épouse, et Bianca le désirait aussi depuis l'enfance. Et comme elle faisait ce qu'elle voulait du vieux *marchese*, qui était pourtant si dur avec son fils…

— Ils n'étaient pas amants ?

— D'après Ernesto, qui connaît Sandro depuis toujours, c'est elle qui lui a toujours couru après.

— Dans ce cas, pourquoi a-t-il accepté de l'épouser ?

— Comme le mariage de ses propres parents était de pure convenance, il s'est simplement dit que c'était son tour. Et sans doute a-t-il voulu plaire à son père. Il n'avait que douze ans à la mort de sa mère, et ses relations avec le *marchese* se sont très vite dégradées. Voilà pourquoi il tient tellement à ce que son fils se sente aimé et en sécurité.

— Je comprends.

— Mais revenons-en à Julie. Où est le problème ?

— Cet après-midi, elle doit passer un entretien d'embauche. Son contrat avec nous n'est que temporaire : dès que nous serons en Italie, c'est le personnel de Sandro qui s'occupera de nous et elle rentrera en Angleterre. Elle va beaucoup nous manquer, à Charlie et à moi. Avec elle, je pouvais parler anglais.

— Pourquoi ne demandes-tu pas à Sandro de la garder ? Tu n'auras aucun mal à le convaincre. Fais comme moi, attends que vous soyez au lit. Tu obtiendras alors de lui tout ce que tu voudras. Quand vous aurez d'autres *bambini*, ce sont les employés d'Alessandro qui les prendront en charge.

Polly rougit, mais s'efforça de répondre sur un ton léger.

— Tu es d'une habileté diabolique !

Compte tenu de la tournure qu'avaient prise ses relations avec Sandro, il était bien capable de licencier Julie sur-le-champ si elle demandait qu'elle reste — ce qu'elle ne ferait pas dans les circonstances qu'avait évoquées Teresa…

Une fois celle-ci partie, Polly rendit visite à ses parents, dans une ultime tentative pour les convaincre d'assister à son mariage. Mais sa mère, qui traînait en robe de chambre, le visage blême, se montra inflexible : elle ne se sentait pas assez bien pour sortir, et son mari devait rester à ses côtés, en cas d'urgence. Elle effraya Charlie en le serrant convulsivement dans ses bras en pleurant. Même après son retour à l'hôtel, Polly se sentait encore anéantie, malgré les paroles apaisantes de son père au moment de lui dire au revoir :

— Ne t'en fais pas, chérie, elle se remettra. Il lui faut seulement un peu de temps.

Sandro, qui devait passer la soirée avec Teresa et Ernesto, n'était toujours pas rentré. Elle l'attendit un moment dans l'espoir de lui parler de Julie, mais finit par renoncer et se mit au lit, des idées noires plein la tête.

* * *

Quand Polly se réveilla, la jeune nurse avait déjà emmené Charlie à la salle à manger pour le petit déjeuner. Elle en profita pour prendre un bain, puis passa une de ses nouvelles robes — ajustée, de soie jaune avec un col boule. Redressant la tête d'un air de défi, elle traversa le salon pour aller frapper à la porte de la chambre qu'occupait Sandro.

— *Avanti.*

Elle entra en retenant son souffle. Allongé sur son lit, Sandro lisait le journal, une tasse de café à la main. En la voyant, il fronça les sourcils.

— *Buongiorno.* Excuse-moi si je ne me lève pas pour t'accueillir, dit-il en désignant le drap qui recouvrait son corps sans doute nu. Tu veux un café ?

— Non, merci, répondit Polly, gênée. J'ai déjà mangé.

Sa gêne se transformait déjà en une bouffée de désir brûlant, qui semblait vouloir investir tout son corps.

— A quoi dois-je l'exceptionnel plaisir de ta présence ?

— Je suis venue te demander une faveur.

— Et tu as choisi ma chambre à coucher pour formuler cette requête ?

— N'y vois aucune stratégie. C'est seulement que tu es si peu visible ces jours-ci.

Sandro s'étira avec une paresseuse lenteur, ce qui fit légèrement glisser le drap.

— Tu veux peut-être en voir un peu plus, *carissima* ?

— Non.

— Tu me déçois. Mais ce n'est pas mon corps qui t'intéresse, je le sais, c'est mon argent. Combien te faut-il ?

— Ton argent ? répondit Polly, ébahie. Pas du tout. Il me reste encore plus de la moitié de ce que tu m'as donné.

— Tu es très raisonnable. Alors, de quoi s'agit-il ?

Polly prit une profonde inspiration et se jeta à l'eau, un peu angoissée :

— J'aimerais emmener Julie en Italie avec nous pour qu'elle continue à s'occuper de Charlie. S'il te plaît.

Tout en remontant le drap il lui jeta un coup d'œil pensif.

— Paola, j'ai chez moi toute une équipe d'employés qui ont fait des bonds de joie à l'idée de veiller sur le futur *marchese.* Je te certifie qu'il ne manquera pas d'attentions.

— Je le sais, mais il est habitué à Julie, et si on lui parle italien, il se sentira perdu. Et puis, poursuivit-elle après une hésitation, j'aime bien Julie ; je pourrai parler anglais avec elle. Sinon, je risque de me sentir très isolée.

— *Davvero* ? Et cela ne te viendrait pas à l'idée de me parler, à moi aussi ?

— Ce ne serait pas pareil. D'ailleurs, tu ne seras pas toujours là. Tu as ton travail, ta vie.

— Si cela peut te faire plaisir, je suis d'accord. *Va bene*.

— Merci.

— C'est tout ? Je suis déçu. Je m'imaginais que tu allais me témoigner ta gratitude de manière… plus concrète.

— Je ne comprends pas.

— Mais si ! Un baiser, par exemple.

Polly aurait aimé l'envoyer au diable, mais elle avait trop à perdre dans cette transaction.

— Tu es moins généreux que je ne l'espérais, protesta-t-elle.

— N'oublie pas que, selon la tradition, il te faudra m'embrasser demain, après la cérémonie. Nous devons nous entraîner un peu.

Sans répondre, Polly s'avança vers le lit et lui effleura la joue du bout des lèvres. Avant qu'elle ait pu lui échapper, il lui agrippa le poignet et l'attira à lui. Elle perdit l'équilibre et tomba sur lui. Il lui jeta un regard moqueur, avec une expression beaucoup plus troublante qui la fit frémir au plus intime de sa chair.

— Tu croyais vraiment que j'allais me contenter de si peu ?

Elle voulut protester. mais les lèvres de Sandro se posèrent sur les siennes. Tout en la maintenant fermement d'un bras, il plongea l'autre dans ses cheveux, lui ôtant toute possibilité de se dégager et la forçant à subir l'intrusion sensuelle et possessive de sa langue.

La chaleur du soleil qui entrait par la fenêtre, l'odeur inoubliable de Sandro et la pression de son corps puissamment musclé ramenaient irrésistiblement Polly trois ans en arrière, quand ils faisaient l'amour et que, délibérément, ils retardaient l'ultime jouissance pour décupler leur désir et le déguster plus longtemps. Par ses baisers tendres et passionnés, il savait alors éveiller sa sensualité, au point que, perdant tout contrôle, elle finissait toujours par le supplier de la posséder enfin. Comment n'avait-elle pas deviné alors qu'une telle technique dénotait un séducteur patenté ?

Un instant, elle se crut incapable de résister à l'enchantement de ce baiser : quand il releva la tête, elle se retrouva sans force, le cœur battant à se rompre.

La sonnerie du téléphone posé sur la table de chevet retentit soudain. Sandro relâcha son étreinte en jurant à voix basse. Puisant dans sa volonté, elle lui échappa et courut jusqu'à la porte. Au moment où elle traversait précipitamment le salon qui séparait les deux chambres, Charlie sortit de la salle de bains, suivi de près par Julie.

— Maman !

— Il a eu un petit accident avec ses céréales, intervint la nurse. J'ai dû remonter le changer. Jamais vous n'imagineriez à quelle distance il a réussi à jeter son bol.

Au moment où Polly se baissait pour prendre son fils dans ses bras, la porte de la chambre s'ouvrit et Sandro surgit, enveloppé dans une robe de chambre.

— Il faut que nous parlions tous les deux, déclara-t-il sur un ton sans réplique. Immédiatement.

— Je ne vois pas de quoi, répondit Polly, tandis que Julie s'éclipsait discrètement dans la salle de bains. J'aurais dû savoir que je ne pouvais pas te faire confiance.

— C'est à toi que tu ne peux pas faire confiance, ma jolie hypocrite. Et si tu acceptais d'être honnête, pour une fois ?

Elle serra plus fort Charlie, qui commençait à gigoter dans ses bras.

— Ne me touche pas, ne t'approche pas de moi ! C'est pourtant bien ce que tu avais promis ?

— Avec plaisir. Mais tu fais peur à notre fils.

Charlie, dont la lèvre inférieure s'était mise à trembler, tendit les mains vers son père, qui le prit dans ses bras.

— Il va passer la journée avec moi, dit-il en jetant à Polly un regard glacial. Je t'appellerai pour que tu viennes le chercher. Et surtout, ne cherche jamais plus à t'abriter derrière lui.

Sur ce, il rentra dans sa chambre, dont la porte se referma sèchement. Polly, tremblante, sentit les larmes lui picoter les yeux.

* * *

Si Julie n'avait pas surgi de la salle de bains, Polly aurait certainement pleuré tout son soûl.

— Tout va bien ? demanda la nounou.

— Oui. Un… Un simple malentendu.

— J'ai d'abord cru que le *marchese* était venu vous apporter la bonne nouvelle. Hier soir, il m'a proposé de vous accompagner en Italie pour que Charlie soit moins perdu en arrivant là-bas. J'étais sur le point de venir vous en parler quand ce petit diable a renversé ses céréales.

Polly serra les poings. Ainsi donc, Sandro avait déjà pris sa décision et avait feint de lui accorder une faveur pour l'obliger à faire l'amour avec lui.

— Mademoiselle Fairfax ? Moi qui croyais que cela vous ferait plaisir…

— Mais cela me ravit, Julie. C'est merveilleux, vraiment. Comme Charlie passe la journée avec son père, reprit-elle après un silence, nous en profiterons pour faire nos bagages. N'oubliez pas votre maillot de bain : le *palazzo* a une piscine.

Une fois Julie sortie, Polly s'assit sur un canapé et enfouit son visage entre ses mains. A sa colère se mêlait une certaine culpabilité car, effectivement, elle avait eu tort de se servir de Charlie comme d'un bouclier, même si Sandro n'aurait jamais dû l'embrasser comme il l'avait fait.

Mais ce dont elle avait le plus honte, c'était de la façon dont son corps lui avait répondu et de la frustration qu'elle ressentait en cet instant. Ces émotions lui rappelaient la première fois qu'ils avaient fait l'amour : excitée par les caresses de Sandro, elle n'avait pas éprouvé la moindre douleur quand il l'avait pénétrée, mais au contraire une impression de plénitude, qu'elle avait prise pour de l'amour. Aujourd'hui, elle savait qu'il s'était contenté de faire d'elle son objet sexuel ; jamais elle ne permettrait que cela se reproduise.

* * *

La cérémonie du lendemain dura si peu qu'elle eut du mal à réaliser qu'elle était

vraiment mariée. A la fin, Sandro se tourna vers elle et lui effleura froidement la joue. Polly vit Teresa et Ernesto échanger un regard surpris.

— Un petit cadeau, *cara,* lui dit son amie un peu plus tard en lui tendant un paquet plat. A ouvrir ce soir seulement.

En se forçant à sourire, Polly glissa le paquet dans son sac.

Le vol en première classe se déroula agréablement. Après un premier moment d'excitation, Charlie s'endormit pour ne se réveiller qu'à Naples, très grognon. Puis Polly découvrit qu'il était affreusement malade en voiture, malgré le confort de la luxueuse berline. La fin du voyage fut un vrai cauchemar, malgré la complaisance de Sandro qui demanda à Julie de s'asseoir à sa place, à côté du chauffeur, et s'installa à l'arrière, Charlie sur ses genoux.

— Tu ne veux pas me le laisser ? proposa Polly, dont la robe était déjà en piteux état. Il risque de salir ton beau costume.

— *Che importa ?* répliqua-t-il sèchement.

Elle s'absorba alors dans la contemplation du merveilleux paysage, qu'elle n'avait pas eu loisir d'admirer jusque-là. La route, creusée à flanc de rocher, surplombait la Méditerranée sereine, dans laquelle se reflétait un ciel sans nuages. Au loin, au creux d'une baie, elle aperçut les toits d'un petit port de plaisance que dominait un vaste édifice aux murs roses, perché sur une butte et encadré de deux tours.

— Comodora. Enfin…, murmura Sandro.

Polly comprit que c'était dans ce lieu, qui ressemblait davantage à une forteresse qu'à un palais, qu'elle allait vivre désormais.

— Très imposant, balbutia-t-elle.

— C'était le but. A l'époque où il a été construit, la côte était souvent attaquée par les pirates.

— Oui, je l'ai appris lors de mon précédent séjour. Mais mieux vaut sans doute que je m'abstienne d'y faire allusion.

— *Perche* ?

— Tu préféreras laisser ignorer à ta famille que j'accompagnais des groupes de touristes.

— Je te trouve bien snob.

— Comment as-tu justifié ma réapparition dans ta vie ?

— Après l'accident, j'ai souffert d'amnésie. Quand j'ai recouvré la mémoire, tu avais disparu et j'ai eu du mal à te retrouver. Maintenant, dit-il en lui lançant un regard moqueur, nous sommes réunis pour toujours.

— Ta mémoire retrouvée me semble très sélective, et je crains que notre prétendu bonheur ne fasse guère illusion.

— C'est bien pourquoi il va falloir faire semblant, *cara mia,* répliqua-t-il d'une voix dure. Comme il y a trois ans, quand tu faisais semblant de trouver ton plaisir dans mon lit.

— Sandro, s'il te plaît…, répondit-elle en détournant la tête.

Sans doute lui gardait-il rancune de s'être refusée à lui, à Londres.

— Si je t'ai vexée, je te présente mes excuses. Mais dis-moi, quand tu es repartie en Angleterre, tu savais déjà que tu étais enceinte de moi ?

— Non.

Après avoir dépassé de hautes grilles en fer forgé, la voiture s'engagea dans une longue allée. Elle s'immobilisa dans une cour pavée, devant l'entrée du *palazzo*.

Polly étira discrètement ses membres crispés. Elle avait hâte de prendre un bain et de se changer. Si elle devait être malheureuse, elle le serait dans un certain confort. La porte massive à double battant s'ouvrit sur un petit homme chauve, vêtu d'une impeccable veste de lin. Il traversa la cour pour les accueillir. Il paraissait inquiet. Sandro, après avoir déposé Charlie sur les genoux de Polly, se hâta de sortir de la voiture. Tandis qu'il écoutait ce que lui disait son employé, son expression, d'abord incrédule, se mit à exprimer une colère croissante. Revenant vers la voiture, il ouvrit la portière de Polly d'un air excédé.

— La *contessa* a organisé une fête pour nous accueillir. Elle a convié toute ma famille, y compris mon cousin Emilio. Teodoro vient de m'annoncer que ce soir aura lieu un dîner, suivi d'une réception destinée à des personnalités locales.

— Oh ! non, gémit Polly en contemplant sa robe froissée et tachée. Je ne peux pas me présenter dans cette tenue. Il n'y a pas d'autre entrée ?

— Si, mais la *marchesa* Valessi ne saurait se glisser dans sa demeure par une porte dérobée. Donne-moi Carlino, il va nous falloir faire face.

Elle obéit, l'estomac noué, et tira sur sa robe. La main de Sandro se referma sur la sienne et il l'entraîna vers l'entrée du *palazzo.* En la voyant redresser les épaules, il lui adressa un regard approbateur. Après avoir traversé un hall décoré de tapisseries, ils empruntèrent un large escalier qui menait à une galerie. La rumeur des voix se tut soudain. Polly sentit peser sur elle des regards pleins d'une curiosité avide, parfois hostile malgré quelques rares sourires.

Charlie, dans les bras de son père, observait les visages inconnus qui se tournaient vers lui. Soudain, il poussa un gémissement qui se transforma vite en cri de détresse. Instantanément, un frémissement de sympathie parcourut l'assistance. Une femme aux cheveux gris fendit la foule, les bras tendus, et s'empara de Charlie. Puis elle intima à Julie de la suivre et disparut, tenant l'enfant serré contre son opulente poitrine.

— C'est Dorotea, déclara Sandro, que cette intervention semblait avoir apaisé. Une vraie fée. Elle va lui donner son bain, le changer et le faire dîner. Avec l'aide de Julie.

« Il a bien de la chance », songea Polly en voyant la foule s'ouvrir de nouveau, mais cette fois devant la *contessa.*

— Bienvenue, *caro* Alessandro, dit-elle en lui posant sur la joue un baiser de pure forme. Comme tu le vois, ta famille n'a pu différer le plaisir de connaître ta charmante épouse.

— Tu me combles. Mais mieux aurait valu demander à Teodoro de m'en avertir.

— Dans ce cas, ce n'aurait plus été une surprise.

— Effectivement. Je suis ravi de cet accueil, mais notre voyage a été difficile et ma femme est épuisée. Il faut d'abord qu'elle se repose. *Zia* Antonia va t'accompagner, *carissima*, dit-il en se tournant vers Polly. Je te rejoins tout de suite.

Elle se força à sourire et suivit la *contessa* dans l'escalier. Après avoir longé d'interminables couloirs, elles atteignirent une énorme porte sculptée.

— Voici la pièce où vous dormirez.

La chambre, immense et très ancienne, était décorée de fresques exquises. Au centre trônait un baldaquin fermé de rideaux de brocard cramoisi, assortis au-dessus-de-lit.

— Cette porte ouvre sur la salle de bains. L'autre conduit à un dressing, où vos vêtements sont déjà rangés. Désirez-vous qu'on vous monte du thé ?

— Oui, merci. A moins que cela ne pose problème, compte tenu du nombre d'invités.

— Vous êtes désormais la maîtresse de maison et vos désirs sont des ordres, répondit la *contessa* d'une voix acide, avant de désigner un long cordon qui pendait au mur. Si vous désirez qu'une femme de chambre vienne vous aider à vous habiller, vous n'avez qu'à sonner. A moins que votre mari ne s'en charge. Après tout, c'est votre *luna di miele*.

— Je n'ai besoin de personne. Mais je tiens à m'assurer que mon fils va bien et je ne sais pas où se trouve la nurserie.

— Je demanderai à Dorotea de vous y conduire plus tard, déclara la *contessa* en lui jetant un regard dédaigneux. Maintenant, il faut vous reposer, comme vous l'a recommandé Alessandro. Ce soir, ce sera votre nuit de noces.

Restée seule, Polly ouvrit les volets en songeant que si la *contessa* avait voulu la présenter à la famille sous son plus mauvais jour, elle ne s'y serait pas prise autrement. Mais la vieille dame ignorait que Charlie serait malade.

Si seulement elle pouvait rester allongée ici. Elle savait déjà qu'en bas le jury ne lui accorderait aucune excuse. Pour compenser cette première impression désastreuse, il allait lui falloir enfiler une des robes achetées avec Teresa et jouer le rôle de *marchesa* avec le plus

de grâce et de style possible.

Penser à son amie lui fit se souvenir de son cadeau. Elle sortit de son sac à main le paquet, qu'elle ouvrit avec précaution. Elle découvrit une cascade de dentelle noire : une nuisette très décolletée et presque transparente. Exquisément provocante, et sans aucun doute hors de prix. Teresa avait dû se dire que leur lune de miel aurait besoin d'un peu de piment…

Quelle perspicacité ! songea Polly en repliant la nuisette dans son emballage. Puis elle se demanda où la cacher. Car Teresa avait mésestimé le problème. Posant le paquet sur le lit, Polly entra dans la salle de bains, aménagée avec un luxe résolument contemporain. Elle se déshabilla avant de s'abandonner au jet puissant de la douche. Puis elle se sécha sans hâte, tout au plaisir de sentir se dissiper les tensions de la journée, avant de se draper dans une serviette. Pourvu qu'on lui ait déjà apporté sa tasse de thé ! Mais à peine avait-elle passé la porte qu'elle s'arrêta net, le souffle coupé.

Sandro était allongé sur le lit, sans cravate, la chemise déboutonnée jusqu'à la taille.

— *Ciao bella,* murmura-t-il, les yeux fixés sur ses épaules nues. Tu es superbe, tu sens délicieusement bon et je suis ravi de ce que je viens de découvrir sur le lit. Peut-être ce mariage va-t-il m'offrir quelques compensations, après tout ?

Il se leva et se dirigea vers elle, brandissant la nuisette de dentelle noire.

8.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? balbutia Polly en reculant d'un pas.

— J'avais envie de prendre une douche. Comme tu ne souhaitais sans doute pas que je te rejoigne, j'ai attendu.

— Très aimable à toi. Mais tu le serais davantage encore en regagnant ta chambre pour utiliser ta propre douche. Je préfère conserver mon intimité.

— Tu risques d'être déçue : grâce à *zia* Antonia, toutes les chambres du *palazzo* sont déjà occupées par nos visiteurs ; sauf celle-ci, qui est la mienne. Celle qui t'est destinée a été affectée momentanément à tante Victoria, une veuve très pieuse, un peu sourde, qui n'aime pas partager et qui ronfle — contrairement à moi, comme tu le sais déjà. Elle part demain. Tu n'auras donc qu'une seule nuit à passer en ma compagnie.

— Tu crois vraiment que je vais dormir ici avec toi ? répondit Polly en serrant plus étroitement le drap de bain sur sa poitrine. Tu rêves !

— Tu t'imagines que c'est moi qui ai décidé de remplir la maison de tous ces bavards, dont mon détestable cousin Emilio, pour le seul plaisir de me glisser dans ton lit ? Tu surestimes le pouvoir de tes charmes, *mia bella*. Pourtant, tu vas passer la nuit ici avec moi, pour sauvegarder les apparences : c'est notre nuit de noces et nous n'avons pas le choix. Mais puisque tu as si peur, regarde !

D'un geste rageur, il souleva le dessus-de-lit cramoisi pour découvrir un traversin placé sur la longueur du lit.

— Pour contenir la bestialité de mon désir, j'ai érigé cette protection. Te voilà rassurée ? Mais n'oublie pas que tu m'as promis de faire en sorte que ce mariage ait l'air normal.

— Je n'avais pas réalisé tout ce que cela impliquait.

— Je connais assez de femmes consentantes pour ne pas avoir à te forcer la main. Même si je ne vois pas trop comment ta chasteté peut s'accommoder de cette nuisette. Pourquoi l'avoir achetée si ce n'est pour m'aguicher ?

— C'est un cadeau de Teresa.

— Jamais je ne l'aurais crue si romantique. Ou si optimiste, déclara-t-il avec un sourire narquois. Ne la déchire surtout pas : c'est un privilège que je me réserve.

— Dans tes rêves, lui jeta-t-elle en le défiant du regard.

— Pour le moment, je me contenterai d'imaginer comment elle épouserait tes courbes. Et j'écrirai à Teresa pour la remercier.

— Pas moi. Et maintenant, j'aimerais pouvoir m'habiller.

— Tu as besoin d'aide ?

— Non. Seulement d'un peu d'intimité. Tu ne te rends pas compte combien tout cela m'est pénible ?

— Si. Je ferais mieux d'arrêter de te taquiner, répondit Sandro avec une gentillesse inattendue. Habille-toi, mais prends ton temps. Il suffit que tu fasses une apparition pour le dîner. Pourquoi n'en profites-tu pas pour te reposer ? Je te promets que personne ne viendra te déranger.

A ce moment, on frappa à la porte. Une jeune personne au visage rond apparut, portant un plateau.

— *Mi scusi, excellenza.* J'ai cru que la *marchesa* était seule.

— Entrez, Rafaella, je vais vous présenter à mon épouse, dit Sandro avant de se tourner vers Polly. J'ai demandé à Rafaella d'être à ton service. C'est la petite-fille d'un vieil ami. Sois gentille avec elle.

Polly était sur le point de déclarer qu'elle n'avait besoin de personne pour la servir, mais s'arrêta net en voyant l'air enthousiaste de la jeune fille.

— Une fois que tu auras bu ton thé, j'espère qu'elle réussira à te convaincre de dormir un peu. Elle reviendra à 19 heures pour t'aider à t'habiller en prévision du dîner.

— Merci, chéri, répondit-elle, résignée.

Sandro disparut dans la salle de bains. Rafaella déposa son plateau sur une des tables de chevet, puis se dirigea vers le dressing. Elle en ressortit avec un peignoir de satin bleu foncé, qu'elle aida Polly à enfiler.

— *Parli inglese* ? s'enquit celle-ci, tandis que Rafaella repliait le dessus-de-lit et redressait les oreillers.

— *Si, vossignoria.* J'ai travaillé dans une famille anglaise, au pair, pendant deux ans.

— Avant d'être embauchée au *palazzo* ?

— C'est un honneur pour moi et pour mon grand-père, qui a demandé à ce que je sois engagée quand le *marchese* a souhaité le récompenser.

— Le récompenser ?

— Oui C'est mon grand-père qui l'a trouvé dans le ravin, après l'accident. En voyant la voiture tomber, il s'est précipité. Il a cru que le *marchese* était mort, à cause de tout ce sang, mais il lui a pris le pouls et a compris qu'il était vivant. Alors, il est allé jusqu'à la voiture pour secourir la dame. Hélas il était déjà trop tard…

— Quelle horrible expérience pour lui !

— *Si, vossignoria.* Et les souvenirs ne s'effacent pas facilement. Il a été interrogé au cours de l'enquête, tout comme le *marchese*, qui était à l'hôpital. Heureusement qu'il est de nouveau heureux désormais.

— Oui, acquiesça Polly, je… Je suppose.

Elle remarqua, gênée, que la jeune fille venait de ramasser la nuisette de dentelle, qui avait glissé à terre. Elle tenta alors de se concentrer sur son thé et d'ignorer le regard en coin de Rafaella. Bientôt, la rumeur circulerait dans tout le *palazzo,* et Sandro serait ravi, car cela ne pouvait que confirmer qu'il s'agissait bien d'un mariage d'amour.

Polly reposa sa tasse et s'allongea sur le lit, les yeux fermés. Avec un soupir de soulagement, elle entendit Rafaella s'éclipser discrètement. Elle enfouit son visage dans l'oreiller. Elle avait besoin de se détendre et d'évacuer le stress des jours précédents. Même si, derrière la porte fermée, le ruissellement de l'eau réveillait en elle tant de souvenirs enfouis.

Autrefois, elle rejoignait Sandro sous la douche. Il la soulevait alors dans ses bras et la pénétrait, brûlant d'un désir sans cesse renouvelé. Ces images étaient si fortes, si évocatrices qu'un instant elle fut tentée de renoncer à toute fierté et d'aller le retrouver. Non, jamais plus elle ne se laisserait prendre au piège de sa sensualité. Elle avait vécu un simple moment de faiblesse, dû à la fatigue. Peu à peu, le bruit de la douche faiblit, jusqu'à n'être plus qu'un léger murmure qui la guida vers le sommeil.

* * *

Jamais Polly ne s'était vraiment habillée pour un dîner. Assise devant le miroir, elle observait Rafaella finir de lisser ses boucles rebelles en un chignon haut, que venaient adoucir quelques mèches autour du visage. Un fourreau de satin noir à manches longues, légèrement décolleté, mettait en valeur sa poitrine et donnait à sa peau des reflets nacrés. Un maquillage léger soulignait ses yeux verts et ses lèvres, qu'elle trouvait étonnamment pulpeuses.

Elle avait espéré faire son entrée au bras de Sandro, mais Rafaella l'avait avertie qu'il

avait déjà rejoint ses invités. Elle allait donc devoir affronter seule leurs regards.

— Je voudrais aller embrasser mon fils, dit-elle en se levant. Pouvez-vous me guider jusqu'à la nurserie ?

— *Si, vossignoria.*

— Ce *vossignoria* me semble très pesant. Comment appeliez-vous votre précédente employeuse ?

— Parfois *signora*, mais le plus souvent, madame.

— Cela me convient tout à fait.

— La *contessa* m'avait ordonné…

— Dorénavant, ce sera madame.

— Très bien, madame.

La nurserie, qui se trouvait à deux pas de la chambre, se révéla une pièce spacieuse, lambrissée de placards. Une jeune femme était en train de ranger des jouets dans un grand coffre d'osier. En voyant Polly entrer dans un bruissement de soie, elle se précipita vers une porte entrouverte. Quelques instants plus tard, Dorotea apparut et salua Polly d'un signe de tête. Elle s'adressa à Rafaella à mi-voix en italien.

— Elle regrette, madame, dit celle-ci à Polly, mais votre fils dort déjà. Sachant que vous aviez des invités, elle ne s'attendait pas à vous voir ici.

— Je croyais qu'elle devait venir me chercher une fois qu'il serait couché. Je comprends qu'il ait pu y avoir un malentendu ce soir, mais dites-lui que demain nous fixerons clairement ensemble l'emploi du temps de Charlie. Et maintenant, j'aimerais embrasser mon fils.

Après la traduction de Rafaella, Dorotea s'écarta à contrecœur pour laisser entrer Polly dans la chambre. Dans le petit lit qu'éclairait faiblement une veilleuse, Charlie, couché sur le dos, dormait profondément. Polly le contempla un moment avant de se pencher pour lui effleurer la joue.

Elle entendit Dorotea murmurer : « *Excellenza* » et comprit que Sandro les avait rejointes. Il entra à son tour dans la petite chambre. Il portait le smoking et la cravate noire avec une distinction si remarquable que Polly en resta un instant bouche bée.

— *Buenasera*, dit-elle. Je suis venue dire bonne nuit à notre fils avant de descendre dans l'arène.

— Ne t'inquiète pas. Ils ne sont pas méchants, seulement impatients de te voir.

— Qu'il est beau ! dit-elle en se penchant au-dessus du lit.

— Très beau. Je ne suis pas seulement venu voir Carlino. J'ai quelque chose pour toi, fit Sandro en passant les mains autour de son cou.

En sentant sur sa gorge un froid métallique, Polly baissa les yeux ; elle découvrit une rivière de diamants d'un admirable blanc bleuté.

— Ils sont superbes, balbutia-t-elle en portant la main à son cou. Mais… pourquoi ? Moi, je n'ai rien à t'offrir.

— Tu le crois vraiment ? demanda-t-il en se penchant pour lui effleurer le front de ses lèvres. *Cara mia*, enfin, je te retrouve.

A cet instant, la porte s'ouvrit et un flash aveugla Polly, qui fit un bond en arrière.

— Qui était-ce ?

— Mon cousin Emilio, armé d'un appareil photo destiné à capter ce moment d'intimité pour exciter ses lecteurs.

— Tu savais qu'il était là ?

— Je l'avais vu monter l'escalier derrière moi et j'avais deviné son intention. Nous lui avons donné ce qu'il espérait. Tu t'es montrée très convaincante, Paola *mia.*

Elle eut l'impression qu'une lame lui perçait le cœur. Un instant, elle avait cru en la sincérité de ce baiser.

— Pourquoi ne descendons-nous pas pour que tu me présentes à toute ta famille ? demanda-t-elle d'une voix blanche Je suis prête.

* * *

— Après Alessandro, sa mère n'a plus pu avoir d'enfant. Elle était trop fragile, ce qui n'est sûrement pas votre cas, claironna *zia* Vittoria sur un ton péremptoire. Vous avez l'air solide et le fils d'Alessandro me semble en pleine forme, en dépit des circonstances de sa naissance. Je vous félicite.

Tout en se demandant quelle était la peine prévue en Italie pour l'assassinat d'une vieille commère sourde comme un pot, Polly se força à garder le sourire, consciente des regards de sympathie qu'on lui jetait çà et là. Sandro lui adressa un imperceptible clin d'œil.

Après avoir été formellement accueillis par un grand-oncle, doyen de la famille, Sandro et elle avaient pris place aux deux bouts d'une longue table qui étincelait d'argenterie et de cristaux, dressée dans une salle aux murs décorés de tapisseries. A chaque nouveau service, on avait porté un toast à sa santé ; ses voisins semblaient ravis de l'entendre parler italien. Seule la *contessa* Barsoli s'était tenue à l'écart, silencieuse, telle une statue au sourire figé.

Une réception avait suivi, au cours de laquelle Polly avait été présentée à divers dignitaires locaux et invitée à participer, dans un futur proche, à de nombreuses œuvres caritatives. Après avoir reçu les félicitations des invités, elle s'était un peu détendue. Jusqu'au moment où *zia* Vittoria l'avait soumise à un véritable interrogatoire concernant ses origines et son éducation, d'une voix qu'on devait entendre depuis le port, avant de la déclarer haut et fort apte à assurer la descendance des Valessi.

Polly profita du moment où quelqu'un proposait du champagne à la vieille dame pour prendre la fuite.

Par une porte-fenêtre du salon, elle se glissa sur la terrasse. Elle poussa un soupir de soulagement en constatant qu'elle était seule. Avant de connaître Sandro, elle adorait déjà le ciel constellé des nuits italiennes et leur douceur si sensuelle. Arrivée au bord de la terrasse, elle se pencha au-dessus de la balustrade et inhala les parfums qui montaient du jardin. Demain, elle explorerait avec Charlie le parc du *palazzo* et découvrirait la piscine. Au fond, pourquoi ne pas profiter de cette nouvelle vie ?

Brusquement, une odeur de cigare emplit ses narines. En se retournant, elle aperçut un homme derrière elle. De taille moyenne, un peu enrobé, il avait un visage agréable malgré sa petite bouche crispée, surmontée d'une fine moustache noire qui en accentuait encore l'amertume. Polly présagea qu'elle se trouvait face à un homme imbu de lui-même. En sentant peser sur elle son regard évaluateur, elle releva le menton.

— Excusez mon intrusion, *marchesa*, commença-t-il dans un anglais correct, teinté d'un fort accent. Je n'ai pu retarder plus longtemps le plaisir de faire connaissance avec la femme de mon cousin. Je suis Emilio Corzi.

— Je crois que nous nous sommes déjà croisés, *signore.* Tout à l'heure, dans la nurserie.

— J'espère ne pas vous avoir offensée, mais le spectacle était aussi surprenant qu'irrésistible — tout comme vous, *vossignoria*, murmura-t-il en souriant. Vous avez plus de charme et de style qu'on ne me l'avait dit.

— Vraiment ? s'étonna Polly. Inutile de vous demander qui vous avait parlé de moi.

— Vous avez raison. Pauvre Antonia ! Jamais elle ne s'est remise de la mort de cette infortunée Bianca. Ce doit être d'autant plus dur pour elle de vous voir occuper sa place qu'Alessandro avait juré, après la mort de sa promise, qu'il ne se marierait jamais. Néanmoins, j'aurais plus de raisons de me plaindre qu'elle.

— Vous regrettez la perte de vos espérances… *familiales* ? demanda prudemment Polly.

— Je le reconnais, répondit-il en soupirant. Le père d'Alessandro avait deux frères et une sœur — ma mère — qui, à eux tous, ont dix enfants. Tous des filles sauf moi, qui suis le plus jeune d'une fratrie de trois. Dès son plus jeune âge, des attentes excessives ont pesé sur les épaules d'Alessandro, qui était enfant unique.

— Pourquoi me dites-vous cela ? l'interrogea Polly, tout en sachant qu'elle ferait mieux de partir.

— Ses relations avec son père, qui avaient toujours été tendues, se sont encore

dégradées à la mort de sa mère. Comme vous le savez, il n'avait que douze ans. Mais il est tellement secret concernant sa vie privée…

— Sans doute veut-il éviter qu'elle ne s'étale dans vos magazines.

— Mon cher cousin se fait des idées. Je n'ai pas cherché à exploiter votre enfant caché, ni votre liaison, que nous avons présentée comme d'une histoire d'amour romantique. Je suis totalement loyal à ma famille. La preuve : jamais je n'ai exprimé en public mes doutes concernant la mort de Bianca DiMario. Enfin, pas encore…

— Que voulez-vous dire ? Il s'agit d'un accident.

— Selon les conclusions de l'enquête. Mais j'ai toujours trouvé suspectes les réticences de l'unique témoin, Giacomo Raboni. Il est vrai que sa famille est au service des Valessi depuis des générations. Qui sait ce qu'aurait raconté un témoin moins partial ?

— Quelle immonde insinuation ! se révolta-t-elle. Et le pneu crevé ?

— L'enquête a été bâclée pendant qu'Alessandro se trouvait encore à l'hôpital, incapable d'apporter la moindre preuve. A l'époque, on croyait que son cerveau était lésé et qu'il terminerait ses jours en fauteuil roulant. Mais il n'a souffert que d'une amnésie temporaire et s'est remis parfaitement, au soulagement de tous.

— Oui, murmura Polly d'une voix blanche. Tout le monde devait être aux cent coups.

— Même après s'être rétabli, il n'a jamais été interrogé sur ce qui s'était passé cet après-midi-là, dans la montagne. Sans doute parce que son père était riche et influent. Sans parler de la compassion générale qu'éveillait mon oncle Domenico, qui venait de perdre une jeune femme qu'il chérissait comme sa fille. Bien des questions sont restées sans réponse.

— Mais encore ?

— Giacomo Raboni savait quelque chose, mais n'a rien dit. Mon oncle l'en a bien récompensé : sa petite-fille est maintenant votre femme de chambre personnelle.

— Cela me semble naturel si, comme me l'a dit Sandro, Giacomo lui a sauvé la vie.

— Il a surtout gardé le silence. On se demande ce qu'on a cherché à acheter par tant de générosité. Cette cicatrice sur la joue de votre mari, ne serait-ce pas la marque de Caïn ?

— Cela suffit ! riposta Polly, glaciale. Comment osez-vous parler ainsi de Sandro alors que vous êtes son invité. Vous feriez mieux de partir.

— Vous avez tort de vous montrer si aveuglément loyale envers lui, ma chère Polly. J'essaie seulement d'être amical. Un jour, vous risquez d'avoir besoin de moi. Quand le petit Charlie sera devenu son héritier légal et qu'Alessandro, las de jouer les gentils maris, voudra vous chasser d'ici, que ferez-vous ?

— Je ne comprends pas.

— Je vous croyais moins naïve. Vous n'ignorez pas que vos jours et vos nuits avec mon cousin sont comptés. Jamais il n'a souhaité se marier, ni avec cette malheureuse Bianca, ni avec vous. Il aime trop le changement. Voulez-vous connaître le nom de la maîtresse qu'il entretient à Rome ?

— Je vous demande de partir.

— Avant de l'épouser, lui avez-vous fait signer un engagement, ou êtes-vous prête à vous contenter de la somme dérisoire qu'il vous avait proposée la première fois qu'il vous a chassée ? Mais je vous laisse à votre contemplation. Nous nous reverrons quand vous aurez recouvré vos esprits.

Il disparut dans la pénombre.

* * *

Polly posa une main sur son cœur, qui battait à se rompre. Elle ne pouvait rester plus longtemps à l'écart et devait offrir un visage serein aux invités, même si toutes les horreurs proférées par Emilio résonnaient encore dans sa tête. Elle aurait voulu se convaincre que c'étaient d'affreux mensonges inspirés par la jalousie, mais ses propos fielleux confirmaient ses pires craintes.

Que s'était-il vraiment passé quand la voiture de Sandro était tombée dans le ravin ?

Rafaella prétendait que son grand-père refusait d'en parler. Avait-il vu ou entendu quelque chose qui justifie ce silence ? Il allait falloir qu'elle questionne Giacomo Raboni, qu'elle le convainque de lui dire la vérité. Parce qu'elle avait besoin de savoir.

Quant aux remarques d'Emilio sur son mariage… En frissonnant, elle se dit qu'il devait avoir raison. Une fois Charlie devenu son héritier légal, pourquoi Sandro s'ennuierait-il à la garder près de lui ? Surtout s'il avait une liaison. « Voulez-vous connaître le nom de la maîtresse qu'il entretient à Rome ? » Ces mots lui taraudaient la chair comme un acide. Et pourtant cela n'avait pas empêché Sandro de tenter de la séduire, l'autre nuit. Il avait eu beau prétendre qu'il l'avait encore dans le sang, tout était terminé. S'imaginait-il avoir assez d'emprise sur elle pour la contraindre à accepter de consommer leur mariage, donc de le partager avec sa belle Romaine ?

Polly inspira longuement, se préparant mentalement à replonger dans les festivités. Elle espérait qu'Emilio était le seul à savoir qu'on lui avait jadis proposé de l'argent pour quitter l'Italie. Si d'autres membres de la famille étaient au courant, quelle humiliation ! Mais plus qu'à tout autre, c'est au regard de Sandro qu'elle aurait voulu échapper. Pourtant, il allait falloir qu'elle rentre, puis qu'elle partage son lit, sans espoir de dormir. Quelle affreuse comédie ! songea-t-elle en serrant les poings. Si elle avait du courage, elle irait chercher Charlie et le ramènerait en Angleterre.

Mais elle était prisonnière dans cette forteresse, et dans ce pays étranger où Sandro semblait tout-puissant. Même le compte qu'il lui avait ouvert avait déjà été transféré en Italie.

— Que fais-tu ici toute seule ?

Polly tourna la tête. Son mari se tenait debout à côté d'elle sur la terrasse. Elle sentit sa poitrine se comprimer.

— J'avais envie d'un peu de fraîcheur, répondit-elle avec une feinte légèreté. Même les meilleures actrices apprécient un petit entracte.

— Tous t'ont pourtant fait bonne figure.

— A Charlie plus qu'à moi. Si je suis ta femme, c'est par hasard ; ils le savent parfaitement.

— Aux yeux d'une grande partie de ma famille, tant que nous ne nous sommes pas mis au lit ensemble, tu n'es toujours pas ma femme.

Polly piqua un fard.

— Désolé, *cara mia,* reprit Sandro, mais le plus tôt sera le mieux. Je t'accorde dix minutes d'intimité avant de te rejoindre. Si je reste trop longtemps en bas, *zia* Vittoria risque de s'étonner que je ne sois pas avec toi en train d'œuvrer pour les générations futures.

— Allons-y, murmura-t-elle, la gorge serrée.

Malgré sa résistance, Sandro la prit par la taille et l'entraîna vers les lumières du salon.

— Courage, *bella mia* ! lui murmura-t-il à l'oreille.

Au milieu des chuchotements et des sourires entendus, ils traversèrent le hall. Puis Polly commença à gravir l'escalier. A mi-hauteur, elle se retourna et aperçut Sandro, un peu à l'écart. Il leva ironiquement son verre dans sa direction, comme s'il portait un toast, puis en avala d'un coup le contenu avant de retourner dans le *salotto.*

Polly réussit à contenir ses larmes. Jamais de sa vie elle ne s'était sentie aussi seule.

9.

Polly pénétra dans la chambre, dont on avait allumé les lampes de chevet. Le couvre-lit avait été enlevé, le drap replié, bordé de dentelle, était semé de pétales de roses rouges et la nuisette de dentelle noire s'étalait sur le lit.

Elle la roula nerveusement en boule, entra dans le dressing et la fourra dans la poche d'une veste, avant de choisir une combinaison de satin ivoire unie, toute simple, dans laquelle elle se glissa après une douche rapide. Mais elle ne put ôter la rivière de diamants qu'elle portait au cou car le fermoir résista à tous ses efforts. En soupirant, elle se brossa les cheveux avant de revenir dans la chambre. Peut-être Sandro allait-il lui laisser un peu plus de répit, ce qui lui permettrait de feindre de dormir quand il entrerait dans la chambre.

Hélas, quand elle y revint, il s'y trouvait déjà.

Il avait enlevé sa veste et dénoué sa cravate. En le voyant, elle s'immobilisa sur le seuil.

— Tu ne trouves pas que tu es un peu trop habillée, *bella mia* ? Je parle des diamants, bien évidemment.

— Je n'ai pas pu ouvrir le fermoir, et Rafaella n'était pas là.

— Viens ici.

Elle s'immobilisa devant lui, tête baissée. Il ôta le collier d'une main aussi habile qu'indifférente.

— Tiens, dit-il en lui glissant les diamants au creux de la paume.

— Tu ne veux pas le garder ?

— Il est à toi, Paola.

— Mais ne vaudrait-il pas mieux le mettre en sécurité ?

— Demain matin, Rafaella te montrera le coffre, dans ton dressing.

Il se dirigea vers le lit, d'où il balaya d'un revers de main les pétales de roses. L'un d'entre eux tomba aux pieds de Polly. Elle le ramassa et le froissa entre ses doigts.

— Quelqu'un s'est donné du mal pour nous faire plaisir.

— La nuit de noces du *marchese,* ce n'est pas rien, déclara Sandro en prenant le traversin pour le placer au centre du lit. Heureusement qu'ils ignorent la vérité. Cela suffit-il à ce que tu te sentes en sécurité ?

— Oui. Merci.

En le voyant pénétrer dans la salle de bains, Polly se hâta d'éteindre sa lampe et s'allongea sur le côté, dos au traversin. L'odeur entêtante des roses s'attachait encore au matelas, dont elle apprécia la fraîcheur sur sa peau brûlante. En entendant Sandro revenir dans la pièce, elle se cacha le visage sous le drap et ferma les yeux. A son tour, il éteignit sa lampe. Un bruissement de soie l'avertit qu'il ôtait son peignoir. De l'autre côté du traversin, le lit s'affaissa imperceptiblement.

— Paola, quand nous sommes seuls, tu peux arrêter de jouer la comédie. Je sais que tu ne dors pas.

A contrecœur, elle se tourna vers lui, devinant le contour de son visage dans la pénombre sans en distinguer l'expression.

— Je le regrette. Cette journée m'a épuisée.

— Je suppose que tu as fait connaissance de mon cousin Emilio. Où cela s'est-il passé ?

— On s'est croisés par hasard sur la terrasse.

— Le hasard n'était pour rien dans cette rencontre. Votre conversation a-t-elle été agréable ?

— Non. J'espère ne pas le revoir trop souvent.

— Il vient surtout voir *zia* Antonia. En général en mon absence. Mais comme il doit partir demain matin très tôt, il m'a demandé de te transmettre un message : il te présente ses hommages et espère que tu garderas toute ta vie un merveilleux souvenir de cette soirée.

— Aucun de nous deux ne risque de l'oublier.

— Je m'inquiète que tu sois déjà sur un tel pied d'intimité avec Emilio.

— Ce n'est pas le cas. Je m'étonne que personne n'ait encore rivé son clou à cet être répugnant.

— Certains s'y sont risqués. On l'a même précipité d'un balcon à Lucca et jeté dans le Grand Canal à Venise. A Rome, il a failli se faire écraser…

— Comme c'est triste, ironisa Polly, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Effectivement. Depuis le temps qu'il attendait que je me casse le cou au polo ou que je sois enseveli sous une avalanche, il a dû se dire que son rêve se réalisait enfin en apprenant mon accident de voiture. Mais maintenant que j'ai femme et enfant, tous ses espoirs de devenir l'héritier des Valessi sont définitivement balayés.

— C'est pour cette raison que tu tenais tant à emmener Charlie : pour mettre définitivement hors-jeu Emilio ?

— Peut-être. Mais surtout pour son bien à lui, Paola, tu ne dois pas en douter.

— Non. Je… J'en suis convaincue.

C'était même sa seule certitude, se dit-elle en repensant aux abominables insinuations d'Emilio lui rappelant la fragilité de sa position. Tout ce qui comptait pour elle, elle risquait à chaque instant de le perdre. Elle frissonna en dépit de la tiédeur de la nuit.

— Tu as froid ? demanda Sandro, à qui rien ne semblait devoir échapper. Veux-tu une couverture ?

— Non. Simplement… je ne sais toujours pas ce que je fais ici.

Il resta un long moment silencieux, avant de répondre, d'une voix teintée d'amertume :

— Cette nuit risque d'être longue et ennuyeuse, *cara mia*. Pour toi comme pour moi. Nous verrons bien si demain se présente sous de meilleurs auspices. Essayons de dormir, dit-il en se tournant sur le côté.

Une heure se passa, puis une autre. Polly était toujours étendue au bord du lit, écoutant la respiration calme et régulière de Sandro, craignant de faire le moindre mouvement qui puisse l'éveiller. Même si elle se sentait physiquement et émotionnellement abattue, son esprit, en proie à des images de terreur et d'isolement, ne lui accordait aucun repos. A un moment, il lui sembla qu'elle se trouvait dans une vaste avenue et que Sandro s'éloignait d'elle à grands pas. Elle tentait de l'appeler mais aucun son ne sortait de sa bouche. Pourtant, il s'arrêta. Elle courut alors vers lui en trébuchant, comme si ses jambes étaient soudain devenues de plomb. Elle se jeta dans ses bras qu'il referma sur elle, et elle pensa que c'était un rêve, tout en souhaitant ne jamais se réveiller pour affronter la réalité.

* * *

Le lendemain matin, en ouvrant les yeux, Polly se sentit détendue et étrangement apaisée. Le traversin ne partageait plus le lit en deux et il n'y avait personne à côté d'elle. Elle s'assit dans la pénombre de la chambre, dont les volets étaient toujours clos. Bien qu'elle eût rejeté le drap pendant la nuit, son corps était moite. En regardant sa montre, elle étouffa un cri. Rien d'étonnant à ce qu'il fasse si chaud : la matinée était déjà bien avancée. Elle avait l'impression d'avoir dormi cent ans. Soudain, on frappa doucement à la porte. Rafaella entra, portant un plateau.

— *Buongiorno,* madame, dit-elle avec un large sourire.

— Il est très tard. Pourquoi ne m'a-t-on pas réveillée ?

— Le *marchese* a dit que vous aviez besoin de dormir.

Sur le plateau, Polly découvrit, à côté de la cafetière en argent, une rose rouge posée sur une feuille pliée en deux où elle lut : « *Grazie, mi amore*. *Sandro*. » Rougissant jusqu'à la racine des cheveux, elle se hâta de froisser le papier. A cette heure, aucun des habitants du *palazzo* ne devait ignorer l'existence de ce billet passionné. Elle eut soudain l'impression que Rafaella jetait à sa chemise de nuit un regard perplexe. Peut-être aurait-elle mieux fait de laisser traîner la noire sur le sol pour couper court à tous les doutes.

— Où… Où se trouve Sandro ? demanda-t-elle, gênée.

— Après avoir raccompagné les invités, il est descendu au port avec son fils et la *bambinaia*, madame. Je crois que Carlino avait envie d'une glace.

— S'il l'a emmené en voiture, il ferait bien de se méfier de la glace.

— Non, *signora.* D'après Dorotea, le *marchese* ne supportait pas lui non plus la voiture quand il était petit. Dois-je vous verser votre café ?

Polly fronça les sourcils. Si la *bambinaia* désignait Dorotea, où se trouvait Julie ?

— Le majordome, Teodoro, présente ses respects à *vossignoria,* reprit Rafaella après avoir fait couler un bain à Polly. Le *marchese* lui a demandé de vous faire visiter le *palazzo* dès que cela vous conviendra.

— Remerciez-le de ma part, répondit Polly en tartinant de miel un toast. Rafaella, j'aimerais beaucoup faire connaissance de votre grand-père. Je désire le remercier pour tout ce qu'il a fait. Pourriez-vous organiser une rencontre ?

— Il en sera très honoré, *signora.* Mais, pour le moment, il est allé à Salerno voir ma sœur, qui attend son premier enfant. Quand il reviendra, peut-être ?

— J'y compte bien.

* * *

Après avoir passé une jupe blanche et un haut bleu marine sans manches, Polly se dirigea vers la nurserie, espérant que Charlie serait rentré. Mais elle n'y trouva que Julie, qui feuilletait distraitement un magazine.

— Vous n'êtes pas allée au port ? l'interrogea-t-elle.

— Dorotea ne parle guère anglais, mais elle m'a clairement fait comprendre que ma présence n'était pas souhaitée. J'ai dû nettoyer ces placards, qui étaient parfaitement propres.

— Elle n'a donc pas compris que vous êtes là pour vous occuper de Charlie ?

— Apparemment, ma façon de faire ne lui convient pas. Et la *contessa* est venue me demander quand je comptais rentrer chez moi.

— Moi-même, j'ai à peine été autorisée à dire bonsoir à mon fils, hier soir. Je vous en prie, Julie, tenez bon. Je suis convaincue que tout va s'arranger.

En descendant dans le hall, Polly aperçut Teodoro. Il semblait l'attendre, l'air anxieux. Il se rasséréna un peu quand elle s'adressa à lui en italien. En définitive, cette visite du château tombait bien.

Elle trouva même qu'il y avait trop de pièces, trop de tableaux et de tapisseries sur les murs, trop de statues… Quant au mobilier, il aurait fait le bonheur de n'importe quel musée. Avec le temps, cet environnement lui serait sans doute devenu familier ; or, ses jours étaient comptés. Et puis tous ces objets d'une incroyable beauté paraissaient curieusement sans vie, figés à leur place depuis des siècles. Sauf le bureau de Sandro, que jouxtait une pièce plus petite occupée par une dame à l'allure sévère, qu'on lui présenta comme la *signora* Corboni.

Une seule pièce demeura fermée à clé : la chambre de la *contessa*, lui apprit Teodoro d'un air gêné. Elle haussa les épaules comme si c'était sans importance.

— Mais cette pièce-ci vous est entièrement dédiée, reprit-il en ouvrant une dernière porte.

Il l'introduisit dans un salon aussi immense que confortable, avec ses tapis épais et deux canapés recouverts de chintz fleuri bleu et crème de part et d'autre d'une cheminée de pierre. Au-delà d'un rideau d'arbres, on apercevait le bleu étincelant la mer.

— Quelle vue superbe, murmura-t-elle, à la grande satisfaction de Teodoro.

Il lui montra une à une toutes les merveilles de technologie dont était équipée la pièce : télévision, ordinateur portable, wifi, home studio, et une vaste étagère chargée de livres en anglais.

— C'était la pièce préférée de la mère du *marchese,* que Dieu ait son âme, déclara Teodoro en se signant dévotement. Monsieur Alessandro a demandé qu'on la rénove spécialement à votre intention. Il souhaite que vous vous y sentiez tranquille pour lire ou écouter de la musique.

Pour ne pas être gêné par sa présence ? pensa aussitôt Polly. Mais quelles qu'aient été les raisons de Sandro, la pièce était trop agréable pour qu'elle n'apprécie pas cette sollicitude.

— Quelle charmante attention !

— Si *vossignoria* désire quoi que ce soit, qu'elle soit assez aimable pour sonner, ajouta-t-il en désignant le cordon placé à côté de la cheminée.

Elle découvrit ensuite le cellier, la cave, la buanderie et le four à pain. Le *palazzo* était un monde clos capable de vivre en autosuffisance, comme aux temps lointains où il était assiégé par des troupes ennemies. Polly accepta ensuite le verre de citronnade que Teodoro proposait de lui servir sur la terrasse. Mais à peine s'était-elle assise à l'ombre d'un parasol que Sandro fit son apparition, en short, chemise ouverte et espadrilles, portant sur ses épaules Charlie, tout excité.

— *Ciao.* Tu as bien dormi ?

— Mieux que je ne l'aurais cru. Et toi ?

— J'ai survécu, dit-il en posant son fils par terre.

— Maman, fit-il en se précipitant vers elle, je suis monté sur un bateau avec des grandes voiles. Et un monsieur m'a donné un poisson juste pour moi. Doro a dit que je pourrai le manger pour dîner.

— De quoi s'agit-il ? demanda Polly à Sandro.

— Je l'ai emmené voir un vieil ami, Alfredo, répondit-il en se versant un verre de limonade. Quand j'étais petit, il m'emmenait à la pêche avec lui.

— Mais Charlie ne sait pas nager. Et si vous aviez chaviré ?

— Et si les extraterrestres étaient venus nous enlever ? railla-t-il. Justement, j'ai l'intention de donner à mon fils sa première leçon de natation cet après-midi, après la sieste. Peut-être voudras-tu y assister, pour t'assurer que je ne mets pas sa vie en danger ?

— Tu insinues que je me tracasse pour rien ?

— Exactement ! *Avanti*, *figlio mio*. Allons retrouver Doro. Il est temps que tu te reposes un peu.

— Je vais le confier à Julie, intervint Polly.

— Inutile de monter toi-même, puisque j'y vais. A moins, bien sûr, que tu ne veuilles partager ma sieste.

— Non, merci, répondit-elle sur un ton glacial.

— Tu n'as pas toujours été si négative.

— Inutile de me rappeler sans cesse mes erreurs, surtout celles qui concernent un passé lointain.

— La nuit dernière, ce n'est pas si loin.

— Que veux-tu dire ?

— Que tu l'as passée presque entièrement dans mes bras, sans avoir l'air de t'en plaindre.

Sur ces mots, il souleva Charlie. Elle le suivit du regard, muette de stupéfaction, pendant qu'il rentrait dans la maison.

* * *

Ce ne pouvait être vrai. Une fois retirée dans ses appartements, Polly se dit qu'une fois

plus il avait pris plaisir à la taquiner pour la faire sortir de ses gonds.

Et pourtant… Elle n'arrivait pas à oublier cette curieuse sensation de bien-être éprouvée à son réveil. Quand ils étaient amants et qu'il venait la rejoindre dans son lit alors qu'elle dormait déjà, elle se réveillait le matin blottie contre lui. Et se rendormait sur-le-champ. Une impression étrangement familière.

— Non, souffla-t-elle pour elle-même.

Néanmoins, elle ne pouvait passer sa vie à le fuir. Mieux valait faire comme s'il ne s'était rien passé et surtout ne plus aborder le sujet. Elle en était là de sa réflexion quand la *contessa* surgit soudain dans la pièce.

— *Buongiorno,* dit poliment Polly. Puis-je vous être utile ?

La vieille dame la fixa d'un air froid.

— En aucune façon. Je venais justement m'assurer que vous ne manquiez de rien. Je n'avais pas encore vu cette pièce depuis qu'Alessandro l'a faite rénover. A mon âge, tous ces changements sont très pénibles.

— Vous deviez être très proche de la mère de Sandro…

— Madalena et moi n'avons jamais été intimes. Non, je pensais à ma chère Bianca, pour qui le père d'Alessandro avait plus récemment fait refaire cette pièce. Mais toute trace d'elle a disparu, même le portrait qu'avait peint mon cousin Domenico. Je suis surprise que votre mari ne se soit pas conformé aux vœux de son père.

— J'en suis désolée. Peut-être feriez-vous mieux d'aborder ce sujet avec Sandro.

— Pauvre Bianca ! Comme elle l'aimait ! Quand je pense à tout ce qu'il lui a fait endurer, pour ensuite l'oublier si vite.

— Il garde le plus grand respect pour sa mémoire, je le sais.

— Vous êtes très gentille, ma pauvre enfant, mais j'ai beaucoup de mal à vous croire. Elle était si innocente… Son seul péché, c'est de l'avoir trop aimé. C'est ce qui l'a tuée.

Elle baissa la tête, accablée par le chagrin.

— Il a toujours conduit trop vite, reprit-elle. Et, ce jour-là, il était fou de rage. Il s'était disputé avec son père ; Bianca, cet ange, était montée dans la voiture pour tenter de lui faire entendre raison et les réconcilier. Elle n'est jamais revenue. Il était si furieux qu'il a mal évalué le virage, et la voiture est tombée dans le ravin. Jamais on ne lui a demandé de comptes, bien sûr, et ses propres blessures lui ont évité d'être accusé. Mais il se sent coupable. C'est ce qui l'a poussé à faire disparaître toute trace de ma pauvre Bianca, même son portrait.

Elle s'arrêta pour contempler Polly, qui gardait les bras convulsivement serrés sur sa poitrine.

— Je suis désolée de vous faire de la peine, mais il vaut mieux que vous sachiez la vérité.

— Je suis certaine que mon mari se fait tous les reproches nécessaires, *contessa*, répondit-elle d'une voix calme.

— Appelez-moi *zia* Antonia, je vous en prie. Votre position dans cette maison n'est guère enviable. Alessandro est tellement… imprévisible. Je crains qu'il ne vous néglige. Si vous avez un problème, sachez que vous pourrez toujours vous tourner vers moi.

— Merci. Je vous en suis très reconnaissante.

La *contessa* sortit, non sans lui avoir adressé un sourire mielleux. Ce qu'elle avait insinué, c'est que Sandro était coupable d'homicide involontaire, au moins… Cela venait s'ajouter aux propos d'Emilio sur la façon dont l'enquête officielle avait été biaisée. Si Sandro avait commis un excès de vitesse qui lui avait fait perdre le contrôle de son véhicule, la marque de Caïn était sa punition. Le pouvoir de la famille Valessi n'avait-il pas de limites ? Elle se rappela la façon dont on s'était débarrassé d'elle, à Sorrente. Avait-on soudoyé le seul témoin de l'accident pour protéger l'héritier de la dynastie, lui épargner le scandale d'être traîné en justice ? Elle aurait mieux fait d'écouter sa mère et de prendre le risque d'un procès ; elle ne serait pas en ce moment déchirée par le doute et tourmentée à la fois par ses peurs et par ses désirs.

Son regard se posa sur le diamant qui brillait à son doigt, comme un symbole de la fièvre qui la brûlait — ou plutôt comme une froide étincelle qui risquait de la consumer et de la réduire en cendres. Bianca avait connu pareil sort trois ans plus tôt, songea-t-elle en frissonnant. Une fois qu'elle serait morte, serait-elle aussi vite oubliée ?

On frappa à la porte. Teodoro apparut sur le seuil.

— Excusez-moi, dit-il en inclinant respectueusement la tête, mais le *marchese* vous demande de venir le rejoindre à la piscine. Si vous voulez bien m'accompagner, *marchesa,* je vais vous montrer le chemin.

— Bien sûr.

Elle se leva et le suivit. Quels que soient ses tourments intérieurs, il fallait bien obéir aux ordres de Sandro.

Elle n'avait plus le choix.

10.

La piscine était un ovale turquoise bordé de marbre blanc, sans doute un ancien bassin, auquel on accédait par quelques marches bordées d'une haie d'arbustes en fleur. A la surface de l'eau flottait un énorme canard gonflable, qui fixait Polly d'un sourire narquois. Teodoro rebroussa chemin vers le *palazzo* et elle aperçut alors Sandro qui lisait, allongé à l'ombre d'un parasol, vêtu d'un simple boxer noir qui révélait son corps mince et hâlé. En la voyant approcher, il ôta ses lunettes de soleil.

— *Ciao*. Tout va bien ?

— Parfaitement bien. Quel lieu superbe ! Et si paisible.

— Il ne va pas le rester longtemps quand Dorotea arrivera avec Carlino.

— Dorotea ? Pourquoi pas Julie ?

— Elle doit être encore un peu fatiguée du voyage.

— Peut-être. En tout cas, excuse-moi de ne pas t'avoir rejoint assez tôt ce matin pour raccompagner tes invités. J'espère que cela ne les a pas contrariés.

— Ils ont parfaitement compris que tu aies besoin de te reposer. Cette nuit, tu as dû faire des cauchemars ; sinon, tu ne te serais pas blottie dans mes bras en répétant mon nom.

— Je ne m'en suis pas rendu compte, balbutia Polly en rougissant.

— De toute façon, cela ne risque pas de se reproduire. Dès ce soir, nous ferons chambre à part.

— Merci de m'avoir octroyé un salon pour moi seule. Par contre, je ne tiens pas à hériter aussi de la chambre de Bianca.

— Que veux-tu dire ?

— *Zia* Antonia est venue me voir. Elle semble bouleversée par la façon dont tu as réaménagé ce salon, en particulier par la disparition du portrait de Bianca.

— Je vais dire à Teodoro d'aller le chercher dans la réserve pour l'accrocher dans sa chambre. Elle a déjà élevé sur le lieu de l'accident, au bord de la route, un petit autel avec la photo de Bianca, une bougie et des fleurs fraîches qu'elle renouvelle constamment.

— Parlons d'autre chose : tes employés ne vont-ils pas trouver bizarre que nous fassions chambre à part ?

— Peu m'importe. C'était déjà le cas de mes parents et de mes grands-parents. D'ailleurs, tu n'as aucun souci à te faire : ce n'est pas toi qui déménageras, c'est moi. Autant que je me souvienne, Bianca n'a jamais mis les pieds dans la chambre de maître.

— Mais c'est *ta* chambre ! Le maître, c'est toi.

— Cela m'est d'autant plus égal que je vais devoir m'absenter un certain temps. Un voyage professionnel programmé de longue date. Si les circonstances étaient différentes, je t'aurais emmenée, mais j'ai peur que nous ne disposions pas toujours d'un traversin.

— Sa présence n'a pas eu l'air de te gêner.

— Si je t'ai prise dans mes bras pendant ton sommeil, c'est uniquement parce que tu semblais avoir besoin de réconfort. Donc je refuse de m'en excuser. Est-ce que tu vas accompagner ton fils pour son premier bain dans la piscine ? demanda-t-il après un silence, passant du coq à l'âne.

— Je n'ai pas emporté de maillot, grimaça Polly.

— Tu en trouveras quelques-uns là-bas, répondit Sandro en désignant une petite construction située de l'autre côté de la piscine. J'espère qu'ils te plairont.

Polly hésita, indécise.

— J'ai peur que Carlino ne soit déçu si tu n'as pas envie de te baigner, ajouta-t-il perfidement.

— Je… Je vais me changer, balbutia-t-elle tandis que Sandro se replongeait dans sa lecture d'un air indifférent.

Dans un placard du *pool house*, elle découvrit une collection de maillots, tous à sa taille et très décents. Elle finit par enfiler un deux-pièces violet, le peignoir assorti et glissa les pieds dans des mules de toile avant de ressortir.

— Je suis ravi de voir que tu en as trouvé au moins un à ton goût, déclara Sandro.

— Ils sont tous ravissants. J'aurais pensé que les filles que tu fréquentes portaient des choses plus… minimalistes.

— Je les ai achetés sur le port ce matin, spécialement pour toi. Jamais je n'ai invité de « filles », comme tu dis, dans cette maison. Tu es ma femme ; si, en privé, j'ai le droit de te voir dans n'importe quelle tenue, en public, je tiens à préserver une certaine décence.

— Une fois de plus, ce qui compte, ce sont les apparences.

— Il ne nous reste rien d'autre, *cara mia.* Il faudra t'y faire, tout comme moi. Et maintenant, essaie de sourire, notre fils arrive.

* * *

Polly sortit de l'eau et attrapa une serviette pour se sécher. Contre toute attente, cette séance de piscine s'était révélée un excellent moment. A sa grande surprise, Charlie, une fois ses brassards bien attachés, s'était immédiatement adapté à ce nouvel élément ; le plaisir qu'il avait manifesté avait suffi à la tranquilliser. Après une partie de ballon et beaucoup d'éclaboussures, Polly l'avait installé sur le dos de la bouée canard et lui avait fait faire le tour de la piscine. Puis elle l'avait regardé et encouragé tandis que Sandro l'initiait patiemment à la natation.

* * *

Même la présence de Dorotea, qui feignait de tricoter et poussait à intervalles réguliers des cris apeurés, comme si Charlie était sans cesse sur le point d'échapper à la vigilance de ses parents négligents, n'était pas parvenue à plomber l'atmosphère. Si la vieille nounou se sentait si angoissée, pourquoi n'avait-elle pas laissé Julie accompagner son fils ? Dès qu'il sortit de l'eau, elle se précipita pour l'envelopper dans une serviette. « On dirait vraiment ma mère, songea Polly. Il va falloir que je fasse attention. »

En découvrant que le canard ne pourrait pas l'accompagner à l'intérieur, Charlie faillit faire un caprice ; Sandro sut le distraire en lui rappelant qu'il allait manger son poisson au dîner. Polly, qui se séchait les cheveux avec une serviette, vit partir son fils, la main dans celle de Dorotea.

— Tu vas lui manquer, dit-elle impulsivement à Sandro.

— Sans doute, mais cela ne durera pas trop longtemps. La prochaine fois, je l'emmènerai avec moi.

— Pardon ? lança-t-elle, stupéfaite.

— Mon prochain voyage sera beaucoup plus court, et j'ai l'intention d'emmener Carlino avec moi.

— Mais c'est encore un bébé !

— On ne lui demandera pas de siéger au conseil d'administration, répondit Sandro en s'installant sur une chaise longue.

— C'est grotesque.

— Peut-être, mais ce n'est pas toi qui m'en empêcheras. J'apprécie sa compagnie. Et je

veux resserrer le lien qui s'est établi entre nous.

— Il ne m'a jamais quittée plus d'une nuit !

— Tu as bien de la chance : moi, j'ai été privé de lui pendant deux ans. Je ne veux pas qu'il grandisse en me considérant comme un étranger, comme je l'ai été pendant si longtemps pour mon propre père.

Polly, défaite, vint s'agenouiller à côté de lui et lui agrippa le bras.

— Sandro, balbutia-t-elle, suppliante. Ne nous fais pas ça, ni à lui, ni à moi. Il est encore tout petit.

— Ma décision est prise. Et si mes réservations n'étaient pas déjà faites, je l'aurais emmené avec moi dès demain.

— Tu comptes t'arrêter à Rome ?

— Oui. Ainsi qu'à Milan, Florence, Turin et Venise. Mais mon prochain voyage sera moins compliqué.

Levant les yeux vers lui, elle dit dans un souffle :

— Emmène-moi avec toi.

Il resta un long moment silencieux avant de poser le doigt sur sa poitrine, dont il suivit lentement le contour.

— Que me proposes-tu au juste, *carissima* ? De m'accompagner dans quelques semaines avec Carlino ? Ou de partir demain, seule avec moi ? Une lune de miel en quelque sorte.

— Oui, souffla-t-elle, sans répondre à la question muette qu'elle lisait dans les yeux dorés de Sandro.

Le soleil, la piscine, le corps de Sandro, ses souvenirs : tout concourait à ranimer son désir. Polly brûlait de sentir encore les mains et les lèvres de Sandro parcourir sa peau. Se rendre enfin, oublier le passé douloureux, sacrifier sa fierté au plaisir du moment. Dans un éclair d'orgueil et de lucidité, elle s'obligea à se ressaisir. Jamais elle ne supporterait qu'il la prenne de nouveau pour la rejeter ensuite, comme il l'avait déjà fait. Sandro n'était intéressé que par Charlie, elle ne devait jamais l'oublier.

— Paola, il faut que tu me répondes clairement, dit-il à voix basse.

— La réponse, tu la connais déjà. Dans quelques semaines, avec Charlie, balbutia-t-elle en remontant la bretelle qui avait glissé. De toute façon, mieux vaut ne pas confondre voyage d'affaires et lune de miel. Sans compter que tu as déjà organisé ton périple et que je risquerais de me sentir de trop. Et maintenant, si tu veux bien m'excuser…

Tournant les talons, elle se dirigea vers le *pool house*. Elle n'avait pas fait trois mètres que Sandro la rattrapa et la força à lui faire face.

— Dis-moi seulement une chose : qui te prendra dans ses bras, la nuit, quand tu feras des cauchemars ?

— Personne, répondit-elle en se dégageant. C'est la leçon que j'ai apprise il y a trois ans. Mes cauchemars datent de cette époque.

— Eh bien, ma chère épouse, profite de ta liberté, car tu n'obtiendras jamais rien d'autre de moi, lança-t-il avant de retourner s'étendre dans sa chaise longue.

Cédant à une impulsion, Polly revint vers le *palazzo,* tandis qu'une phrase obsédante tournait sans fin dans sa tête : « Maintenant, c'est vraiment fini ». Pourtant, ce qu'elle ressentait n'était pas du soulagement mais une désolation si profonde que le soleil éclatant de cette fin d'après-midi lui sembla se voiler soudain.

* * *

En l'absence du maître de maison, l'atmosphère du *palazzo* semblait s'être dégradée, constata Polly, deux jours à peine après le départ de Sandro.

Après être remonté de la piscine, il lui avait fait dire par Teodoro qu'il dînait en ville ; le lendemain matin, Rafaella lui avait annoncé qu'il avait dormi dans une autre chambre avant de partir dès l'aube. S'il n'avait pas dit au revoir à la *marchesa*, lui expliqua-t-elle, c'était

pour ne pas la déranger. Une excuse qui ne trompait visiblement personne et justifiait le changement subtil d'attitude des employés : l'hostilité à peine voilée dont Polly avait été l'objet dans la nurserie semblait s'être répandue comme un miasme délétère. Ses repas lui étaient servis froids, on ignorait ses efforts pour parler italien, on ne répondait pas quand elle sonnait et elle avait surpris des employées en train de faire derrière son dos le signe destiné à écarter le mauvais œil.

Julie était moins bien traitée encore. Sa seule tâche était de laver et repasser les vêtements de Charlie, et de nettoyer la nurserie. Lorsque Polly dit fermement à Dorotea de s'organiser pour que la jeune Anglaise puisse emmener son fils à la piscine chaque après-midi, ses ordres ne suscitèrent que regards indignés et haussements d'épaules. Il était même devenu difficile d'arracher un sourire à Rafaella.

Pourtant, davantage encore que du mépris du personnel, Polly souffrait de l'absence de Sandro. Sans cesse, elle pensait à lui, cherchant le bruit de ses pas, le son de sa voix. Elle ignorait quand il allait revenir et n'osait le demander à quiconque. Pas même à lui quand il téléphonait chaque jour car leurs brefs échanges, à cette occasion, restaient d'une froideur de glace : c'était à Charlie qu'il voulait parler, pas à elle. Ils étaient devenus des étrangers qui n'avaient rien à se dire.

Ses nuits étaient pires encore. Malgré la chaleur de l'été, son lit lui semblait glacé et sa solitude insupportable. Elle se réveillait souvent épuisée, le visage baigné de larmes. Sans compter qu'elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer qu'il faisait avec d'autres femmes des choses qu'ils avaient autrefois faites ensemble avec passion.

Il était parti depuis deux semaines quand Polly eut l'agréable surprise de recevoir la visite de Teresa et de sa famille, de retour d'une visite aux parents d'Ernesto à Naples. Elle parut étonnée par l'absence de Sandro. Polly comprit que son visage hagard et ses yeux battus n'avaient pas échappé au regard de son amie, même si son éducation empêchait celle-ci de poser la moindre question. Toutefois, dès qu'Ernesto fut descendu à la piscine avec les enfants, les laissant seules dans le salon, Polly décrivit à Teresa l'attitude du personnel à son encontre.

— Ton italien est excellent, ce ne peut donc pas être la conséquence d'un malentendu ; surtout pas avec Dorotea, qui est extrêmement dévouée aux Valessi chez qui elle travaille depuis longtemps. Je vais aller en cuisine chercher du café et des gâteaux, et je tâcherai de me renseigner.

Lorsque Teresa revint, quelques minutes plus tard, elle paraissait stupéfaite.

— Ils croient qu'ils vont tous perdre leur emploi parce que tu as l'intention de faire venir tes propres employés d'Angleterre, à l'image de Julie.

— Mais c'est complètement faux ! s'exclama Polly, sidérée. Jamais je n'ai eu personne à mon service en Angleterre, et la présence de Julie n'est que temporaire. D'ailleurs, Sandro s'y opposerait, ils le savent bien.

— Il vient de se marier et tous redoutent ton influence. Quant à Dorotea, elle est convaincue que tu la juges trop âgée et trop vieux jeu pour s'occuper de Carlino.

— Je comprends mieux son comportement…

— Pour moi, il est clair que ces rumeurs ont été propagées par quelqu'un en qui ils ont confiance.

— La *contessa* Barsoli !

— Evidemment. Elle leur a proposé de les défendre contre toi. Il faut que tu agisses avant qu'ils ne s'en aillent et qu'Alessandro ne trouve la maison vide à son retour.

— Peut-être ferais-je mieux de partir moi-même ? Jamais je ne me suis sentie à l'aise ici. Ils me méprisent parce que je ne sais pas me comporter en *marchesa.*

— Mais non ! Tu as un grand avantage sur Antonia Barsoli, c'est qu'Alessandro t'a choisie. Fais-leur comprendre que leurs emplois ne sont pas menacés et ils ne demanderont qu'à t'aimer autant que lui.

Après le départ de la famille Bacchi, Polly se sentit plus seule encore, et assaillie de doutes. Mais elle savait au moins contre qui se battre. Elle avait arraché à Teresa la promesse

de revenir très vite. Quant à Charlie, en voyant partir les jumeaux, il se mit à pleurer toutes les larmes de son corps.

— Il a vraiment besoin de voir régulièrement d'autres enfants, déclara Julie, qui lui lança un petit regard en coin, comme si elle pensait à d'éventuels frères et sœurs.

Comme la jeune nurse apparaissait comme son alliée aux yeux des partisans de la *contessa*, nul ne l'avait informée que Sandro et elle faisaient chambre à part. Pas très pratique pour procréer… Polly se dit qu'avec le temps elle pourrait rencontrer d'autres mères, dont les enfants offriraient à son fils la compagnie qui lui manquait. En attendant, il ne lui restait qu'à se résigner à son sort. Tout en préparant, d'après les conseils de Teresa, un plan d'action pour le lendemain.

* * *

Quand le jour se leva, Polly perçut dans l'air une rumeur d'orage. Le temps idéal pour changer d'attitude, se dit-elle en dégustant le thé que Rafaella venait de lui apporter dans sa chambre. Elle sourit à la jeune employée qui sortait du dressing, tenant le pantalon de lin bleu pâle et le haut assorti qu'elle lui avait demandé d'aller chercher.

— Votre grand-père est-il rentré de Salerno ? s'enquit-elle. Vous n'avez pas oublié que j'aimerais lui parler.

— Je vais m'en occuper, madame. Dois-je faire couler votre bain ? répondit la jeune domestique.

La note légèrement fuyante dans sa voix n'échappa pas à Polly. Le vieil homme cherchait-il à se dérober à ses sollicitations — peut-être avait-il quelque chose à cacher au sujet de l'accident ? Ou Rafaella faisait-elle barrage ? Quoi qu'il en soit, il fallait qu'elle sache.

Un peu plus tard, on lui apporta dans son salon une carte postale de Cornouailles, au dos de laquelle elle eut le plaisir de reconnaître l'écriture de son père, et même la signature de sa mère. Ensuite, après avoir relu plusieurs fois les notes qu'elle avait prises la veille avec l'aide de Teresa, Polly appela Teodoro.

— Pouvez-vous demander à tous les employés de descendre au *salotto* à quinze heures ?

— Même Dorotea ? Comme Carlino est grognon parce qu'il n'est pas allé à la piscine, elle a projeté de sortir en voiture avec lui cet après-midi.

— Julie s'occupera de lui.

— Bien, *vossignoria*. Il y a un problème ? s'inquiéta-t-il d'un air circonspect.

— Rien de grave, j'espère. A quinze heures précises.

* * *

Lorsque Polly pénétra dans le *salotto,* tout le personnel l'y attendait déjà. Elle resta sur le seuil et se mit à parler lentement en italien, répétant le texte qu'elle avait appris :

— Si je vous ai convoqués aujourd'hui, c'est pour dissiper un malentendu. D'après une rumeur qui court parmi vous, j'envisagerais de licencier certains d'entre vous. Je tiens à vous rassurer : il n'y a rien de vrai dans ce mensonge dont je ne connais ni l'auteur ni le but.

Il y eut un remous dans l'assistance, mais elle continua fermement :

— Je regrette que personne ne soit venu m'en faire part. Pour vous, je suis encore une étrangère, mais je veux m'efforcer de gagner votre confiance en participant désormais davantage à l'organisation de cette maison. Je tiens d'autre part à éclaircir un point : depuis que mon fils est ici, il a dû s'habituer à un nouvel environnement et à une nouvelle langue. Julie, qui est arrivée d'Angleterre avec nous, n'est pas simplement une *bambinaia* mais aussi une amie qui l'aide à surmonter tous ces changements. Néanmoins, le *marchese* souhaite que Dorotea, qui s'est occupée de lui dans son enfance, puisse un jour prendre en charge complètement son fils. Sachez que c'est ce que je désire, moi aussi.

Elle regarda la vieille nourrice qui la fixait, les mains crispées sur son tablier blanc.

— Mon mari est très occupé par son travail, poursuivit Polly. Je souhaite que, à son retour, il trouve sa maison accueillante et paisible. J'espère que nous pourrons y travailler ensemble, mais il est bien entendu que quiconque n'apprécie pas ma façon de faire est libre de nous quitter.

Elle sourit à la ronde pour bien montrer qu'elle espérait leur coopération.

— Naturellement, je souhaite que vous restiez tous. N'hésitez pas à me tenir au courant de toutes les difficultés que vous pourriez rencontrer, puisque c'est moi qui dirige cette maison, désormais.

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle comprit que tous regardaient derrière elle. La voix de Sandro, froide et moqueuse, s'éleva soudain dans le silence :

— Je suis impressionné. Bravo, *marchesa.*

Elle se retourna. Il la fixait d'un regard narquois, le sourire aux lèvres, appuyé au chambranle.

11.

— Je suggère à ceux qui veulent rester à notre service de retourner au travail. *Subito,* déclara Sandro sur un ton très ferme.

Jamais Polly n'avait vu une pièce se vider aussi vite.

— Teodoro, ajouta Sandro à l'attention du majordome, qui était resté en arrière, voudriez-vous avoir la gentillesse de nous apporter du café, dans le salon privé de la *marchesa.*

D'une main douce mais ferme, il prit Polly par le coude pour la guider et la fit asseoir sur un canapé avant de s'installer lui-même dans un fauteuil. Il desserra sa cravate. Il avait l'air fatigué et avait besoin de se raser.

— Je ne t'attendais pas si tôt, déclara-t-elle, les yeux fixés sur ses mains jointes.

— Je ne pensais pas revenir si vite.

— Ton… Ton voyage s'est bien passé ?

— J'ai dû l'écourter avant d'arriver à Rome.

— Pourquoi ?

— Hier soir, j'ai reçu un appel de Teresa et Ernesto, qui m'ont dit que ma présence ici était nécessaire.

Elle le dévisagea, stupéfaite. Contrairement à elle, ils savaient donc où le joindre…

— J'ai donc accouru — pour constater que tu t'en tirais très bien toute seule.

— Grâce à leur aide. Mais ils n'auraient pas dû t'alarmer. En réalité, c'était une tempête dans un verre d'eau.

— Comme l'orage qui gronde en ce moment, répondit-il, au moment où un éclair illuminait la pièce. As-tu vraiment réussi à calmer toute cette agitation ?

— J'en ai l'impression.

— *Zia* Antonia doit être en train de faire ses bagages…

— Non. Jamais je ne l'aurais chassée d'ici.

— Je t'ai pourtant entendue dire que tu étais la maîtresse des lieux.

— Peut-être ai-je exagéré un peu, concéda Polly, gênée.

— Peut-être n'es-tu pas allée assez loin, au contraire. J'ai réfléchi pendant mon absence : cette situation ne peut durer.

Avant que Polly eût pu lui demander ce qu'il entendait par là, la porte s'ouvrit et la *contessa* entra en souriant. Sandro se leva immédiatement.

— *Caro* Alessandro, dit-elle en l'embrassant, quelle surprise ! J'aurais aimé être là pour t'accueillir, mais je me reposais dans ma chambre. Avec cet orage, j'aurai de la chance si je réussis à éviter la migraine.

Elle se tourna alors vers Polly d'un air légèrement réprobateur.

— Ma chère enfant, vous n'avez pas fait porter de rafraîchissement à votre mari ? Vous le négligez un peu.

— Ne t'inquiète pas, je viens de commander du café, intervint Sandro.

— Mon cher cousin, répondit la *contessa* d'un ton mielleux, je dois te faire part de mes inquiétudes. Alors que tu m'as confié la responsabilité de cette maison, ma femme de chambre m'a appris que notre chère Paola vient de rassembler nos employés pour leur faire

un petit discours. Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

Elle se tourna vers Polly, un sourire acide aux lèvres.

— Chère enfant, on voit que vous n'avez pas l'habitude de tenir une maison. A l'avenir, ne vous donnez plus en spectacle de cette façon et ne dérangez pas votre mari quand il est en déplacement pour un petit problème domestique. J'espère qu'il ne vous en voudra pas trop.

— Je n'en veux absolument pas à Paola, intervint courtoisement Sandro. D'ailleurs, si je suis revenu, c'est que je ne supportais plus d'être éloigné d'elle.

Il vint s'asseoir auprès d'elle et la prit tendrement par l'épaule. Polly détourna la tête. Elle avait l'impression que le sang refluait vers son visage.

— Alessandro, comme le mariage t'a rendu romantique ! s'exclama la *contessa* avec un petit rire amer. J'espère que je n'ai pas fait intrusion au mauvais moment.

— La clé de cette pièce demeure étrangement introuvable. Aurais-tu la bonté de la chercher ? Et, par la même occasion, de remettre à ma femme toutes les clés du *palazzo* ? Sans elles, elle ne peut remplir ses devoirs de maîtresse de maison.

Le visage de la *contessa* prit soudain une pâleur de cendres et sa respiration se fit presque sifflante.

— Tu veux que ce soit elle qui dirige le *palazzo* ? Une fille sortie de rien, sans famille ni position ! Une fille pour laquelle tu as sacrifié ma Bianca et brisé le cœur de ton père, et dont le seul titre de gloire est de t'avoir donné un bâtard ! Tu es devenu fou ! Elle est incapable de commander aux employés, qui ne l'accepteront jamais, tu le sais.

— Depuis qu'elle est arrivée, tu as tout fait pour la déstabiliser. Elle a pourtant su répondre à chacune de tes attaques. Comme aujourd'hui, par exemple. Je ne la laisserai pas subir plus longtemps tes affronts. Mon père t'avait offert un toit et, par fidélité à sa mémoire, je t'ai permis de rester. Mais ma tolérance a des limites.

— Non, balbutia la vieille dame. Tu ne ferais pas une chose pareille…

— Par respect pour mon père, je mettrai à ta disposition une maison et une rente qui te permette de vivre. Mais il faut que tu quittes Comodora.

— Pourtant, je t'ai aidé à la retrouver, supplia la *contessa* en tordant ses mains jointes. Je suis allée chercher cette *sciattona* jusqu'en Angleterre, parce que tu la voulais !

— Non. Tu as découvert que je la recherchais, je ne sais comment — en écoutant aux portes ou en lisant ma correspondance —, et tu en as parlé à Emilio. C'est lui qui, de son propre chef, t'a envoyée en Angleterre, espérant découvrir sur ma liaison avec Paola d'horribles détails qui me discréditeraient. Mais j'ai éludé vos manœuvres et je l'ai retrouvée avant toi. Tu as feint alors de vouloir m'aider. A propos, combien Emilio t'a-t-il offert pour tes services ?

— Je l'aurais fait, même s'il ne m'avait rien donné. Comment deviner que tu oublierais ce que tu dois à ton nom pour épouser cette traînée ?

Un terrible silence s'installa. Malade de honte, Polly enfouit son visage entre ses mains. Au même moment, Teodoro entra, apportant le café.

— S'il vous plaît, lui dit Sandro, raccompagnez la *contessa* chez elle. Elle n'est pas bien. Appelez le médecin et demandez à sa femme de chambre de rester auprès d'elle.

Teodoro déposa son plateau sur une table basse et offrit à la *contessa* un bras déférent, qu'elle ignora. Arrivée sur le seuil, elle se tourna vers Sandro.

— Tu le regretteras, articula-t-elle sur un ton presque mondain. Naguère, j'ai bataillé contre Emilio, qui voulait faire rouvrir l'enquête sur la mort de Bianca. Mais cette fois, *marchese,* il faudra bien que tu expliques ce que tu as fait ce jour-là. Et Emilio veillera à ce que ton complice, Giacomo Raboni, soit obligé de dire ce qu'il sait ; et en public.

Un nouvel éclair illumina le visage de Sandro et sa balafre livide.

— S'il croit pouvoir acheter Giacomo, il perd son temps.

— Chaque homme a son prix, répondit la *contessa* en haussant les épaules, avant de se tourner vers Polly. Y compris, si tu as bonne mémoire, cette sale petite intrigante. Mais où sera-t-elle à ta sortie de prison ?

Teodoro, visiblement sous le choc, prit la *contessa* par le bras et l'entraîna hors de la

pièce. Au même moment, le tonnerre gronda et la pluie se mit à tomber en gouttes épaisses, ruisselant sur la terrasse et battant les fenêtres. Polly, qui tremblait de tout son corps, se laissa choir sur un canapé. En sentant que Sandro venait s'asseoir à côté d'elle, elle releva la tête.

— Quelle scène terrible ! balbutia-t-elle.

— Excuse-moi, j'aurais dû t'épargner ça. Je ne m'étais pas rendu compte qu'elle était si machiavélique, dit Sandro en posant une main qui tremblait un peu sur la sienne.

— Je dois aller à la nurserie. L'orage va effrayer Charlie.

— Une minute. Il faut que nous parlions.

— Tu… Tu as raison. J'ai toujours su que la *contessa* me détestait. Elle nous hait tous les deux, toi et moi.

— Jusqu'à présent, je croyais comprendre son amertume. Quand elle est venue habiter ici, voilà vingt ans, elle a dû croire que mon père l'épouserait. Mais comme son mariage arrangé avec ma mère ne lui avait apporté aucune satisfaction, il s'est contenté, après la mort de celle-ci, de liaisons occasionnelles et discrètes. Quand Antonia a compris qu'elle n'avait rien à espérer, elle a mis toute son énergie à me faire épouser Bianca. Pour elle, c'était devenu une véritable obsession. Je me sentais piégé. J'ai voulu fuir Comodora.

— Comment se fait-il que ton père ait approuvé ce projet ? Il avait bien dû comprendre ce que tu ressentais.

— Pour lui, le mariage n'était qu'un contrat sans implication affective particulière. Et puis, il devait se sentir quelque part coupable d'avoir déçu les espérances d'Antonia. Me faire épouser Bianca constituait une forme de compensation.

Polly revit le portrait du défunt *marchese* suspendu en haut de l'escalier. Un visage aux traits accusés avec une bouche mince et des yeux perçants qui ne semblaient trahir aucun remords.

— Pour la *contessa,* cet accident qui lui a pris Bianca a été pire que sa propre mort, répondit Polly. Peut-être ne devons-nous pas trop lui en vouloir. D'autant plus que…

Elle s'arrêta sans prononcer les mots qui lui brûlaient les lèvres : « Tant de questions restent encore sans réponse. »

— D'autant plus que ?

— D'autant plus qu'elle était en adoration devant Bianca, se contenta-t-elle de répondre.

Polly se rappela ce qu'elle avait éprouvé après son retour en Angleterre : la succession terne des jours, les nuits passées à pleurer, dévastée par l'incrédulité et le chagrin. L'isolement qu'elle avait ressenti, coincée entre les reproches de sa mère et la déception de son père.

— Elle a dû avoir l'impression de tomber dans un gouffre, sans espoir de retour, reprit-elle. Un vide éternel et sans fond.

Pourtant, en sentant pour la première fois son enfant bouger dans son ventre, Polly avait trouvé la force de revenir à la vie. Sans Charlie, elle serait peut-être devenue comme la *contessa*, un puits de colère et d'amertume.

— De toute façon, elle ne peut plus rester ici, affirma Sandro avec force.

— Es-tu certain de pouvoir la forcer à partir ? Emilio et elle vont passer au crible tout ce qui s'est produit depuis trois ans pour essayer de te nuire.

— On dirait que tu crois que j'ai vraiment quelque chose à me reprocher, dit-il en lui lâchant la main.

— L'enquête ne semble pas être allée jusqu'au bout. Toi-même, tu as eu l'air de reconnaître que le grand-père de Rafaella détenait un secret. La *contessa* et ton horrible cousin semblent prêts à remuer ciel et terre pour le découvrir. Qui sait où cela va les mener ?

— Tu t'imagines donc que si je ne me soumets pas à leur chantage, je risque d'aller en prison ? Quelle triste opinion tu as de moi ! Est-ce la raison pour laquelle tu as tant insisté auprès de Rafaella pour rencontrer Giacomo ? Dès qu'il l'a appris, il a immédiatement contacté mes avocats, qui m'ont mis au courant. C'est d'ailleurs une des raisons qui m'ont poussé à rentrer plus tôt que prévu : t'éviter de perdre ton temps à cette enquête sans objet.

Une fois de plus, je passe pour un monstre, il va falloir que je m'y habitue. Ce soir, j'irai dîner en ville, de peur que la présence d'un meurtrier ne te coupe l'appétit.

— Jamais je n'ai dit ça !

— Mais tu l'as pensé si fort que ça me donne la nausée, lâcha-t-il en se dirigeant vers la porte.

— Sandro, je veux seulement connaître la vérité.

— La vérité… Un mot comme un autre, qui ne signifie pas grand-chose. Comme amour et loyauté, comme honneur, aussi, lança-t-il avant de sortir.

Polly resta assise, les yeux rivés sur la porte close. Elle aurait dû le rattraper pour lui expliquer ses doutes, ses peurs. Comment aurait-elle pu lui faire confiance tant qu'elle était torturée par le cauchemar de sa trahison passée ?

Bianca et elle l'avaient aimé toutes les deux, mais il n'a voulu aucune d'elles. La seule différence, c'est qu'elle avait survécu alors que Bianca était morte.

Subitement, tout devint clair pour Polly. Oui, elle aimait Sandro. Elle l'aimait quoi qu'il eût pu faire, et l'aimerai toujours, contre toute raison. Il était son sang, sa chair, son cœur qui bat et, en dépit de tout, il n'y avait que dans ses bras qu'elle se sentait en sécurité.

Au bout d'un long moment, elle se leva et se dirigea vers la table. Le café encore chaud lui procura un instant de réconfort. En haut, son enfant l'attendait.

Avant d'entrer dans la nurserie, elle s'arrêta pour reprendre son souffle. Dorotea tricotait dans un grand fauteuil à bascule ; assise en face d'elle, Julie tenait Charlie endormi sur ses genoux. La vieille nurse lui adressa un sourire hésitant et se leva pour lui offrir silencieusement son siège, tout en faisant signe à Julie de donner l'enfant à sa mère. En murmurant des mots confus dans son sommeil, Charlie enfouit le visage contre sa poitrine. Polly fut submergée par l'émotion.

— *Bene,* dit Dorotea. Tout va bien maintenant, *vossignoria* ?

— Tout va bien, répondit-elle, la gorge serrée.

Les deux femmes disparurent dans la pièce voisine et Polly se retrouva seule avec son fils. Au-dehors, la tempête semblait s'apaiser, tout comme ses tourments intérieurs. Quoi qu'eût pu faire Sandro, elle se sentait sûre de l'amour qu'il portait à Charlie. Même si à elle il n'adressait plus jamais un sourire, leur fils resterait toujours un lien solide entre eux. Soudain, elle prit conscience d'une présence. Elle leva la tête et aperçut Sandro qui l'observait sur le seuil, la bouche dure, les sourcils froncés.

Elle aurait voulu lui parler, mais que dire ? Que du moment qu'ils étaient ensemble, plus rien d'autre ne comptait ? Si seulement il pouvait s'approcher, les prendre dans ses bras, Charlie et elle, et lui promettre d'essayer de l'aimer un peu, alors plus rien au monde ne lui ferait peur. Comment pouvait-il ignorer l'ardeur qui brûlait en elle ? Au moment où elle allait prononcer son nom, il tourna les talons et elle resta assise, ravalant ses larmes : si Charlie se réveillait, il ne fallait pas qu'il la voie pleurer.

* * *

Après une nuit agitée et sombre, Polly se réveilla tard le lendemain. Le soleil brillait de nouveau dans un ciel sans nuages. Immédiatement, Rafaella surgit pour lui apporter son café.

— *Buongiorno,* madame. Aujourd'hui, il fait très beau. Le *marchese* vous invite à venir le rejoindre pour le petit déjeuner. Le *signore* Molena sera présent, lui aussi.

— Molena ? Qui est-ce ?

— Son *avocato*.

— Ah, oui.

Polly se rappela le terrible après-midi, chez sa mère, le jour où Sandro était venu réclamer son fils.

— Aujourd'hui, vous devez aussi rencontrer mon grand-père. C'est le *marchese* qui l'a dit. La *contessa* assistera à cet entretien, ajouta Rafaella d'une voix hésitante.

— Elle va mieux ?

La veille au soir, elle le savait par Teodoro, la vieille dame avait reçu la visite du médecin, qui lui avait prescrit un calmant. Une infirmière avait passé la nuit avec elle et elle devait être admise aujourd'hui dans une clinique privée.

En descendant, Polly s'arrêta à la nurserie pour embrasser Charlie. Elle le quitta à regret pour rejoindre Sandro.

— Bonjour, *cara,* dit celui-ci en se levant poliment. Tu te souviens d'Alberto, bien sûr.

— C'est un plaisir de vous revoir, *marchesa,* déclara l'avocat en s'inclinant.

Tout en murmurant une formule de politesse, Polly se demanda ce qu'il venait faire là. Peut-être lui annoncer la fin de son bref mariage ? A peine s'était-elle servi une tasse de café que Sandro déclara abruptement :

— Dès que tu auras terminé, Paola, nous pourrons partir.

Polly se força à ne poser aucune question. Elle but son café puis ils rejoignirent tous trois le parking du *palazzo*, où attendaient deux voitures. Polly vit la *contessa* monter dans l'une d'elles, aidée d'une infirmière en uniforme blanc. La vieille dame paraissait épuisée et pitoyable. Sandro prit le bras de sa femme pour la guider vers l'autre voiture. Elle se tourna vers lui, cherchant sur son visage un signe d'apaisement.

— Sandro, tout cela est-il vraiment nécessaire ?

— Il le faut, *cara mia.*

— Cela ne me regarde pas ; je regrette d'y être mêlée.

— Désormais, nous ne pouvons plus revenir en arrière. Tu voulais connaître la vérité, tu vas l'apprendre.

Ils s'assirent tous deux à l'arrière de la voiture, tandis qu'Alberto Molena s'installait à côté du chauffeur. La voiture démarra dans un crissement de gravier, à travers lequel Polly crut percevoir une petite voix lancinante : « Trop tard, trop tard, trop tard… »

12.

La route poussiéreuse semblait se dérouler à l'infini. Ils avaient traversé quelques villages dont la rue principale permettait à peine le passage d'une voiture ; désormais, il n'y avait plus trace d'habitation. C'était la première fois que Polly pénétrait dans les montagnes au nord de Comodora, mais elle était trop tendue pour admirer le paysage. Après l'orage, l'air était si clair qu'on aurait cru pouvoir toucher les rochers déchiquetés, veinés de vert et de gris, qui se dressaient au-delà de la garrigue semée de bouquets de cèdres noirs.

— C'est la route qui mène à Sorrente ? s'enquit Polly, rompant le silence.

— Une des routes, précisa Sandro sans la regarder, les mains crispées sur ses genoux.

« C'est ma faute, songea-t-elle. Jamais il ne me pardonnera de l'avoir contraint à se confronter aux souvenirs qui l'attendent dans ce lieu désolé. »

Soudain, la voiture ralentit en abordant un virage. En contrebas de la route étroite, Polly aperçut une gorge profonde et encaissée au fond de laquelle coulait une rivière. Lorsque la voiture s'immobilisa sur le bas-côté opposé, Sandro tourna vers la jeune femme un visage impassible.

— Viens, puisque tu tiens tant à voir.

A contrecœur, elle sortit, frissonnant malgré la tiédeur de l'air. Dans le visage figé de Sandro, la cicatrice ressortait, plus pâle encore que de coutume. Alberto Molena traversa la route avec lui pour scruter le fond du ravin, mais Polly ne bougea pas. De l'autre côté de la route, elle aperçut le petit monument élevé par la *contessa* et s'obligea à l'examiner, pour exorciser enfin ses démons.

Avec son visage en forme de cœur et ses grands yeux noirs, Bianca avait été une très jolie fille, malgré sa bouche dure de femme mal aimée. A côté de la photo, on avait placé une petite statue de sainte en plastique et un vase de fleurs maintenant presque fanées.

Polly se retourna en entendant un bruit de pas et vit approcher la *contessa,* lourdement appuyée sur une canne.

— Allez-vous-en ! s'écria celle-ci d'une voix métallique. Vous n'êtes pas dignes de respirer le même air qu'elle.

La vieille dame se dirigea vers Sandro, debout au bord du précipice, mais l'infirmière la rejoignit et la prit fermement par le bras en lui parlant sur un ton apaisant.

— Ce n'est sans doute pas une bonne idée de l'avoir amenée ici, dit Polly à Sandro. Elle a l'air très agité.

— Contrairement à moi, elle y est déjà revenue souvent.

— C'est la première fois que tu y retournes depuis l'accident ?

— Et la dernière, je l'espère. Nous sommes ici pour entendre de la bouche de Giacomo Raboni ce qui s'est réellement passé. Il ne parle pas bien anglais, mais Alberto traduira, si du moins tu lui fais confiance, ajouta-t-il avec une pointe d'amertume.

— Oui, dit-elle en observant la pente abrupte, couverte de rochers.

A cent cinquante mètres en contrebas, elle aperçut un replat bordant une faille qui semblait sans fond.

— Le *signore* Raboni sera-t-il bientôt là ? demanda Polly en frissonnant. Je ne tiens pas à rester trop longtemps ici.

— Il arrive.

En entendant une pierre rouler derrière elle, Polly se retourna. Suivi d'un vieux chien, un homme descendait à pied la pente au-dessus de la route, vêtu d'un pantalon élimé et d'une chemise sans col, un chapeau posé sur ses cheveux blancs. Il dévisagea Polly d'un air peu amène avant de serrer la main de Sandro en grommelant :

— Vous n'auriez pas dû venir ici, *excellenza*. Maintenant, il faut laisser cette jeune fille dormir pour toujours.

— Mon cher ami, elle empoisonne encore ma vie, tout comme lorsqu'elle était vivante. Tu as accepté de te taire pour nous épargner de la souffrance. Or, maintenant que mon père est mort et que la *contessa* Barsoli a tenté de se servir de ton silence pour me nuire, ces précautions n'ont plus lieu d'être. Je te demande donc de dire à ma femme ce qui s'est réellement passé ici. Parle lentement, pour qu'Alberto puisse traduire.

Giacomo Raboni hocha la tête.

— Ce jour-là, j'allais voir mes chèvres, car un voisin m'avait dit qu'il y en avait deux de malades. En descendant le sentier, j'ai entendu le bruit d'une auto ; quand elle a abordé le virage, j'ai reconnu celle du *marchese* Alessandro. Elle zigzaguait d'un bord à l'autre de la route, et j'ai tout de suite compris pourquoi : sur le siège passager, il y avait une fille qui s'accrochait au volant. Au début, j'ai cru que c'était un jeu et je me suis dit qu'ils étaient fous de s'amuser à ça sur cette route dangereuse. Je me suis vite rendu compte qu'au contraire le *marchese* cherchait à repousser la fille pour reprendre le contrôle de sa voiture. Il se battait pour sa vie. A un moment, elle l'a frappé au visage. Il a levé le bras pour se protéger ; elle en a profité pour tourner le volant en direction du précipice.

— Quelle horreur…, murmura Polly.

— Il y a eu un grand bruit, et je me suis mis à courir. Après avoir heurté un rocher, la voiture dévalait la pente. Elle a été arrêtée sur un replat par un arbre mort. J'ai couru vers le *marchese*, qui avait été éjecté un peu plus haut. J'ai vu qu'il était gravement blessé. Il perdait beaucoup de sang et son pouls était faible. La fille, elle, se trouvait encore dans la voiture, dont le moteur était toujours en marche. J'ai reconnu la *signorina* Bianca. L'arbre était desséché, j'ai compris qu'il ne tiendrait pas longtemps et je me suis approché doucement. La portière du conducteur était ouverte. La jeune fille gisait sur le siège, gravement blessée. J'ai voulu la sortir de la voiture avant que l'arbre ne cède, je l'ai appelée, mais elle était à demi inconsciente et croyait encore parler au *marchese*. Elle répétait sans doute ce qu'elle lui avait dit au moment où elle avait jeté la voiture dans le ravin : « Si tu ne veux pas être à moi, tu ne seras à personne d'autre ». Dans un dernier mouvement convulsif, elle a appuyé sur l'accélérateur et la voiture est tombée au fond.

Il y eut un long silence, que vint rompre la voix aiguë de la *contessa* :

— Tu mens ! Le *marchese* t'a payé pour raconter ça !

Le vieil homme se redressa avec une immense dignité.

— Non. J'aurais voulu tout révéler à l'enquête, mais cela risquait de tuer son père, qui était déjà très malade et qui adorait la *signorina* Bianca. Nous avons donc décidé que ce serait un accident, et j'ai gardé le silence jusqu'à aujourd'hui, pour préserver l'honneur des Valessi. Mais j'ai tout vu et je peux affirmer, moi, Giacomo Raboni, que la *signorina* Bianca a tenté d'assassiner le *marchese*.

En gémissant, la *contessa* s'effondra dans la poussière.

— Non, gémit-elle, non, ce n'est pas vrai. Mon petit ange, ma colombe adorée, elle n'a jamais fait de mal à personne.

— Dès son arrivée à Comodora, intervint Sandro, des rumeurs ont commencé à circuler à son sujet. On disait qu'elle avait attaché en plein soleil le chien d'un des palefreniers et qu'elle l'avait laissé mourir là, sans eau ni nourriture, parce qu'il avait fait des taches de boue sur sa jupe. Un jour où il avait fait tomber Bianca, on a retrouvé le poney, que mon père lui avait offert, dans sa stalle avec une patte cassée. Une autre fois, la mère supérieure de la pension où elle étudiait a convoqué mon père pour lui annoncer qu'elle était renvoyée ; il a préféré croire que les sœurs avaient fait une erreur et leur a versé une grosse somme pour

l'entretien de la chapelle, à condition que Bianca puisse rester. Je n'ai jamais été très proche d'elle, sans trop savoir pourquoi. Mon père n'aurait pas réussi à me convaincre de l'épouser.

La *contessa* pleurait silencieusement.

— C'est faux. Jamais elle ne t'aurait fait le moindre mal. Elle t'aimait, malgré ta cruauté et ton indifférence.

— Elle était obsédée par l'idée de devenir la *marchesa* Valessi. A vous deux, vous avez réussi à me faire fuir ma propre maison et à nous monter l'un contre l'autre, mon père et moi. Jamais je ne vous le pardonnerai.

— Non… Non, Alessandro, pleurnicha la *contessa*.

— Arrête, Sandro, je t'en prie ! s'écria Polly. Elle souffre vraiment.

Il se dirigea alors vers la vieille dame pour l'aider à se relever.

— J'aurais préféré que tu ne saches rien de tout cela, comme mon père. Mais tu t'en es pris à ma femme et tu as répandu des mensonges sur elle. Maintenant, il n'y aura plus de secrets, à moins que tu ne préfères dissimuler à Emilio ce que tu as appris aujourd'hui. J'imagine déjà les gros titres qu'il publierait concernant ta chère Bianca.

— Je ne dirai rien, dit-elle en levant vers lui un visage qui aurait pu avoir cent ans. Tout ce que je te demande, Alessandro, c'est un peu de gentillesse.

— Je sais que tu aimes la maison de Capri. Alberto fera en sorte que tu puisses y vivre confortablement. Et maintenant, il va te raccompagner à Comodora.

Elle lui prit la main et y déposa un baiser. Puis l'avocat lui offrit son bras et la ramena à la voiture, qui fit demi-tour sur la route.

Une fois seule avec Sandro, Polly le vit qui fixait le lieu de l'accident, le visage figé comme un masque de pierre.

— Ici, dit-il, il n'y a plus aucune trace.

Elle pensa à la cicatrice qui le marquerait pour toujours. Elle aurait voulu prendre son visage entre ses mains et l'embrasser jusqu'à ce que sa bouche devienne moins amère. Mais elle n'osa pas. Elle l'avait forcé à revivre ces moments insoutenables. Comment pourra-t-il jamais le lui pardonner ?

— Si nous rentrions chez nous ? demanda-t-elle.

— Chez *nous* ? Tu veux dire dans cette grande maison vide où il m'arrive de passer quelques jours, mais que j'ai arrêté d'appeler « chez moi » après la mort de ma mère ?

— Cela peut changer. Pour le bonheur de Charlie.

— Oui. Au moins, j'ai un fils.

Il se dirigea vers Giacomo Raboni, qui attendait un peu plus loin. Durant un moment, ils parlèrent tranquillement, avant de se donner l'accolade. Puis le vieil homme siffla son chien et entreprit de remonter la pente.

* * *

Durant le trajet de retour, ils restèrent un long moment silencieux. Polly, n'y tenant plus, parla la première :

— La vitre de séparation avec le chauffeur est efficace ?

— Oui, il ne peut rien entendre de notre conversation.

— Dans ce cas, puis-je te demander ce que Bianca faisait dans ta voiture, ce jour-là ?

— Tu crois que je l'avais invitée à venir faire un tour ? Je venais d'avoir une de mes pires disputes avec mon père, qui avait commis un acte impardonnable. Bianca avait dû écouter à la porte, comme à son habitude. Quand j'ai pris le volant, elle était installée sur le siège du passager. Quand je lui ai demandé de partir parce que je n'avais pas de temps à perdre, elle a refusé. Je n'ai pas voulu discuter et je l'ai simplement prévenue que je n'avais pas l'intention de rentrer à Comodora : il lui faudrait y revenir par ses propres moyens. Elle a commencé à se vanter du pouvoir qu'elle avait sur mon père, à prétendre qu'il me faudrait bien finir par l'épouser si je ne voulais pas être déshérité. Puis elle m'a ensuite décrit en détail tous les plaisirs qu'elle était capable de me donner.

Il ne put retenir une grimace de mépris et de dégoût.

— Comme je restais indifférent, elle s'est mise dans une terrible colère et elle a proféré des insanités à ton sujet, de plus en plus hystérique. Elle hurlait que je lui appartenais et qu'elle préférait que nous mourions tous les deux plutôt que de me laisser à une autre. Elle a agrippé le volant, mais, même à ce moment-là, je ne l'ai pas vraiment prise au sérieux. Je lui ai dit que, si elle continuait, j'allais la jeter hors de la voiture. C'est alors qu'elle m'a frappé et griffé, comme l'a dit Giacomo. Le reste, tu le sais.

— Tu crois qu'elle était folle ?

— Dans ce cas, elle le dissimulait parfaitement — sauf à moi.

— Sandro, je suis désolée pour tout ce qui est arrivé.

— C'est la *contessa* qui a nourri les illusions et le délire de sa nièce. Toi, tu n'as rien à te reprocher.

* * *

Lorsqu'ils arrivèrent au *palazzo,* une ambulance avait déjà emmené la *contessa* prendre quelques jours de repos dans une clinique. Polly comprit qu'elle ne reviendrait plus. Après le dîner, auquel assista Alberto Molena, les deux hommes se retirèrent dans le bureau de Sandro, où ils restèrent enfermés toute la soirée. Polly monta dans sa chambre et s'assit près de la fenêtre pour réfléchir, encore en proie à de terribles doutes.

Lorsque Sandro était parti, le jour de l'accident, il avait dit que son père avait commis un acte « impardonnable ». Lequel ? Et que venait-il faire à Sorrente alors qu'il tenait tant à mettre fin à leur liaison ?

Une terrible hypothèse lui traversa alors l'esprit : était-ce vraiment Sandro qui avait envoyé l'homme venu la voir pour la menacer et lui proposer de l'argent pour partir ? Et si ce n'était pas lui, contrairement à ce qu'elle avait cru durant ces trois dernières années, qui d'autre ?…

Elle devait savoir la vérité, même si cela confirmait ses pires craintes. Mais, avant d'interroger Sandro, il lui fallait d'abord abolir la distance qui les séparait.

Elle alla chercher dans le dressing la nuisette de dentelle noire, qui se trouvait encore dans la poche de sa veste, puis prit un long bain parfumé.

Ensuite, après avoir enfilé un peignoir de satin par-dessus la nuisette, au cas où elle croiserait un domestique, elle alla frapper, pieds nus, à la porte de Sandro. Allongé sur le lit, il consultait une liasse de papiers. En la voyant entrer, il lui jeta un regard stupéfait.

— Paola ! Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— C'est Charlie, balbutia-t-elle.

— Il est malade ?

— Non. Je crois qu'il dort. Mais j'ai l'impression qu'il se sent seul. Il était si content quand les jumeaux Bacchi étaient là. Je crois qu'il a besoin de jouer avec des enfants de son âge. Peut-être faudrait-il qu'il ait des frères et des sœurs ?

Contrairement à son attente, Sandro resta de marbre.

— Et alors, que proposes-tu ? L'adoption ? Le recours à un laboratoire ?

— Non… Je… Je me suis dit que peut-être… toi et moi…

Elle laissa son peignoir glisser à terre, découvrant une nudité que la dentelle noire couvrait à peine. Lentement, le regard de Sandro parcourut son corps de la tête aux pieds.

— Si tu as tellement envie d'avoir un autre enfant, déshabille-toi et viens ici.

Elle lui obéit et se glissa sous le drap, espérant encore que lorsqu'il l'aurait embrassée tout changerait, conformément à ce qu'elle avait imaginé. Mais Sandro ne l'embrassa pas. Il se contenta de poser par terre le dossier qu'il tenait et de la prendre par les hanches pour l'attirer au-dessus de lui. Il n'eut aucun mal à se glisser en elle, sans un mot, d'un geste presque clinique. Il éjacula en poussant un cri rauque au bout de quelques instants mécaniques. Puis il roula à côté d'elle, haletant, un bras sur le visage.

— J'espère avoir accompli mon devoir de façon satisfaisante, *marchesa.* Comme je ne

tiens pas à renouveler cette expérience, je souhaite qu'elle soit concluante.

— Tu… Tu n'as rien d'autre à me dire ?

— Non, *cara mia,* répondit-il avec une ironie cruelle. Ce que j'aurais à ajouter, tu n'es pas prête à l'entendre. Et maintenant, si tu veux bien me laisser dormir.

Anéantie, Polly enfila son peignoir et regagna sa chambre. Elle aurait pourtant dû se douter qu'il était trop tard pour recoller les morceaux.

Maintenant, se dit-elle en donnant libre cours à ses larmes, tout était clair. Enfin…

13.

Polly s'installa dans la limousine et déposa le bouquet qu'on lui avait offert à côté d'elle. Elle fit alors un signe d'adieu aux femmes qui l'avaient escortée hors du restaurant. Tandis que la voiture se frayait un chemin dans les ruelles bondées de touristes, elle se laissa aller contre le dossier et ferma les yeux, tout en se débarrassant de ses escarpins pour se masser les orteils. Son regard tomba sur son tailleur de soie bleue. « Du moment que tu es bien habillée, lui avait dit Teresa, rien d'autre n'a d'importance. »

Elle venait d'assister à un déjeuner de charité donné en faveur d'un orphelinat et avait dû prononcer un petit discours. Elle avait été très applaudie, sans doute parce que son italien s'améliorait de jour en jour.

Plusieurs fois par semaine, elle prenait des leçons avec un vieil instituteur qui vivait avec sa femme, ronde et chaleureuse, dans une petite maison proche de la ville. D'habitude, ils s'installaient dans la cour, sous un parasol, et, quand ils avaient fini de travailler, la *signora* leur servait le café avec un biscuit aux amandes et un verre de *limoncello* maison. La première fois qu'elle lui en avait offert, Polly s'était souvenu avec amertume de la façon dont Sandro l'avait jadis taquinée en suggérant qu'elle apprendrait un jour à lui en préparer ; malgré tout, elle s'était forcée à sourire et à complimenter son hôtesse, à la grande joie de celle-ci.

Sous cette façade souriante, elle dissimulait la solitude atroce de son cœur brisé. Cela faisait maintenant trois semaines qu'elle avait fait intrusion dans la chambre de Sandro. Le lendemain, elle avait dû produire un effort surhumain pour affronter son regard. Lorsqu'ils s'étaient croisés, elle avait adopté le même ton de froideur polie que lui, tout en se demandant ce qu'était devenue la nuisette qu'elle avait oubliée par terre. Depuis, Sandro et elle vivaient comme deux satellites tournant sur des orbites différentes autour de la même planète, Charlie. Jamais ils ne se retrouvaient seuls. Le matin, pendant que Sandro travaillait dans son bureau, elle emmenait Charlie à la piscine. L'après-midi, elle restait sur la terrasse pour qu'il puisse profiter en toute tranquillité de son fils, qui savait maintenant parfaitement nager et apprenait aussi avec son père à monter un poney.

Quand Sandro devait quitter Comodora, son assistante, la *signora* Corboni — qui était plus aimable que Polly ne l'avait cru — l'en avertissait. Et pour que Polly puisse s'organiser dans la tenue de la maison, elle lui remettait chaque semaine une feuille où figurait l'emploi du temps de son mari, qui s'était déjà deux fois rendu à Rome.

Elle n'avait pas tardé à découvrir que la famille Valessi ne possédait pas seulement une chaîne d'hôtels, mais également des intérêts dans diverses banques et sociétés, des vignobles, des plantations d'oliviers et de citronniers, et même une petite carrière. Lorsque Sandro séjournait au *palazzo,* il y donnait de nombreux repas d'affaires durant lesquels elle était censée jouer son rôle d'hôtesse. Cela l'intéressait, même si elle avait du mal à comprendre tout ce qui se disait. Le lendemain, elle recevait de Sandro un court billet très formel pour la remercier de ses bons offices.

La semaine précédente, elle s'était fait un devoir de lui annoncer, malgré son embarras, qu'elle n'était pas enceinte.

— Je regrette que tu sois déçue, avait-il répondu en levant à peine le nez de son dossier.

Elle avait quitté son bureau pour aller parler au cuisinier, parce que la vie continuait et qu'il fallait nourrir les invités, même si elle se sentait absolument anéantie. « Charlie restera donc fils unique », s'était-elle dit, non sans amertume.

Mais si ses journées étaient bien remplies, elle avait plus de mal à supporter la torture de ses nuits solitaires. Ceux qui la voyaient élégamment vêtue dans sa voiture avec chauffeur n'en sauraient jamais rien et la pensaient comblée. Elle seule connaissait le nouveau secret bien gardé de la famille Valessi : en dépit des apparences, la *marchesa* vivait totalement séparée du seul homme qu'elle eût jamais aimé.

* * *

En arrivant au *palazzo,* Polly monta directement dans sa chambre. Après s'être douchée rapidement, elle enfila une robe dos nu vert jade avant de descendre, avec un livre et un flacon de crème solaire, pour s'installer sur la terrasse.

En entendant une voix d'homme qui montait du hall, elle s'arrêta dans l'escalier. Ses intonations lui semblèrent vaguement familières. En se penchant, elle aperçut Teodoro qui discutait avec un visiteur, grand et élégamment vêtu, dont elle reconnut immédiatement l'horrible sourire.

C'était l'homme qui, trois ans plus tôt, lui avait proposé de l'argent et enjoint de quitter Sorrente !

Elle réussit à étouffer un cri, mais laissa échapper son flacon de crème, qui dévala l'escalier et vint échouer aux pieds du majordome. Ce dernier s'empressa de le ramasser et de le lui rapporter.

— Ainsi donc, dit en anglais le visiteur, la fixant d'un regard perçant, voici la charmante *signorina* Fairfax — ou dois-je dire la *marchesa* Valessi ? J'aurais cru que votre déjeuner de charité vous retiendrait plus longtemps…

— Cette personne était-elle attendue ? demanda-t-elle en italien à Teodoro.

— Oui, *vossignoria.* Elle a rendez-vous avec le *marchese,* mais il n'est pas encore rentré.

— Vous ne me demandez pas ce que je fais ici, *marchesa* ? Vous devez vous douter de la nature des relations que j'entretiens avec votre mari. Après tout, ce n'est pas la première fois que nous nous rencontrons.

— Mon mari reçoit de nombreuses visites. Veuillez accompagner monsieur au *salotto,* ajouta-t-elle à l'intention de Teodoro.

— Je connais le chemin. Puis-je avoir quelque chose à boire ?

— Teodoro va s'occuper de vous, dit Polly, qui s'éloigna dignement.

Comme le *salotto* donnait sur la terrasse, elle préféra s'installer dans le jardin, sur un banc de pierre que dissimulait une haie fleurie.

Ainsi, cet homme travaillait bien pour Sandro, songea-t-elle, anéantie. Sa présence au *palazzo* signifiait sans aucun doute que son mari avait décidé d'en finir définitivement avec la sinistre comédie de leur mariage. Et, cruellement, il avait fait revenir son homme de main pour mener les négociations. Une fois encore, il allait lui signifier de partir et de se tenir tranquille. Mais Charlie, lui, resterait en Italie. Tout ce qu'elle pourrait espérer, c'est qu'on l'autorise à venir le voir régulièrement. Sans doute Sandro avait-il décidé de la reléguer en apprenant qu'elle n'était pas enceinte, comme il l'avait fait avec la *contessa*, qui vivait désormais à Capri sous la surveillance d'une infirmière.

Elle se leva et se mit à arpenter l'allée dallée de marbre pour tenter de trouver une solution. Mieux valait qu'elle parte d'elle-même, sans rien emporter d'autre que l'assurance qu'elle continuerait à voir Charlie. Cela, Sandro ne pourrait certainement pas le lui refuser.

Quand elle revint à l'intérieur, le *salotto* était vide. Elle aperçut Teodoro qui sortait du bureau de Sandro, où il venait sans doute d'introduire l'abominable visiteur.

— J'ai oublié le nom de cette personne, lui dit-elle.

— C'est le *signore* Ginaldi, un avocat.

Encore un juriste. Mais, contrairement à l'honorable Alberto Molena, celui-ci devait être chargé des basses œuvres. Elle se força à sourire à Teodoro.

— Pourriez-vous m'avertir quand il partira ? Il faut que je parle au *marchese*.

— Bien sûr, *vossignoria.* Ah, il est arrivé un paquet pour vous. Je l'ai fait porter dans votre salon.

Effectivement, en y entrant, Polly aperçut, posée sur la table basse, une grande enveloppe, sur laquelle elle reconnut immédiatement l'écriture de sa mère. C'était le premier courrier qu'elle recevait de sa part depuis son arrivée en Italie.

Si elle avait téléphoné plusieurs fois par semaine à ses parents, ses brèves conversations avec sa mère s'étaient bornées à des échanges de banalités neutres et sans intérêt. La semaine précédente, son père lui avait dit que Lily semblait se remettre de sa dépression. Or, si elle la voyait revenir sans Charlie en Angleterre, comment réagirait-elle ?

Polly s'assit pour ouvrir l'enveloppe d'où elle tira un petit paquet et une lettre rédigée par sa mère. Elle la lut fébrilement :

Ma chère Polly,

Je dois te faire un aveu qui n'est pas facile. Il y a trois ans, à ton retour d'Italie, l'agence de voyages pour laquelle tu travaillais t'a fait suivre ces lettres.

J'ai tout de suite eu l'intuition qu'elles devaient être de lui et j'ai lu les premières. Ma seule excuse est d'avoir voulu éviter que cet homme ne te rende plus malheureuse encore que tu ne l'étais. Et puis, j'ai compris qu'il voulait que tu reviennes en Italie et que jamais je ne supporterais d'être séparée de toi et de l'enfant que tu attendais.

Ces lettres ont continué à arriver durant plusieurs mois. J'ai pensé les brûler, car tu donnais l'impression d'avoir accepté la situation et j'avais peur que ton père ne les découvre.

Quand ton mari est venu ici, il m'a évidemment demandé pourquoi tu n'avais pas répondu à ses lettres. J'ai essayé de dire que tu ne les avais pas reçues, mais je n'ai pas dû me montrer convaincante : il a immédiatement deviné la vérité. Il s'est mis en colère, et je l'ai supplié de ne rien te dire, parce que j'ai eu peur que tu ne me pardonnes jamais. Il m'a alors promis de garder le silence, à condition que je ne cherche pas à contrecarrer ses projets concernant Charlie.

Ces lettres étaient tellement douloureuses qu'à la fin j'ai arrêté de les lire. Je pense désormais qu'il est indispensable que tu en connaisses le contenu, d'autant plus que, quand tu m'appelles, je me rends compte à ta voix que tu n'es pas aussi heureuse que tu le prétends.

Pendant notre voyage en Cornouailles, j'ai tout raconté à ton père. Il a été profondément choqué et m'a demandé de te dire la vérité. Il a fini par me pardonner et j'espère, ma chérie, que tu accepteras un jour d'en faire autant, ainsi que ton mari.

Je regrette tellement.

Ta mère qui t'aime.

Une boule d'angoisse dans la gorge, Polly ouvrit fiévreusement le paquet, d'où s'échappèrent de nombreuses enveloppes. Cinq seulement avaient été ouvertes. Sa mère avait soigneusement écrit sur chacune la date à laquelle elle l'avait reçue. La première commençait abruptement :

Paola,

Je suis à l'hôpital, à Naples, à la suite d'un grave accident de voiture, et je vais devoir y rester plusieurs semaines. C'est une infirmière anglaise qui rédige cette lettre puisque je suis incapable de faire le moindre mouvement. Je suis triste car

j'ai appris que tu as quitté Sorrente, et personne ne sait où tu es allée. Heureusement, l'agence pour laquelle tu travailles m'a dit qu'elle te transmettrait ce courrier.
Excuse-moi de ne pas t'avoir écrit plus tôt, cara mia, mais quand j'ai repris conscience, j'ai d'abord été frappé d'amnésie. Peu à peu, j'ai recouvré la mémoire, et je me suis souvenu de toi, mon adorée.
Le spécialiste craignait que ma blessure à la colonne vertébrale m'interdise à jamais de marcher. Or, si j'avais dû passer le reste de ma vie en fauteuil roulant, notre mariage serait devenu impossible. Je sais aujourd'hui que je réussirai à me rétablir complètement. Cela prendra beaucoup de temps, qui passera plus ou moins vite selon que tu accepteras ou non de venir à mon chevet. Je t'en prie, écris-moi ou appelle-moi, et viens vite me voir,
Ton Alessandro

Les larmes aux yeux, Polly sortit d'une main tremblante la lettre suivante de son enveloppe.

Ma chérie, pourquoi n'ai-je aucune nouvelle de toi ? Si c'est à cause de l'argent que mon père t'a donné pour que tu partes, ne t'en fais pas. Je sais à quel point il peut se montrer dur en certaines circonstances et je comprends que tu en sois restée bouleversée. C'est la dernière chose qu'il m'ait dite avant mon accident, et nous nous sommes horriblement querellés. Je lui ai juré que, s'il t'avait vraiment contrainte à partir, jamais plus je ne le reverrais ni je ne lui reparlerais. Et que je te retrouverai, où que tu sois, pour faire de toi ma femme.

Dans les lettres suivantes, Sandro lui révélait sa véritable identité, tout ce qui concernait Bianca et l'accident, sans rien lui cacher :

Il a été décidé, pour préserver l'honneur de la famille, de dissimuler tout cela. Quant à mon père, il est très malade et un nouveau choc le tuerait. Il m'a demandé de lui pardonner de t'avoir obligée à partir et nous nous sommes un peu rapprochés. J'espère que tu lui pardonneras toi aussi, car il a compris que je t'aime à jamais et il est prêt à t'accueillir comme une fille.
Mon cher amour, je ne peux plus supporter ton silence.

— Sandro, gémit Polly, les joues baignées de larmes. Oh ! Sandro…
Elle ouvrit d'autres enveloppes, découvrant entre deux sanglots des phrases désespérées :

Mon visage a heurté un rocher. Les médecins pensent qu'il faudrait m'opérer. Si tu étais là, d'un seul baiser, tu effacerais ma cicatrice.

Ou encore :

Je pense à toi nuit et jour, ma douce, et je prie pour que tu me reviennes. Mais Dieu ne semble pas m'entendre. Si tu ne veux plus de moi, aie pitié et dis-le-moi. Chaque jour, j'ai un peu plus de mal à garder espoir.

Dans les lettres suivantes, le désespoir cédait la place à la colère et à l'amertume :

Je comprends à présent que tu ne m'as jamais aimé. Mon père avait raison de dire

que tu savais qui j'étais en vérité et que tu avais décidé de m'extorquer de l'argent. Tu aurais pu m'en prendre beaucoup plus, Paola, car ton corps adorable vaut bien davantage que les quelques sous que tu as tirés de lui.

Dans sa dernière missive, Sandro allait jusqu'à lui proposer, par désespoir, de faire d'elle sa maîtresse :

Mon père est mort, Dieu ait son âme. Je suis maintenant le marquis Valessi. J'ai la faiblesse de t'aimer encore. Si tu reviens, je t'accueillerai, mais plus comme mon épouse. Et si ma cicatrice te dégoûte, tu peux toujours fermer les yeux en pensant aux compensations financières. Je ne te le redemanderai plus.

— Et pourtant, tu l'as fait, sanglota Polly. En dépit de tout, tu as réussi à me retrouver. Si j'avais su… Si seulement j'avais su…

Soudain, elle entendit la porte s'ouvrir. Sandro se tenait dans l'embrasure, bouche bée.

— Qu'est-ce que tu fais là ? bredouilla-t-elle à travers ses larmes.

— Teodoro m'a dit que tu voulais me voir.

Dans sa voix hésitante, il n'y avait plus trace d'arrogance ni de dureté.

— Je pensais aller moi-même dans ton bureau, dit-elle entre deux sanglots. Tu peux me laisser, s'il te plaît ?

Refusant de lui obéir, il s'agenouilla devant elle et prit entre ses mains son visage baigné de larmes.

— Paola, murmura-t-il, que se passe-t-il ?

— Tu m'aimais, articula-t-elle d'une voix brisée en désignant les lettres éparpillées sur le sol. Tu m'aimais vraiment, et je ne le savais pas.

— Je t'ai aimée dès l'instant où je t'ai rencontrée, dit-il en lui tendant un mouchoir blanc. Tu le sais, pourtant. Comment mes lettres sont-elles arrivées ici ?

— C'est ma mère qui me les a envoyées, pour que je sache ce que tu avais ressenti quand j'étais partie. Et que jamais tu n'avais voulu te débarrasser de moi. Mais c'est trop tard, ajouta-t-elle avant d'éclater de nouveau en sanglots. C'est trop tard…

— *Mi amore*, souffla-t-il, *mi adorata.* Que dis-tu ? Pourquoi serait-ce trop tard ?

— Cet homme que j'ai vu tout à l'heure, l'avocat, il est revenu me dire de partir, n'est-ce pas ? Et cette fois c'est toi qui me l'envoies, pas ton père. Ne t'en fais pas, je partirai sans faire d'histoires.

— Paola, mon ange, comment peux-tu croire une chose pareille ? Ce serait comme si je m'arrachais le cœur.

— Mais je l'ai vu. C'est lui qui m'a menacée et qui a tenté de m'acheter, il y a trois ans. Et toi, tu as cru que j'avais accepté son argent, dit-elle en cherchant la lettre où il y était fait allusion. Mais c'est faux !

— Je le sais, je l'ai forcé à le reconnaître, dit-il en serrant ses deux mains dans les siennes. Il nous a trompés, mon père et moi. En fait, jamais il n'a travaillé pour nous. C'était un agent de la *contessa*, qu'elle a recommandé à mon père pour qu'il l'utilise comme intermédiaire. Jamais plus tu n'entendras parler de lui.

— Et l'argent, qu'est-il devenu ?

— Je crois que la *contessa* et lui se le sont partagé. Alberto m'a dit qu'à cette époque elle avait justement déposé une somme sur son compte.

— La *contessa*, une voleuse ? C'est impossible !

— Cela fait des années que Teodoro la soupçonne de maquiller les comptes du *palazzo*. Mais oublions-la, et dis-moi pourquoi tu pleures.

— Parce que tu es resté si longtemps à souffrir seul, sans que je n'en sache rien.

— Si tu avais reçu mes lettres, tu serais venue ? demanda Sandro, la voix gorgée d'espoir.

— Oui, même pieds nus sur des charbons ardents.

Il s'assit à côté d'elle sur le canapé et posa un tendre baiser sur ses lèvres.

— Tu m'aimes donc vraiment ?

— J'ai eu beau essayer de toutes mes forces, jamais je n'ai cessé de t'aimer.

— Moi aussi, j'ai essayé, mais je n'ai pas pu, avoua-t-il en la prenant dans ses bras. J'ai compris que j'étais condamné à t'aimer jusqu'à ma mort. C'est alors que je me suis lancé à ta recherche.

— Et ta maîtresse romaine ? C'est ton horrible cousin Emilio qui m'a parlé d'elle.

— Cela fait longtemps que cette histoire est terminée, et il le sait parfaitement. Mais je dois avouer qu'après la mort de mon père, quand j'ai cru t'avoir perdue, elle n'a pas été la seule. C'est d'ailleurs ce qui m'a fait comprendre que je n'aimerais jamais personne d'autre que toi. Maintenant que tu es de nouveau ma princesse, jamais plus je ne te causerai de chagrin.

— Pourtant, l'autre soir, quand je suis venue à toi… ?

— J'étais en colère, mais aussi fou de désir, *cara mia.* Quand je t'ai vue entrer, je me suis cru au paradis. J'avais tellement besoin que tu me dises que tu m'aimais — ou au moins que tu me désirais. Mais tu n'as parlé que de Carlino, de son bonheur, comme si cela t'était complètement indifférent d'être dans mes bras. Comme si, une fois blanchi de la mort de Bianca, je redevenais un père acceptable, un étalon qu'on utilise quand on en a besoin. Alors je me suis dit : « Si c'est ce qu'elle veut… ». Mais après j'ai lu cette blessure dans ton regard et j'ai eu peur de t'avoir définitivement perdue.

— Moi aussi, j'ai eu peur. Que tu me rejettes. Mais je savais que tu aimais Charlie et qu'il resterait un lien entre nous.

— Tu sais pourquoi je l'aime tant ? Parce qu'il me fait penser à toi, à la première fois que nous nous sommes rencontrés. Tu étais si innocente, si confiante, si prête à donner de l'amour.

— Moi qui croyais que tu ne t'intéressais qu'à lui ! Et puis, je craignais que tu ne me brises de nouveau le cœur.

— Ce risque, celui d'être ma femme et d'affronter à mes côtés tout ce que la vie nous réserve, es-tu prête à le prendre encore ?

— Oui, mon amour.

Il la souleva dans ses bras et l'emmena dans la chambre de maître du premier étage. Là, il la déposa sur l'immense lit. Lorsqu'il posa les mains sur ses épaules nues, Polly sentit tout son corps s'embraser d'un irrépressible désir. Sandro la prit dans ses bras pour l'embrasser, longuement, à en perdre haleine.

Tandis qu'ils se déshabillaient l'un l'autre avec fièvre, elle eut soudain l'impression que la Polly d'autrefois venait de renaître, nue dans les bras de son amant — de son *mari*.

— Te rappelles-tu les mots que tu me disais ? lui demanda-t-il.

— Je n'ai rien oublié.

— Alors, redis-les-moi, dit-il en se glissant en elle d'une poussée virile.

* * *

— M'as-tu pardonné ? lui demanda-t-il un peu plus tard, tandis qu'ils gisaient sur le lit, épuisés et heureux.

— Pour l'autre nuit ? Il est encore un peu tôt pour le dire.

— *Dio mio* ! Combien de temps encore vais-je devoir faire pénitence ?

Polly lui décocha un sourire malicieux puis effleura tendrement de ses lèvres la cicatrice de sa joue.

— Je crains, mon amour, que tu n'en aies pour… l'éternité !

Titre original : THE MARCHESE'S LOVE-CHILD

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

Azur® est une marque déposée par Harlequin S.A.

© 2004, Sara Craven. © 2013, Traduction française : Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-9237-5

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

HARLEQUIN

Elles vont devoir révéler leur précieux secret à l'homme qu'elles n'ont jamais cessé d'aimer…

SARA CRAVEN

Un troublant chantage

Face à l'homme qui vient de faire irruption chez elle, Polly a un instant l'impression qu'elle va s'évanouir… Devant elle, se tient Sandro Valessi, le ténébreux Italien qu'elle a follement aimé trois ans plus tôt, le temps d'un été inoubliable, jusqu'à ce qu'il ne la congédie sans aucune explication. Aussitôt, Polly sent un terrible pressentiment l'envahir : si Sandro est là, c'est forcément pour Charlie, leur fils de deux ans dont elle lui a caché l'existence. Un pressentiment qui se confirme lorsque Sandro lui annonce qu'il est venu pour obtenir la garde de leur fils. Et qu'il ne renoncera qu'à une condition : qu'elle accepte de l'épouser …

collection Azur

éditions HARLEQUIN
www.harlequin.fr